UNE MYSTIQUE DU XIX^e SIECLE

MERE TERESE-EMMANUEL

Cofondatrice des RELIGIEUSES DE L'ASSOMPTION
(1816 – 1888)

par une **RELIGIEUSE DE L'ASSOMPTION**

Préface de Son Excellence Mgr de Llobet
Archevêque d'Avignon

BONNE PRESSE, 5, RUE BAYARD, PARIS 8^e
ASSOMPTION, VAL NOTRE-DAME (BELGIQUE)

Nihil obstat.

Parisiis, die 9e aprilis 1934

S. Protin

IMPRIMATUR

Lutetiae Parisiorum, die 10e aprilis 1934.

II. Odelin
vic. gen.

AVERTISSEMENT

Conformément au Décret d'Urbain VIII, nous déclarons que la relation des grâces particulières et les titres de vénération, donnés en cet ouvrage, n'ont qu'une valeur purement humaine et privée. Nous n'entendons en rien prévenir le jugement de la sainte Eglise à laquelle nous nous soumettons sans réserve.

PREFACE

« Je n'ai jamais connu d'âme à qui Dieu ait tant parlé. » - « Pauvre petite créature aimée de Dieu à faire envie aux anges ! »

Qu'ajouter à ces témoignages pour recommander celle qu'ils désignent ? Qui n'en reconnaîtra l'autorité quand nous aurons dit qu'ils émanent de Mgr Gay ? Aussi bien est-ce lui qui accrédite ces pages, lui qui pendant quarante ans fut « le témoin, le confident et le juge de la vie intérieure » de Mère Térèse-Emmanuel. A peine accepte-t-il le titre de directeur : « J'ose le dire si Dieu n'avait pas fait que je vous aie rencontrée et suivie pas à pas, il y a toutes sortes de choses que je n'aurais ni sues ni écrites. Votre vie m'a été plus qu'un livre. »

A ce guide fidèle et sûr, la jeune religieuse avait été conduite par le R. P. Lacordaire, conseiller de ses premiers pas. On est à l'aise pour apprécier une carrière qui s'abrite sous de tels patronages.

Certains se plaignent de ne point rencontrer de saints autour d'eux.

Le mot de Notre-Seigneur reste vrai : « Cherchez et vous trouverez. »

A s'en tenir aux causes qu'instruit Rome, notre temps n'est pas dépourvu de saints. Il en est sous la tiare et dans le sanctuaire comme Pie X et le P. Pernet ; il en est comme Ozanam, parmi les maîtres de la plume, ou sur les champs de bataille, comme le général de Sonis.

Il en est, et en grand nombre, sous la robe religieuse et dans l'ombre des monastères. Tout comme la voûte du ciel, chaque jour, au firmament de la sainteté, apparaissent des étoiles nouvelles ; et ces saintetés, forgées à côté de nous, de notre temps, seront la mesure de notre jugement.

Ce qu'on fait ceux-ci et celles-là, ne pouvions-nous pas le faire aussi ?

Il n'y a pas que les apparitions ou les miracles par où Dieu se manifeste. Visions et prodiges attestent sa puissance, excitent l'admiration et souvent servent à communiquer un message. Plus simple, plus fréquent et non moins avantageux est le mode par lequel l'âme est saisie par la présence divine, se voit favorisée par la douceur intime d'une parole.

Là, sans doute, est le point délicat : n'être point le jouet de l'imagination ou du sentiment affectif, discerner avec certitude l'origine surnaturelle de ces rapports. Il est des caractères qui ne trompent pas, des touches que l'âme ressent, des conséquences dans sa conduite qui sont une garantie de véracité, sans parler du contrôle d'un directeur prudent.

« Heureux, Seigneur, dit le psalmiste, celui que vous daignez instruire vous-même. » (Ps. XCIII, 12.) Plus persuasive est la parole, plus nourrissants les enseignements, plus fermes le voile qui le cache aux créatures.

Les pages qu'on Nous a réservé l'honneur de présenter ne sont que quelques feuillets détachés d'une correspondance et d'une autobiographie – écrite par obéissance – qui rempliraient plusieurs volumes.

Celle qui, voici presque cent ans, a commencé à les écrire est désignée sous le nom d'une « mystique au XIX^{e} siècle ». Ce qualificatif suffirait à donner la raison de leur publication. En un temps où les vertus actives para issent surtout avoir cours, alors que les œuvres extérieures sont d'une utilité incontestable auprès d'une société où la part de la foi et de la charité se voit chaque jour réduite et resserrée, certains s'étonneront de savoir qu'il est toujours des âmes dans lesquelles le surnaturel s'épanouit à pleins bords, des âmes qui n'ont d'yeux que pour ce que les yeux ne voient pas, des âmes pour qui « le Christ est tout et en tout. » (Col. III, 11.)

Et pourtant, à son point de départ, Catherine O'Neill reflétait bien l'esprit de son époque, précise, fière de sa pensée, ne se décidant qu'à bon escient, jalouse de son indépendance. De bonne heure, la grâce a compté en elle une riche conquête telle qu'il en fallait pour l'œuvre nouvelle à laquelle Dieu la réservait.

On ne se fera de l'Assomption une idée complète, adéquate aux yeux de celle qui l'a fondée, que lorsque, avec son mouvement intellectuel adapté aux exigences modernes, on aura réalisé la profondeur de sa doctrine spirituelle, la substance de la vie religieuse : le Christ, son Eglise doivent absorber toutes les énergies du sujet qui s'incorpore au divin Sauveur du monde et se donne sans réserve à sa mission.

Ce fut une rare faveur du bon Dieu que de placer à l'origine de la Congrégation, aux côtés de la très honorée fondatrice, une auxiliaire comme Mère Térèse-Emmanuel.

La R. Mère Marie-Eugénie de Jésus apportait en dot, avec les plus riches qualités de la nature, un esprit de foi et une volonté surnaturelle comme il en faut pour jeter les bases d'un solide édifice. Celle que le ciel lui donnait pour collaboratrice allait recevoir en apanage une intimité suave et sûre avec l'Epoux mystique.

On peut y voir un signe de la complaisance céleste à l'endroit de la famille naissante. On ne peut se refuser d'admirer à la fois la prodigalité de Dieu envers sa servante et l'humble docilité de celle-ci aux voies divines.

A dessein nous nous abstenons de la citer. Ces pages sont si courtes que nous voulons laisser au lecteur la joie pieuse de découvrir, de savourer la richesse des pensées qui s'y enchaînent.

Car il y a un enchaînement, une suite rigoureuse dans la conduite du Maître à l'égard de sa servante qu'il dépouille, qu'il pousse à l'anéantissement, à l'acceptation entière et continue du sacrifice.

On peut faire confiance à la vertu qui s'établit sur le renoncement et, tout le long de sa marche, s'appuie sur la croix. La vie de Mère Térèse-Emmanuel ne pouvait être plus simple ni plus claire, puisque Notre-Seigneur daignait se faire lui-même son guide, non point par une parole une fois dite, mais par des entretiens dont la fréquence autant que le ton familier nous sont un sujet de surprise. « La parole de Dieu est vivante et efficace, plus pénétrante qu'un glaive à deux tranchants. (Heb. IV, 12.)

Mais cette parole n'est pas toujours le couteau du sacrifice.

Elle admet au contraire le commerce de l'esprit et du cœur ; elle autorise et provoque le colloque ; elle s'entoure de bonté, de tendresse même.

Et vraiment, que ne doit pas réserver le Seigneur à ceux qui, fermant leurs yeux et leurs oreilles à la fascination des choses crées, n'ambitionnent que d'être unis à lui !

L'unité et l'union sont au terme de ce que Jésus demande à sa fille. La synthèse de sa voie, c'est l'amour. Il y faut parvenir par le sacrifice et l'immolation douloureuse, par le dépouillement et l'état d'enfance, tout comme il est écrit dans l'Evangile.

L'amour embrase tout, résume tout des moyens et du sommet de la sainteté.

Il nous est demandé parce qu'il nous est donné.

Quelque lecteur se surprendra à dire : « Que Dieu est donc exigeant et jaloux dans son amour ! » Peut-être. Il faut que les idées humaines et tout leur cortège de passions prennent congé d'une âme pour que Dieu l'envahisse et s'y installe.

Il est si grand, et notre cœur si petit ! Est-ce à nous à mesurer la place à l'immensité ?

De telles exigences expliquent devant nous comment se poursuit la vie mystique du Christ dans son Eglise. Il n'est pas l'être inaccessible dont désormais l'infini nous sépare. Il n'est pas le Chef à jamais disparu dont nous exécutons les volontés sur la foi de l'Evangile. Sa présence est réelle, son action permanente. L'intérêt qu'il daigne porter à l'œuvre de ses mains s'exprime en signes sans équivoques de la vie qu'il infuse, de la direction qu'il imprime.

Jésus remplit donc le cœur de sa fille comme on remplit un vase qui à son tour déversera son contenu sur les autres.

C'est une loi de la vie spirituelle : pour la vertu, comme pour le savoir ou la fortune, on ne donne que ce que l'on a.

La fréquence des communications intimes, de ces « enlèvements » mystiques, fait penser à la parole de l'Apôtre : « Notre conversation est dans les cieux. » (Phil. III, 20) Il est sûr que d'être admise à pareil commerce doit enlever toute saveur aux meilleures satisfactions d'ici-bas. Une chose frappe dans les entretiens de Dieu avec son épouse : ce qui est du temps s'estompe, s'efface.

L'occupation de sa pensée semble soustraite au temps.

On dirait que l'âme est déjà fixée dans l'immobile présent ; et c'est là, pour nous, créatures qui si facilement nous laissons absorber par le monde extérieur, une rapide lueur sur les rapports éternels que l'âme peut avoir avec Dieu. Le cœur a mieux à faire que de s'accrocher aux faits ou aux êtres qui passent, puisqu'il peut goûter en Dieu déjà sous leur vrai jour les éphémères instants de la vie.

Trop nombreux sommes-nous aussi à appréhender la souffrance et le sacrifice dans leur réalité physique, sans songer assez que la croix est la charrue qui laboure dans l'âme de profonds sillons et que bien doux seront les fruits qui lèveront sur le champ ainsi travaillé.

Au surplus, ce n'est pas pour sa confidente seule que sont versées en elle les divines clartés : « Ce n'est pas seulement pour toi que je mets en toi les fruits de vie éternelle ; c'est pour la nourriture des âmes. » L'idée du poète païen, *sic vos non vobis*, ou mieux la communion des biens qu'établit la grâce entre les âmes se vérifient dans la copieuse moisson qu'a ramassée Mère Térèse-Emmanuel.

Oui, rare privilège pour une Congrégation d'avoir eu, à ses débuts, un artisan de vertu, un réservoir de sainteté comme le fut, pendant de longues années, la maîtresse vénérée des premières novices.

Tout comme sur la cime des montagnes la nature garde, dans ses glaciers, d'inépuisables réserves pour les ruisseaux qui vont fertiliser la plaine, Dieu veut qu'à leurs premières heures, ses familles d'élection puissent citer des âmes dont l'abondante vertu ne tarira pas. C'est le conseil toujours actuel du patriarche : « Interroge la génération passée et consulte avec soin la mémoire des pères. Eux-mêmes t'instruiront, te parleront, et c'est de leur cœur qu'ils tient leurs paroles. » (Job VIII, 2)

Au cours de trente-trois années, nous estimons à l'égal d'une grâce de choix d'avoir approché plusieurs de celles qui appartenaient à la génération formée par les premières Mères. De qui tenaient-elles cette force dans leur vertu, cette droiture dans leurs pensées, cette ardeur dans leur charité ?

A n'en pas douter, la double action, si tant est qu'on la puisse dédoubler, de la R. Mère fondatrice et de la Maîtresse des novices avait coopéré à ce résultat. « Ce sont vos deux fondatrices, a dit très bien Mgr Gay…, Mère Térèse-Emmanuel a été le saint Paul de votre Mère. »

Ces pages nomment incidemment Mère Claire-Emmanuel et Mère Marie-Séraphine, deux âmes de lumière et d'enthousiasme qui ont prolongé longtemps un reflet de celle qui les avaient initiées à la vie religieuse.

D'avoir rencontré de telles clartés enchâssées dans une volonté si vigoureuse et si pure a été, pour notre formation personnelle, un secours que nous ne voulons pas oublier.

La vénération qui s'attache à la mémoire de Mère Térèse-Emmanuel n'est-elle pas une feuille de « ces lauriers éternels » qu'a entrevus sa vocation naissante ?

Lauriers qui s'achèvent en épais feuillage de grâces à l'ombre duquel bien des âmes viendront se reposer et reprendre un élan nouveau d'activité surnaturelle.

La biographie tient peu de place dans ces pages ; la vie de l'âme elle-même n'y est dessinée qu'à larges traits.

Ce n'est pas un portrait, mais plutôt une image qui fait songer à celles que, sous le nom de daguerréotype, offrait, à son époque, l'art naissant du photographe. On y découvre assez pour suivre avec motion la main de Dieu. Elle demeure voilée assez pour que le respect discret s'entoure d'admiration et d'envie et fasse souhaiter qu'un jour elle se révèle elle-même à travers ses écrits, sinon à travers ses bienfaits.

Dieu lui a parlé trop longtemps pour qu'elle n'ait encore d'autres lumineuses confidences à nous livrer.

Il l'a admise à une intimité si filiale que le désir doit nous venir de goûter, nous aussi, par elle, combien le Seigneur est doux à ceux qui l'aiment comme elle l'aima.

12 juillet 1933.

GABRIEL DE LLOBET
archevêque d'Avignon.

CHAPITRE PREMIER

Enfance – Jeunesse – Vocation.

Au sud de l'île d'Emeraude s'élève l'ancienne petite ville de Limerick, dont les remparts rappellent l'héroïsme des habitants, car derrière ses murs s'abritaient encore, il y a trois siècles, les derniers restes de la liberté religieuse en l'Irlande. Au IV^e^ siècle, un O'Neill avait pris possession de ce pays par une conquête pour laquelle il ne craignit pas de sacrifier un de ses membres : l'île appartient à celui qui, le premier, toucherait terre ; il n'hésita pas un instant et jeta à la côte sa main gauche tranchée à coup d'épée. Le souvenir de cet acte se conserve dans le blason de la famille qui porte une main sanglante et une épée.

Catherine O'Neill, dont nous entreprenons de retracer la sainte vie, descendait de ses premiers rois d'Irlande. Elle naquit le 3 mai 1816 à Limerick ; ses parents se distinguaient par un attachement inviolable à l'Eglise ; la foi et la piété semblaient être un héritage de famille. Des héros, des poètes et des saints se trouvaient parmi leurs ancêtres. Nous verrons leurs dons divers se refléter en Catherine, et l'on peut dire qu'elle vint au monde avec toutes les qualités et les défauts de sa race. Ame ardente et fière, nature élevée et poétique, volonté forte, ton bref de commandement, tout révélait les dons supérieurs dont elle pourrait se servir pour la gloire de Dieu ou pour sa propre gloire. Plus tard, quand elle eut grandi, les dons extérieurs brillèrent à l'égal des qualités morales : beauté, distinction, élégance, que de séductions pour une jeune fille appelée à devenir une sainte !...

M^me^ O'Neill eut quatre enfants. Catherine était si délicate, si frêle, qu'on eut bien de la peine à l'élever. A 6 ans, elle perdit sa mère. Celle-ci ayant demandé avant de mourir que ses enfants soient élevés dans des maisons religieuses, ses deux petites filles furent envoyées chez les Dames anglaises d'York. C'est là que Catherine fit sa première Communion, la nuit de Noël 1827, et que, dans la ferveur de sa jeune âme, elle promit à Notre-Seigneur de se donner à lui dans la vie religieuse. Mais le couvent d'York ne l'attire pas ; les Bénédictines, dont une de ses amies lui parle, ont plus d'attrait pour son âme.

Plus tard, Catherine et sa sœur Marianne furent envoyées chez les Chanoinesses du Saint Sépulcre à New-Hall. C'est dans ce couvent que Catherine prit une haute idée de la vie religieuse, une estime profonde de ses moindres usages, l'amour de l'Office divin et de goût pour des belles cérémonies liturgiques, qu'elle a conservés toute sa vie. Elle travaillait avec ardeur et fit de rapides progrès. Son cœur se développait en même temps que son intelligence. Les semences jetées dans son âme par la foi de sa mère et les dons du ciel grandirent dans cette atmosphère de grâce et de paix.

Rentrées chez leur père, leur éducation terminée, les deux sœurs se trouvent dans un monde où rien ne manque à l'agrément de la vie. Admirées et recherchées, elles sont de toutes les fêtes, aiment passionnément la danse et se vantent quelquefois de ne pas s'être assises de la soirée. La toilette, les parties de plaisir, les lectures frivoles remplissent leurs journées.

La piété de Catherine au milieu de ces distractions, se refroidit considérablement ; l'étoile de la vocation pâlit, et si le cœur resta pur et la raison convaincue du néant des choses, la jeune fille n'en perdit pas moins la naïve simplicité de sa foi et l'élan enthousiaste de son amour.

Elle raisonne, elle discute avec Dieu, avec le monde, avec la grâce de la vocation et les attraits de la vanité.

Dans les notes écrites à cette époque, elle se pose des questions où l'on sent toute l'agitation de son âme : « Eh quoi ! le monde ne serait-il qu'une bulle de savon vide et creuse ? N'est-il que vanité, péché, passion, lutte, tandis que le cloître serait l'asile de la sainte paix de Dieu ? Est-ce l'imagination qui lui donne ces nuances de sublime et solitaire beauté ?... Mais la vie commune a aussi ses côtés pénibles. Dans toutes les institutions où des êtres humains sont rassemblés pour un but ou pour un autre, il ne faut pas espérer être libre des petits assujettissements. Ces devoirs, ce support de nos associés, fatigueraient les plus ardents… et puis, cette continuelle abnégation de la volonté et de l'esprit, pourrais-je jamais m'y soumettre ? Est-ce que toutes ces petites choses, imposant à mon esprit l'ennui et la minutie du sacrifice, ne finiraient pas par effacer de mon âme la vue enthousiaste de l'immolation et par me cacher le but auquel ces petitesses conduisent et pour lequel elles doivent être endurées ? … Est-ce que des vœux ne seraient pas des liens de fer pour mon âme, si le sentiment puissant qui me porte à m'y soumettre venait à m'abandonner ?... »

Plus tard, son âme indépendante qui redoute tant les assujettissements de la vie religieuse appellera ces minuties « les délicatesses de l'amour » ; mais, pour le moment, elle ne comprend pas ces choses, et nous sommes loin de la piété de son adolescence, du désir ardent de donner sa vie à Jésus-Christ. Une parole de foi termine ces pages : « D'un autre côté, je pèse tout ce qui peut être dit en faveur d'une vie heureuse dans le monde ; tout son bonheur ne laisse finalement d'autre trace qu'un souvenir vite effacé par le premier chagrin. Supposons même que je me dévoue à un être quelconque et que j'en fasse ma destinée, il n'en demeure pas moins imparfait… N'est-il pas bien meilleur de donner à Dieu ses affections qu'aucune créature ne pourra satisfaire et de lui dévouer toute ma vie ? Pourtant n'y a-t-il que le cloitre, prison de la pensée aussi bien que de l'action, pour sanctifier mon âme ?... Arès tout c'est la sacrifice de quelques années qui passeraient dans le monde comme un rêve, et qui, dans le cloitre, seront remplies par l'anticipation des récompenses promises pour les mortifications et privations que j'endurerai… Sur la terre, on ne parlera pas de moi, mais je garderai un nom et une renommée pour l'éternité. Mon ambition aspire aux lauriers éternels. »

A la fin de 1836, M. O'Neill conduisit ses filles en Irlande, chez les parents de leur mère. Elles passèrent plusieurs mois à visiter leur nombreuse famille, allant de château en château, jouissant de cette hospitalité simple, cordiale et joyeuse qui caractérise le pays. Partout on les aime, on les admire, car toutes deux sont charmantes ; mais la cadette surtout brille par ses grâces extérieures, son esprit cultivé et sa vive intelligence.

Malgré les séductions qui l'entourent, la nature fière de Kate regarde de haut tous ces hommages, les accueille presque comme un droit. Jamais ce cœur, que Notre-Seigneur se réserve, ne se laisse toucher, effleurer même par un sentiment trop humain. Un jour, avec sa tante et ses cousines, elle visite une magnifique propriété, elle admire la beauté du site, la fraîcheur des ombrages, l'élégance de l'habitation.

- Tout cela est à vous, si vous le voulez, lui dit en riant une de ses cousines.
- C'est beau, et je l'aimerais bien si je pouvais l'avoir sans son maître.

Notre-Seigneur aimait trop son âme pour permettre qu'elle restât plus longtemps livrée aux enchantements du monde. M. O'Neill perd tout d'un coup sa fortune : il ne resta aux jeunes filles qu'une partie des biens de leur mère. Quel changement ! Quelle humiliation pour le cœur fier de Catherine ! Elle en prit vite son parti ; et, charmée par le livre ou M^{me} de Staël raconte les voyages de Corinne, elle se décide à partir pour Paris avec sa sœur. C'est en vain que sa tante veut la retenir ; tout est inutile. Elle garde sa liberté ou ne l'enchaînera qu'à Dieu.

Nous retrouvons sa pensée dans ses notes, à la date du 3 août 1837.

« Parmi les impressions que le calme de la nature a créées dans son âme, il en est une qui, je pense, l'a visitée pour quelque bonne fin, me faisant sentir le néant de toutes choses. Si cette impression continuait, elle me conduirait dans un cloître dans peu de temps… Oui, tout est néant !… Mieux vaut renoncer à toutes choses pour une espérance éternelle, que de gaspiller son temps sur des objets si petits.

Pour ceux qui réfléchissent, il y a une certaine grandeur, dans l'idée de se donner entièrement à la religion, de concentrer ses pensées et ses affections sur celui qui seul parfait et seul capable de remplir le vide que tous les plaisirs de la terr laissent dans l'âme… Combien vite la fraîcheur abandonne toutes les joies terrestres ! Combien vite le désappointement la lassitude se font sentir dans une vie dont l'objet semble atteint ! Les années passent dans ces riens et le dernier jour arrive !

Est-ce que telle ne sera pas ma destinée ? Dois-je la prévoir ou l'éviter ?... Comme le dit M^{me} de Staël, notre puissance d'aimer est trop grande ; elle l'est trop dans les âmes ardentes ! Qu'elles sont heureuses celles qui consacrent à Dieu ce sentiment profond dont les habitants de la terre ne sont pas dignes !... Quoique je sois peu de chose dans la balance du monde, je dédaignerais de mettre au service de ceux que je n'ai jamais connus mon petit trésor d'affection.

Tout est néant, et je comprends qu'on méprise les biens périssables de ce monde pour ce qui est immuable et éternel !

Ceci n'est qu'une simple réflexion. Il faudrait plus que cela pour embrasser la vie religieuse. La piété qui mène au cloitre manquera longtemps à mon âme, avant que je puisse quitter mes livres, mon indépendance et mes pensées… Quelle sera donc ma destinée ? Je suis toute préparée à faire le pèlerinage de ma vie sans amis plus chers et plus intimes que mes livres. Ils sont mon monde, et ils ont sur mon esprit plus d'influence qu'aucun être vivant ? »

Quels sont donc ces livres si chèrement aimés ?

Quelle est l'influence qui a diminué la foi vive qui animait le cœur de la jeune fille en quittant New-Hall ? Elle-même nous a cité M^me^ de Staël ; elle a des amis plus dangereux encore : *le Paradis perdu*, de Milton, les œuvres de Byron sont ses lectures favorites. Elle y joint des romans frivoles ; mais Dieu ne permettra pas que son âme, sur laquelle il a de grands desseins, s'abreuve plus longtemps à ces sources empoisonnées. Un voyage en France va faire diversion ; et avant deux ans, terrassée comme saint Paul sur le chemin de Damas, Catherine violemment séparée de ce monde intérieure où, comme d'un camp retranché, elle impose des délais à la grâce et défi les adversaires qui ont blessé son âme.

Le départ pour la France est donc décidé. M^lles^ O'Neill doivent y séjourner pour se perfectionner dans la langue française, puis aller à Rome. L'Abbaye-au-Bois est alors fort célèbre. M^me^ de Récamier, amie de M^me^ de Staël, y habite, et son salon où se réunissent autour de Chateaubriand, toutes les célébrités du monde, a une réputation européenne. Ces grands noms font désirer à Catherine et à sa sœur d'y demeurer. Reçues d'abord dans la clôture, elles trouvèrent cette vie un peu triste, et obtinrent de leur père la permission d'habiter la partie extérieure du couvent. Elles firent alors la connaissance de M^me^ de Récamier, de M^me^ de Castellane, de M^elle^ de la Rocheponcier et d'autres encore ; ces dames, charmées de la distinction de ces jeunes filles, les reçurent avec plaisir dans leur société, les initièrent à la vie parisienne et leur firent visiter les principaux monuments de la Capitale ; cependant les aspirations secrètes de Catherine n'étaient pas satisfaites.

Dans la chapelle de l'Abbaye-au-Bois, elles assistent à des cérémonies de profession et de vêture ; Catherine en est émue mais rien ne l'attire vers cette communauté. La voix de Dieu devient alors plus pressante. Catherine sent qu'elle ne peut résister ; et au commencement de l'année 1839, elle fit vœu d'entrer en religion, demandant à Dieu de lui indiquer l'Ordre qu'elle doit choisir.

Pendant le Carême, elle se mit en quête d'un prête parlant anglais. On lui avait recommandé un qui confessait au Sacré-Cœur. Trois fois elle se disposa à aller le trouver, et, chaque fois, au moment de partir, un empêchement survint. Sur ces entrefaites, une de ses amies, M^me^ de Castellane, qui suivait les sermons de Saint-Sulpice, lui parla du prédicateur et engagea les deux sœurs à venir l'entendre. Le prédicateur était M Combalot. Prêtre ardent et zélé, connu par sa chaude et vive éloquence, son attachement au Saint-Siège, sa tendre dévotion à la Sainte Vierge, M. Combalot avait évangélisé presque toute la France, semant les doctrines romaines, propageant l'usage fréquent de la sainte communion et la piété envers Marie

En 1825, étant en Bretagne auprès du malheureux Lamennais « qu'il aima, disait-il, jusqu'au fanatisme de la tendresse », il fit, avec la foi et l'ardeur qui le caractérisaient, le pèlerinage de Sainte Anne-d'Auray. Pendant qu'il priait au pied de la statue miraculeuse, il lui sembla entendre saint Anne lui dire que la Sainte Vierge désirait avoir des filles habillées de blanc et de violet, et consacrées au mystère de son Assomption. Frappé et ravi, l'abbé Combalot s'efforça dès lors de réaliser cette inspiration qu'il conservait dans son cœur comme une volonté de Dieu.

Il chercha longtemps. Après un essai infructueux, il chercha encore, sans se troubler des délais imposés à sa patience. Enfin, pendant le Carême de 1837 qu'il prêcha à Saint-Eustache, il rencontra M^elle^ Eugénie Milleret de Brou[1].

Dès qu'il l'a vit, il comprit qu'elle était l'élue de Dieu et la pierre fondamentale choisie pour l'œuvre dont il poursuivait la réalisation. Après l'avoir confessée plusieurs fois, il l'a mis au courant de son dessein. L'œuvre », il l'appelait ainsi, aurait pour but l'éducation des jeunes filles de la société, et par un enseignement tout pénétré de l'esprit catholique, travaillerait à former des âmes solidement chrétiennes.

Ami de Mgr Gerbet, de Mgr de Salinis, de Mgr Gousset, de l'abbé d'Alzon et d'autres illustres esprits qui soutenaient alors les doctrines romaines avec éclat, l'abbé Combalot veut que son œuvre soit comme l'expression de ces idées et qu'elle ait pour but de les répandre.

Avec sa chaleur de conviction, il affirme à Melle Milleret qu'elle est choisie pour accomplir ce dessein, qu'elle doit y s'y employer sans retard ; que telle est la volonté de Dieu.

Sur l'autorité de cette parole, à la faveur aussi de secrètes préparations de la grâce, la jeune fille se soumit et commença une vie de prière, de solitude et d'étude. Après un an de cette préparation négative, elle alla faire un noviciat régulier au couvent de la Visitation de la Côte-Saint-André, près de

[1] M^elle^ Eugénie Milleret de Brou, née à Metz en 1818, était fille d'un ancien receveur général. Ayant perdu sa mère à l'âge de 15 ans, elle quitta le château de Preisch (Lorraine) où s'était écoulée une partie de son enfance, et vint habiter Paris. Là, elle se mit sous la direction de M Combalot.

Grenoble. Les religieuses l'admirent, avec le désintéressement de la parfaite charité, *Caritas quaerit quæ suæ sunt* (I Cor. XIII, 5), à vivre pour un temps leur vie qu'elle ne devait pas partager toujours.

En cette même année 1838, M. Combalot appelé à Sarlat par son ami Mgr Gousset, y fit une nouvelle recrue pour son œuvre : Melle Joséphine de Commarque.

Au commencement de 1839, le zélé missionnaire fit la rencontre de Melle Anastasie Bévier qui, dans la suite, maîtresse des études à l'Assomption, appliquera les idées de M Combalot : Rattacher toutes les branches de l'instruction aux enseignements de la foi. *Instaurare omnia in Christo*.

Kate et sa sœur Marianne, poussé par Mme de Castellane, allèrent donc écouter le prédicateur de Saint-Sulpice. Marianne, vivement touchée par cette parole évangélique, pleine de force et d'onction, priait pendant le sermon pour que sa sœur ait la pensée de se confesser à ce saint homme.

- Nous irons toutes les deux, pensait-elle, et certainement il nous ferait du bien.

La pauvre Marianne ne savait pas ce qu'elle demandait ; elle ne se doutait pas du glaive qui allait, pour toujours, la séparer de cette sœur tant aimée et mettre fin à la douce vie qu'elles avaient menée ensemble jusque-là.

- J'ai été exaucée ! dira-t-elle plus tard.

Catherine ne goutta pas complètement le prédicateur qui lui parut trop enthousiaste. Elle n'en continua pas moins à suivre ses sermons. Et un jour qu'il parlait sur le rétablissement des Frères Prêcheurs en France et sur les Ordres religieux, si nécessaires à l'Eglise, elle se dit en sortant :

- Au moins, celui-là ne me rejettera pas si je lui dis que je veux être religieuse.

Elle se décida d'aller le trouver.

Laissons-la raconter sa première rencontre avec l'abbé Combalot :

Le 22 mars 1839, veille du dimanche de la Passion, je dis à Marianne que j'irais à la messe aux Carmes, le lendemain.

- Je suis sûre que tu vas te confesser à M. Combalot, me dit-elle, j'irai aussi

Je m'y attendais ; Marianne voulait toujours faire ce que je faisais. Nous partons donc le lendemain pour la messe de 6 h 30.

Après la messe, j'entre au confessionnal de l'abbé Combalot, et au premier mot, je vois qu'il tressaille.

Je veux commencer à me confesser ; il m'arrête :

- Attendez.

Puis, il semble réfléchir. J'ajoute :

- Mon Père bénissez…

Il m'arrête encore, et dit :

- Etes-vous mariée ?

A cette question, je rentre en moi-même : pourquoi me demande-t-il cela ? Il continue :

- Etes-vous libre, indépendante ?
- Je ne dépends de personne.

Et je recommence.

- Bénissez-moi, mon...
- Arrêtez-vous dis-je ; j'ai une chose importante à vous communiquer, venez chez moi, 47, rue de Vaugirard, à 10 heures.
- Mais, mon Père, dites maintenant ce que vous avez à me dire.
- Non, venez chez moi.
- Et ma confession ?
- Vous vous confesserez après.

Je demeurai interdite et je sortis. A mon grand étonnement, je vis que les autres personnes se confessais ; je ne m'expliquais pas pourquoi il agissait ainsi envers moi.

Je rentrai à la maison et dis à Marianne que je sortirais de nouveau à 10 heures. « J'irai avec vous » fut sa réponse. Je pouvais m'y attendre, car j'étais toujours doublée par ma sœur qui me regardait comme son bien et ne voulait jamais me quitter.

A 10 heures, nous arrivions rue de Vaugirard. J'entre dans le cabinet de M Combalot, et il me dit :

- Mon enfant, avez-vous jamais pensé à vous faire religieuse ?
- Oui, je vous en parlerai dans ma confession.
- Non, ma fille, vous n'avez pas besoin de vous confesser. Dieu vous veut, vous devez être religieuse.

- Mais, Monsieur l'abbé, vous ne me connaissez pas ; comment pouvez-vous juger de cela tout à coup ?
- Lorsque vous avez paru ce matin à mon confessionnal, je l'ai senti plus clairement que si un ange me l'avait dit. Vous devez être religieuse et Dieu vous veut dans une œuvre que je dois fonder ; c'est ce qui m'a fait arrêter court et désirer vous parler.
- Mais vous me croyez folle, si j'acceptais ce que vous me dites ! Monsieur l'abbé, vous ne connaissez ni mon âme, ni mes besoins, ni es attitudes, ni rien de ce qui me regarde, et vous voulez décider de ma vie en dix minutes !
- Ma fille, je n'ai pas besoin de savoir : Dieu le veut ; il vous veut dans l'œuvre que je vais fonder.
- Quelle est cette œuvre ?
- C'est pour l'éducation.
- Je n'en veux pas.
- C'est que vous ne comprenez rien à cette grande œuvre de l'éducation chrétienne ; vous ne comprenez pas que c'est par la femme qu'on régénère une société. On donne aux jeunes fille des conseils de piété, mais ne ne leur fait pas connaître Jésus-Christ ; on ne leur apprend pas à tout rattacher à Jésus-Christ. *Instaurare omnia un Christo* (Eph. 1 ,10), voilà notre devise ; et *Maria assumpta est*, Marie élevée au-dessus des choses de la terre, voilà notre modèle.

Il m'exposa alors le bu, l'esprit, l'œuvre de notre Institut avec une parole brûlantes et une conviction si profonde, que je fus bouleversée. Cependant, je ne me rendis pas tout de suite.
- Mettez-vous à genoux, pour que je vous bénisse pour cette œuvre, me dit M. Combalot. Je résistai encore, mais il ajouta avec autorité :
- Je vous parle au nom de Dieu, Dieu le veut ; Dieu vous veut pour cette œuvre ; mettez-vous à genoux Telle fut sur moi la force de ce paroles, que, troublée dans tout mon être, je me trouvai à genoux sans oser résister à cette volonté de Dieu, formuée avec tant de certitude.
- Je vous bénis pour cette « œuvre », dit l'abbé Combalot.

Et je sentis que je me donnais, mais en tremblant ; j'étais comme un oiseau qui tout à l'heure prenait librement ses ébats dans l'air pur, sous le ciel bleu, et qu'un plomb meurtrier foudroie tout ! Quant à M. Combalot, il continuait à m'exposer ses plans sans tenir compte, sans même s'apercevoir de tout ce qui s'agitait en moi et répugnait absolument à une décision si précipitée et si contraire à la raison. Enfin, revenant un eu de ma stupéfaction, je lui exposai mes objections légitimes.
- Pour bien juger d'une vocation, lui dis-je, il faut connaître ; or, vous ne me connaissez pas et même vous ne voulez rien savoir de moi, avant de décider en deux mots ma destinée ; quelle confiance voulez-vous que j'ai en votre jugement ?
- Je n'ai pas besoin de connaître, c'est une volonté de Dieu que je vous déclare.
- C'est-à-dire que vous avez besoin de sujets pour votre œuvre ; vous me rencontrez, et c'est là, je crois, la vraie raison de votre décision !...
- Ma fille, reprit-il d'un ton solennel, vous avez beau tourner et retourner, c'est une volonté de Dieu, il faut que vous l'accomplissiez. Cessez de faire des objections, ce sera.
Il se mit alors à me parler de Melle Milleret, en ce moment chez les Visitandines de la Côte-Saint-André, qui allait revenir prochainement à Paris.
- Vous pourrez aussitôt vous joindre à elle, me dit-il.

Je protestai de nouveau, et l'abbé Combalot recommença les mêmes assurances :
- C'est au nom de Dieu que je vous parle, et si par votre résistance vous faites manquer cette œuvre, vous en répondrez au jugement de Dieu.

Et quand il disait ces paroles : « A nom de Dieu », je me sentais clouée là sans pouvoir résister. J'ajutai cependant que j'avais ma famille, des paroles qu'il me fallait consulter, mon père, ma sœur, et que je ne pouvais entrer si vite.
- Votre sœur est-elle là ?
- Oui, mon Père.
- Eh bien, je vais lui parler.
- De grâce, ne lui dites rien, vous me créeriez les plus grandes difficultés.
- Soyez tranquille, faites-la venir.

J'appelle Marianne, et je me retire, la laissant avec M Combalot. Un instant après, celui-ci me rappelle, et quelle n'est pas ma stupéfaction, lorsqu'il me dit d'un air de triomphe :
- Eh bien, j'en étais sûr, votre sœur consent tout à fait à ce que vous fassiez cette œuvre.

Mais, en même temps, Marianne me dit en anglais :

- Combien faut-il donner ?
- Vous le voyez ! Monsieur l'abbé, ma sœur a compris qu'il s'agissait d'une œuvre de charité.

M. Combalot s'empresse alors de l'éclairer. :

- Mais non, c'est votre sœur elle-même qui va se donner à une œuvre que je veux fonder.

A ces mots, Marianne me jette un regard profondément douloureux et commence à se lamenter et à me faire mille reproches. L'ère des tribulations commençait. Depuis ce moment, ma pauvre sœur fut inconsolable ; elle ne comprenait rien à ce que je voulais faire et ne cessait de pleurer.

Nous continuerons cependant à voir M. Combalot ; mais Marianne ayant exprimé le désir d'aller à Longchamps le Vendredi Saint, l'abbé sa fâcha, disant que cela est indigne d'une chrétienne. Elle insista davantage, et M. Combalot, indigné, déclara qu'il ne s'occuperait plus de nous. C'était ce que voulait Marianne. Elle m'entraina toute joyeuse.

- Quelle bonheur ! disait-elle, nous allons recouvrer notre liberté, nous pourrons aller à Rome etc.

Mais le dimanche de Pâques, au moment où nous nous préparions à aller à la grand'messe, Modeste, notre femme de chambre, entre et nous dit :

- Mesdemoiselles le grand prédicateur est là qui vous demande.

En effet, M Combalot venait nous voir, désireux de renouer les relations que nous croyions rompues pour jamais. Il nous aborda comme si rien ne s'était passé.

- Comment, mes filles, tout Paris est à ma porte pour demander de mes nouvelles, et vous ne vous inquiétez pas !

Il avait été malade ; nous ne l'avions pas su ; nous fîmes nos excuses, et d'un ton paternel, qui ne plut guère à Marianne, il nous parla de son œuvre tout comme auparavant, ayant l'air de compter absolument sur mon concours, et désirant que je me réunisse à Melle Milleret qui arriverait au moins d'avril. Mes résistances étaient vaincues ; devant Marianne, je ne pouvais me prononcer, mais Monsieur Combalot comprit qu'il pouvait compter sur moi et partit content.

Le missionnaire écrivit à Melle Milleret qu'une quatrième sœur était conquise à l'Assomption… L'œuvre pouvait donc commencer, la préparation était achevée, les pierres fondamentales de l'édifice étaient choisies.

Nous allons maintenant suivre Catherine, la voir coopérer par sa prière et son action au développement de la nouvelle Congrégation de l'Assomption, partager tous les travaux de la Fondatrice ; surtout recevoir de Dieu, avec les dons les plus extraordinaires de contemplation, une grâce merveilleuse pour instruire et sanctifier les âmes, former les novices qui, pendant près de cinquante ans, subiront sa toute surnaturelle influence. Mais avant de s'abandonner aux vouloirs divins, que de luttes intérieures, que de résistances, que de révoltes !... N'importe, elle est marquée du sceau de Dieu, elle deviendra le triomphe de son amour.[2]

[2] Les chapitres I, II, III, IV et VIII sont pris en grande partie dans *les Origines de l'Assomption*, ouvrage en quatre volumes qui ne se trouve pas en librairie.

CHAPITRE II

Fondation de l'Assomption – Noviciat – Profession.

Le soir du 30 avril 1839, alors que les cloches de Paris annonçaient l'ouverture du Mois de Marie, Eugénie Milleret et Anastasie Bévier, après quelques jours de retraite, prêchée par l'abbé Combalot, se réunirent pour commencer « l'œuvre ».

Catherine O'Neill, obligée de ménage sa sœur Marianne, ne pouvait la quitter encore ; mais elle était de cœur avec la fondatrice et sa première compagne, et l'on l'attendait, à la fin du mois Joséphine de Commarque.

Ce germe si petit sera béni du ciel ; de ce grain de sénevé sortira le grand arbre de l'Assomption. Cette fête de sainte Catherine de Sienne, patronne et protectrice de la Congrégation naissante, marque la date de la fondation de l'Institut.

Après bien des difficultés, causées par l'opposition de sa sœur, Kate se joignit définitivement à ses deux premières compagnes le 5 août 1839, solennité de Notre-Dame des Neiges. Elle ne vit dans cette circonstance que la joie de passer sa vie sous la protection de la Sainte Vierge ; mais, plus tard, dans la lumière de l'oraison, Dieu éclaira ce choix de sa Providence. Cette colline sur laquelle est bâtie la Basilique, cette neige miraculeuse qui couvre le sol, n'est-ce pas l'image de la destinée surnaturelle de Catherine ?... Son âme, dont la fierté est symbolisée par cette colline, est prévenue de la grâce qui la couvre comme une rosée ; puis, elle est appelée à disparaître sous les dons de l'amour divin, comme la terre sur laquelle elle est posée. Il doit en être ainsi de la terre qui porte une basilique disparait sous l'édifice qui la recouvre. Personne ne pense, en admirant la belle église, à la terre sur laquelle elle est posée. Il doit en être ainsi de l'œuvre que l'amour bâtira dans l'âme de Catherine. Notre-Seigneur lui dira souvent, surtout à la fin de sa vie, qu'elle doit être livrée comme le sol sur lequel travaille l'architecte, humble, pour disparaître comme la terre qu'on ne voit plus.

La tristesse que son départ apportait à sa sœur Marianne était pour Catherine une amère souffrance. Notre-Seigneur mit la consolation à côté de l'épreuve :

« Dans l'intimité si grande de ces commencements, écrit-elle dans ses notes, j'appris à connaître Melle Eugénie, et, la connaissant davantage, je m'attachai étroitement à elle ; je vois qu'elle possédait éminemment toutes les qualités qui conviennent à une fondatrice, et particulièrement la prudence et la stabilité.

M. Combalot disait toujours qu'il n'y avait pas deux femmes comme Melle Eugénie ; au bout de peu de temps, je fus convaincue de la vérité de cette parole. »

Kate trouve donc dans cette Mère si jeune encore, mais si éclairée, l'appui, la lumière, la tendresse, dont elle a besoin ; car, il faut le dire, cette âme prédestinée à tant de grâces, qui doit reproduire dans sa vie les mystères du Christ, n'est pas même totalement chrétienne à son entrée en religion. La jeune fondatrice en eut le pressentiment dès leur premier entretien.

Dans l'intimité, qui s'établit entre nous, écrit-elle, je trouvai une âme aussi fière que l'était son extérieur. Ses lectures profanes avaient laissé des ombres sur sa foi ; sa raison exigeante voulait savoir le pourquoi des choses. Elle avait besoin de beaucoup d'explications, et, Dieu qui me favorisait alors d'une dévotion si tendre, me fit la grâce de lui donner par un ensemble de vues générales qui portaient la lumière dans son intelligence. Tout dans l'humanité, tout dans l'Eglise, tout dans l'œuvre de la Rédemption repose sur la pierre du sacrifice ; telle est la pensée qui, alors, la relevait le plus, et faisait fuir les ombres laissées par la philosophie humaine.

Guidée par cette main douce et sûre, Catherine s'efforce d'entrer dans la simplicité évangélique et de suivre Jésus-Christ dans le sacrifice d'elle-même ; mais bientôt le découragement s'empare de son âme et les ténèbres l'envahissent de nouveau. Eugénie était là comme l'ange consolateur, et Kate, émue, lui ouvrit son cœur. Ces donc de ces premiers jours de leur vie religieuse que date cette affection toute confiante, de respect et d'obéissance qui les unira pendant quarante-neuf ans, union admirable dont aucun nuage ne troublera la sérénité.

Une lettre de Catherine à M Combalot nous permet de voir la nature des rapports qui s'établirent entre la Mère et la fille :

Je viens à vous, mon cher Père, par obéissance à ma Sœur Eugénie ; je viens m'humilier à vos pieds de mes fréquentes rechutes et de mon peu de force dans mes peines. Je me sens très mauvaise quelquefois, et, bien que je me défende autant que possible d'un plein consentement dans ces moments de bouleversement intérieur, je ne m'efforce pas comme je le devrais de renoncer aux pensées qui m'entretiennent dans les dispositions de résistance. Il me semble que je me raidis contre toute influence extérieure. Ainsi, je résiste à la douce volonté de ma Sœur Eugénie, je n'applique pas mon esprit aux études, je me réserve en moi-même pendant les récréations, j'individualise tout en moi, et je me sens un si grand besoin de m'appartenir que je reprends tout ce que j'ai donné à Notre-Seigneur.

Vous m'aiderez, n'est-ce pas, mon Père, à tuer cet orgueil qui se reproduit sans cesse ; je me remets entre vos mains pour ne plus écouter les résistances de la nature. J'ai honte de ma lâcheté quand je vois Notre-Seigneur si délaissé, si abandonné sur la croix ; alors, je ne voudrais d'autre consolation que la souffrance ; mais je suis si faible, qu'il ne me faut qu'une légère tentation pour que j'oublie mes engagements et que j'érige l'étendard de la révolte, me séparant du sacrifice de Jésus-Christ et refusant d'admettre dans ma conduite les conséquences que je devrais tirer de l'exemple qu'il me donne.

Eugénie est si bonne pour moi dans mes rechutes et m'aide avec tant de clarté à me relever que son autorité ne peut me représenter la bête noire de domination qui effraye ma personnalité.

De son côté, Eugénie écrit :

J'aime bien tendrement Kate depuis qu'elle s'est si généreusement donnée à Dieu ; je sens que cette fraternité fait tout de suite un lien plus fort que tous les sentiments humains… Elle a de grands moyens et un aimable caractère ; je me sens déjà si attachée à elle, que je ne puis croire qu'elle ne m'aime aussi un peu. C'est une grande âme, un peu trop fière peut-être.

Elle n'aurait pas besoin de peines extérieures, car elle en a souvent d'intérieures dont je puis juger la grandeur puisque j'en ai éprouvé du même genre, mais mon esprit se calmait dans une pensée d'amour quand Dieu daignait me l'envoyer, j'étais soutenue par des consolations qu'elle n'a pas. Je la plains donc beaucoup et vous prie, mon Père, d'offrir souvent pour elle le sang de Notre-Seigneur, afin que la grâce détruise cet édifice de sa propre estime qu'elle a élevé, je crois, sur le fondement d'une vie toute pure et irréprochable. Moi, j'avais plus de misères, l'humilité devait m'être plus facile ; pourtant, je n'en ai guère encore.

Cette lettre est du 7 août 1939. Le 9 Novembre suivant, fête de la Dédicace de la Basilique du Saint-Sauveur et de Saint-Théodore, patron de M Combalot, pour la première fois la messe fut célébrée dans l'humble petit oratoire.

Désormais, pour ces quatre jeunes filles qui portent l'habit du monde, la vie religieuse est constituée : Eugénie Milleret, qu'elles appelleront « Notre Mère » devient Sœur Marie-Eugénie de Jésus ; Kate, Sœur Térèse-Emmanuel ; Anastasie Bévier, Sœur Marie-Augustine, et Joséphine de Commarque, Sœur Marie-Thérèse.

« Nous sentions, dit Mère Térèse-Emmanuel, que c'était le commencement d'une grande œuvre, Dieu agissait tellement ! C'était la source de notre vie religieuse de l'Assomption : des vases qui remplissaient pour pouvoir ensuite se répandre. Nous étions pénétrées, notre Mère surtout, des grands grâces que Dieu nous faisait dans ces premiers temps. On nous disait les bénédictions spéciales attachées au début des fondations et nous l'éprouvions. Les choses surnaturelles semblaient nous toucher et nous être sensibles ; nous avions les oreilles toutes ouvertes pour écouter Dieu, et nous le sentions au milieu de nous. La pauvreté réelle dans laquelle nous vivions nous établissait dans un haut détachement des choses créées, et l'obéissance que M. Combalot nous faisait pratiquer à tout instant et sans aucun ménagement, brisait notre volonté, c'est-à-dire l'obstacle qui nous eût empêchées d'aller à Dieu. »

C'est qu'elle était rude l'obéissance exigée par M. l'abbé Combalot, descendant aux plus petits détails et ne tenant compte d'aucune difficulté. Les mortifications et les humiliations étaient le pain quotidien des nouvelles postulantes et leur père spirituel les initiait pratiquement à tous les secrets de l'ascétisme religieux.

Kate se soumettait à tout ; décidée à devenir une sainte, rien ne l'arrêtait pour atteindre ce but, et ce qu'elle doit enseigner plus tard, elle le pratique déjà.

Sa générosité est sans égale. Il suffit qu'un acte lui coûte pour qu'elle s'y porte généreusement ; elle s'offre à faire les ouvrages les plus grossiers de la maison et choisit de préférence tout ce qui déplait à

sa nature. Sa belle intelligence trouverait dans l'étude de réelles satisfactions ; elle sacrifie ce goût si prononcé pour les choses de l'esprit pour ne voir dans le travail que la pénitence.

Ss compagnes sont profondément édifiées de son obéissance et de son courage ; souvent, dans le silence de la salle où toutes travaillent ensemble, elle se met à genoux et s'accuse publiquement d'une pensée d'orgueil qui vient de lui traverser l'esprit. Son directeur l'exige et elle obéit fidèlement. Tout, dans ces actes extérieures, témoigne de ses efforts pour vaincre la nature. Dans ses rapports avec sa supérieure, elle est comme une enfant souple, soumise, dépendante, tendrement respectueuse.

Une page écrire de novembre 1839 nous montre comment elle comprend déjà la vie religieuse et avec quelle rigueur elle engage la lutte pour briser les entraves qui l'arrêtent dans sa route vers Dieu :

« Je suis maintenant tout à vous pour l'éternité, mon Sauveur et mon Dieu, à vous dans affliction et dans la joie, dans la pauvreté et la richesse, dans l'abaissement et l'élévation, dans la soumission et le commandement, car je renonce à toute consolation, à tout bien, à toute grandeur, à toute volonté, pour trouver dans votre croix tout ce que je cherche et tout ce que je quitte.

Vous serez ma force pour vaincre ma nature rebelle ; vous ne m'appelez à partager votre triomphe qu'en livrant votre bataille, et aujourd'hui mon divin Roi, je déclare guerre à mort à tous vos ennemis, car dans la mort est la victoire : mort de ma volonté, de ma personnalité, de mon jugement, des occupations de mon esprit, des jouissances intellectuelles qui me sont chères. Je promets de quitter tout cela, mon Seigneur, pour prendre le chemin sûr et empourpré de votre sang, où mon orgueil intellectuel n'est ni satisfait ni flatté par aucune élévation.

Je ne lirai pas un livre, même de piété, qui pourrait me sortir de la ligne tracée par mon directeur, en m'élevant au-dessus des réflexions que les souffrances de Jésus-Christ font naître dans mon âme. Ce point est essentiel, il faut l'accomplir coûte que coûte, et, il me semble rude de m'arracher ainsi à ce qu'il y a de plus intime en moi : la pensée, que je me souvienne que j'ai choisi librement la croix de Jésus-Christ, et que je me suis dévouée à la conduite de M. Combalot pour contribuer, sous sa direction, à fonder une œuvre dont la conception est sienne et non mienne. Il faut que je veille avec soin dans les études, purement dans l'intention de l'œuvre, à les faire me rappelant sans cesse que je dois estimer comme de la boue toute science autre que celle de Jésus crucifié.

Pour mortifier mon esprit d'orgueil, il me faut pratiquer toutes les humiliations que notre règle prescrit, sans faire attention aux répugnances ; elles me feront sentir le saint joug de notre Maître Jésus-Christ, que j'embrasse aujourd'hui avec tant de joie.

Quand ces choses me semblent difficiles à mon orgueil, oh ! je me rappelle que je ne suis pas seule dans le combat que je puis pas mériter une couronne en ménageant mes faiblesses, mais en les détruisant !... Où sera ma ressemblance à l'immortelle Victime de nos iniquités, si je dépose la croix quand je la trouve lourde ?...

Quelle sera notre occupation dans le ciel, sinon de suivre l'Agneau partout où il va, en chantant le cantique d'éternelle louange ? et si, mourant à nous-mêmes par le renoncement et l'obéissance, nous pouvons, sans attendre la séparation de l'âme et du corps, devancer notre récompense et anticiper notre bonheur, qui ne le ferait pas ?...

O mon Dieu, martyriser-moi par mes efforts, mais bénissez-les ; qu'ils réussissent à gagner ce royaume que les violents seuls emportent. »

Animée par la ferveur communicative, stimulée par les exemples de mortification, d'esprit de prière et de patience de la fondatrice, la jeune communauté voulait marcher à grands pas dans le chemin de la perfection ; c'était une touchante émulation de zèle, un dévouement sans bornes, une pleine confiance dans l'avenir ; c'était plus que de l'espérance, c'était une certitude : « Dieu le veut ! » aurait pu être leur cri de guerre. Deux nouvelles Sœurs, que suivront beaucoup d'autres, vinrent se joindre aux quatre premières. Et, après un an d'épreuve, le 14 août 1840, Mgr Affre, accompagné de l'abbé Gros, vicaire général, présidait la prise d'habit des cinq premières Mères de la Congrégation. M. l'abbé Combalot prêcha le sermon de vêture ; son cœur trouva des accents émus pour célébrer les miséricordes du Seigneur et offrir à Dieu, comme un sacrifice de louanges, ces jeunes âmes qui se dévouaient à sa gloire sous l'étendard de Marie. Tout fut simple et solennel dans cette journée remplie de joies célestes.

Quelques notes écrites par Sœur Térèse-Emmanuel disent les fortes impressions de ce jour. C'est le commentaire d'une parole des psaumes qui s'est illuminée pour son âme d'oraison : *Lex Domini immaculata converiens animas.* (Ps XVIII, 8)

Elle y voit l'effet merveilleux de la règle religieuse qu'elle a embrassée, loi de perfection, pure, lumineuse, droite et vraie. *Lex Domini immaculata*. La loi du Seigneur va purifier mon âme ; je me confie à elle, car je désire l'ineffable beauté de la vertu. Ma vie à la gloire de Dieu ; mes œuvres, à la gloire de Dieu, ma pensée, à la gloire de Dieu ! « Seigneur, je me donne à votre loi pour qu'elle gouverne et convertisse mon âme. » Il n'y a que mon Dieu qui pouvait me faire ce don : ni la philosophie, ni la raison, ni le systèmes, ni toutes les choses ensemble ne pouvait convertir mon âme. Les petites contraintes de la loi de perfection la purifieront d'elle-même et la convertiront au Seigneur. Que je me plaise ou que je ne me plaise pas, mon plaisir n'est ni moyen ni fin. S'il faut que je m'ennuie tous les jours de ma vie dans un travail sans attrait, ce ne sera que ma nature qui sera crucifiée : mais mon âme se réjouira de ce qui peut glorifier le Seigneur.

Il faut être à Dieu ! Il faut jour par jour, heure par heure, faible ou forte, triste ou joyeuse, avec l'aide de cette grâce par laquelle je puis tout, me sacrifier doucement, tranquillement, tout heureuse d'être pauvre servante Il faut me couvrir de sa loi immaculée pour convertir mon âme à l'ineffable beauté de la perfection.

O Jésus ! pour être à votre suite au jour de votre triomphe, je veux marcher sur vos traces pendant ma vie. Je m'attache à vous par tous les liens de promesse et de vœu ; je désire, je veux être esclave de votre volonté et contempler sans cesse la beauté des chaînes qui m'unissent, pauvre et faible, à la force qui a brisé ma servitude et qui me tient à jamais au service du souverain Seigneur du ciel et de la terre. »

Lorsque Dieu donne aux âmes de telles lumières, c'est qui a sur elles des desseins particuliers. Ces pages écrites par Sœur Térèse-Emmanuel, dès les premiers jours de sa vie religieuse, éclairent tout l'avenir. Dieu forme en elle, non seulement une âme contemplative, mais une âme de mère et de cofondatrice.

Cependant un nuage bien sombre se lève menaçant dans le ciel de l'Institut au berceau. L'épreuve est toute proche ; M. Combalot, choisi de Dieu pour concevoir le plan de l'œuvre, était l'homme le moins fait pour la réaliser. Semeur plein de zèle, il ne savait pas attendre que Dieu donne l'accroissement. Il fallait bien le reconnaître ; mille difficultés survenaient de tous côtés ; on parlait de la nouvelle fondation et pas toujours avec bienveillance. Les préventions du clergé de Paris contre l'abbé Combalot retombaient sur ses filles. L'archevêque lui-même n'était pas rassuré, et pour donner à la Congrégation une forme canonique, il voulut lui donner un supérieur. M. Combalot ne put accepter qu'une autorité se plaçât au-dessus de la sienne. Immédiatement, il informa mes Sœurs qu'il les emmènerait en Bretagne. Très surprises, elles se turent ; Sœur Térèse-Emmanuel, seule, déclara le projet irréalisable ; c'était la ruine de l'œuvre. Sentant que Mère Marie-Eugénie ne partageait pas sa manière de voir, M Combalot mit tout en œuvre pour la séparer de ses filles. Il les réunit en son absence et leur annonça leur départ prochain de Paris. Sœur Térèse-Emmanuel, triste mais ferme, répondit que se soustraire à l'ordinaire était détruire l'œuvre à peine commencée et que jamais aucune des Sœurs ne quitterait la fondatrice à laquelle des liens très chers les unissaient.

Profondément blessé, l'abbé se retira, non sans laisser pour l'archevêque une lettre parfaite où il lui recommandait ses « filles » et qui demandait à genoux de donner à l'œuvre un concours efficace, durable et paternel.

Le moment était décisif pour l'Assomption si faible et si pauvre en ces commencements. Mgr Affre voudrait-il la prendre sous sa protection ? Malgré les témoignages de bienveillance qu'il leur avait donnés, les Sœurs étaient anxieuses de sa décision. Mère Térèse-Emmanuel, *to be or not to be* et elle, dont la vie tout entière avait pour mission, par sa prière aussi bien que par son action, d'être l'aide de la fondatrice, passa au pied du tabernacle tout le temps de la visite de Mère Marie-Eugénie à l'archevêque. Mgr Affre accueillit la fondatrice avec bonté et parut très satisfait que la petite communauté pût enfin être établie selon les règles canoniques, il se déclara sans retard le père de la jeune Congrégation et lui donna pour Supérieur l'abbé Gros.

Sûres maintenant de l'appui de leur archevêque, les religieuses de l'Assomption reprirent dans la paix la vie religieuse.

Au milieu des peines de ces commencements, au milieu des joies aussi, Sœur Térèse-Emmanuel devenait une âme de prière. Dieu, l'appelait à monter si haut dans les voies de l'oraison, lui faisait ressentir ses desseins, et elle s'y livrait sans réserve.

Pendant la nuit de Noël 1940, le ciel sembla s'ouvrir, et, pour la première fois, elle entendit cette voix divine qui devait si souvent retentir à ses oreilles. « Je n'ai jamais connu d'âme à qui Dieu ait tant parlé », disait plus tard Mgr Gay, devenu son directeur.

Les Sœurs étaient allées à la messe de minuit dans la chapelle de la Visitation ; c'est là que Dieu se fit entendre, et sa première parole fut une parole d'anéantissement : il fallait tout détruire pour tout reconstruire. Au retour, Sœur Thérèse-Emmanuel, émue et tremblante, vint trouver Mère Marie-Eugénie, essaya de dire ce qu'elle avait vu et entendu ; mais nulle expression ne pouvait rendre sa pensée. « Je compris, dit cette dernière, que quelque chose de divin venait de se passer : c'était Dieu prenant possession de sa créature par une de ces grâces qui changent toute une vie ; je demandai à Sœur Térèse-Emmanuel d'écrire ce qu'elle mouvait exprimer. »

« La veille de Noël 1840, lisons-nous dans ses notes, ayant demandé à Notre-Seigneur qu'il me fit renaître à une vie nouvelle, j'eus une vue puissante qui m'enseignait les desseins de Dieu sur moi. Mon âme était dans un silence très grand, toute attentive aux paroles qu'elle entendait. »

Ces paroles lui disaient que Jésus naîtra en elle lorsqu'elle sera comme une étable déserte dont les hommes auront perdu la route, et qui, ruinée et ouverte de tous les côtés, n'oppose aucune barrière aux vents du ciel.

« Pendant la messe de minuit, du *Gloria in excelsis* à l'élévation, je n'entendis que ces mots : Gloire ! gloire ! gloire !... ma gloire n'est à personne. Une de mes pensées est ma gloire, mon Verbe, est ma gloire ! Quelle gloire l'être infini peut-il tirer du fini ! l'Immense du limité, l'Eternel du créé ?... Quand Dieu, dans la plénitude de son être, rencontre la créature dans la limite de son néant, il ne peut rien y avoir que l'anéantissement de cet être d'un jour devant l'Etre de l'éternité. »

Substantia mea tanquam nihilum ante te. (Ps XXXVIII, 6)

Dieu me fit connaître que le développement de mon être pour sa gloire ne lui en donne, pour ainsi dire, aucune qu'il ne possédât point ; mais ce qu'il ne peut pas prendre parce qu'il nous l'a donnée, c'est notre liberté. Et quand la créature la rend à Dieu, elle lui fait un don en sa possession, et en dehors de la propriété de Dieu même. Ce don honore Dieu d'une manière pleine, c'est à dire à l'égal de ce que la créature est devant lui et dans l'étendue de sa capacité.

La gloire de Dieu dans sa créature étant son anéantissement total, plus elle s'offre à lui pour sa gloire, plus elle se voue à la petitesse, à l'abjection pour n'être rien, pour être effacé devant les hommes afin d'être véritablement et seulement devant Dieu, et là, en l'abaissement de son néant.

J'ai senti fortement combien loin s'étendent ces offrandes que je fais de moi, pour lui rendre comme gloire tout ce qu'il m'a donné d'être et de liberté. Par une sorte de rapprochement intérieur, de même que ces offrandes trouvent maintenant leur modèle dans l'oblation passive, douce et résignée de l'Enfant Jésus, il me semble qu'elles auront aussi leur accomplissement, leur consommation dans la croix ; mon âme est comme dans une crèche où elle commence un nouvel être. »

Cette grâce initiale est le fondement de toute la vie spirituelle de Sœur Térèse-Emmanuel ; elle porte en germe toute la vie divine que Notre-Signeur veut bâtir et développer sur les ruines de sa vie propre.

Que de fois, à différentes époques de sa vie, cette grâce s'éclairera pour elle d'une nouvelle lumière plus vive et lui apparaîtra comme le premier anneau d'une chaîne qui se prolongera à travers son existence dans une magnifique unité.

Durant cette année de noviciat qui doit l'amener à prononcer ses vœux de religion tout en s'adonnant à l'étude qui la rendra capable d'enseigner dans la note élevée et catholique, Sœur Térèse-Emmanuel est toute au travail de sa perfection. Ses résolutions marquent les progrès de son âme. Elle écrit au mois de juin, après de dures semaines d'épreuves intérieures : « Réduire à rien devant Dieu toute ma substance, mes volontés, mes désirs, mes inquiétudes, les réduire à *rien*, à ce qui a ni goût, ni vie propre, ni être, devant l'Eternel Dieu en vue de cette parole : *Tanquam nihilum te*. »

C'est la radieuse lumière de Noël qui reparaît ; elle se précise, elle indique comment il faut que la créature s'efface, disparaisse, pour que Dieu puisse la remplir et la posséder tout entière. Toutefois, ces vues et ces résolutions étaient trop contraires à sa nature vivante et impatiente pour que la lutte ne fût pas douloureuse. Nous en avons la preuve dans cette phrase de Mère Marie-Eugénie : « Sœur Térèse-Emmanuel souffre tant, que j'en suis bouleversée. »

Cependant, le jour désiré de la consécration à Notre-Seigneur, qui ne sera rendue totale par les vœux perpétuels qu'en 1844, est tout proche. La date du 15 août 1841 fut choisie. C'est donc sous les auspices de la Sainte Vierge, le jour de sa plus belle fête, qu'eut lieu cette consécration des religieuses, réunies à l'ombre du mystère de l'Assomption. L'heure était grave : les Sœurs s'y préparèrent par une retraite fervente, faite dans une solitude absolue.

Sœur Térèse-Emmanuel écrivit la veille de sa profession cette page admirable :

« Il faut que je naisse demain à la même vie que Jésus, à la pauvreté comme les pauvres, à l'obéissance et à la sujétion comme la dernière des créatures, à la pureté et à la sainteté, étant relevée de ma nature par l'élection du Verbe fait chair. Je n'ai d'autre dot d'épouse à lui apporter que mon impuissance et ma pauvreté, mais je vais entrer en participation de ses richesses infinies.

Il faut en chaque action lui demander d'aider ma pauvreté, de cacher mes haillons avec les richesses des vertus qu'il veut que je pratique dans le moment et qu'on attendra de moi, comme le vêtement d'épouse dont je dois être revêtue. Ce besoin constant de recourir à Jésus pour ce qui m'est nécessaire ne doit point me décourager.

Il faut rester dans ma pauvreté et pratiquer la foi dans une grande espérance du secours divin ; m'affectionner à recevoir ainsi de Jésus un don qui me marque pour son épouse ; me plaire dans l'abjection de ma propre incapacité au lieu de m'en effrayer. Me réjouir de la nécessité où elle me met de recevoir ces preuves continuelles de l'élection et de la fidélité de Celui dont je dépends, comme une vraie épouse, pour la plus petite richesse ; perdre dans l'occupation de sa grandeur et de ses perfections l'inquiétude de mon impuissance et de mes obscurités. Il est tout, et il faut m'occuper de cet immense Tout qui est l'Infini.

Marcher par une foi nue, mais si assurée, que le soleil me soit moins clair que cette lumière obscure. Obéissance dans la foi, croire sans voir ni sentir aucune évidence, ni en demander.

Sponsabo te in fide. (Os. II, 20). Notre-Seigneur me donne à entendre qu'il veut une très grande pureté dans mes actions, m'éloignant de ma propre manière de les faire et tendant vers la sienne sans appropriation, me tenant extrêmement dénudée, car je ne possède en moi que ce qui gâterait son œuvre, et acceptant de ne recevoir de lui que le secours invisible qui me soutiendra au-dessus de moi… Les lumières de Dieu sont pour me conduire vers l'Agneau qui éclaire la Jérusalem céleste, et les miennes ne sont que pour me sacrifier à lui. »

Les Sœurs devaient recevoir, le jour de leur profession, un anneau d'or : l'or est le signe de l'alliance, et l'or symbolise la charité. Chacune fit graver dans sa bague la parole qui devait être la devise, le mot d'ordre de sa vie. Sœur Térèse-Emmanuel, qui a déjà entendu le chant des anges et qui est appelée à représenter dans la Congrégation la contemplation et le zèle, choisit le cri des séraphins devant la sainteté de Dieu : *Sanctus, Sanctus, Sanctus, Dominus Sabaoth*. » (Apoc. IV, 8) La cérémonie de profession, présidée par Mgr Gros, fut solennelle ; les Sœurs reçurent le voile de laine blanche, comme signe de perpétuelle consécration à l'Epoux des vierges et à Marie sa Mère.

Une croix de laine blanche fut posée sur leur poitrine. Enfin, le célébrant leur mot au doigt l'anneau de l'alliance.

En cette fête de l'Assomption, de ce mystère que Dieu dit éclairer de tant de lumières pour l'âme contemplative de Sœur Térèse-Emmanuel, la voix retentit à nouveau : « Aujourd'hui, lui dit-elle, tu vas entrer dans un esprit de mort avec la Sainte Vierge mourant à la terre et s'élevant au ciel. Ton ciel, c'est Jésus. Tu meurs à toutes choses pour t'élever à lui, par-dessus toutes choses. Je t'appelle à ce qui est pour toi la grâce de ce mystère, une vie où Jésus soit tout. »

« Je compris, écrit Sœur Térèse-Emmanuel, que mon assomption consistait à être en toute action enlevée à la nature, élevée à Jésus au-dessus de la terre, comme on représente la Sainte Vierge, s'élevant d'un tombeau ouvert vers le ciel. Là, rien de triste !... La Sainte Vierge va à Jésus, à la pleine et éternelle jouissance de Dieu.

Comme Assomptiade, dans la grâce de ce mystère, je dois aller vers Jésus avec joie, à la possession et à la jouissance de lui dans la foi.

La pauvreté et l'amour doivent être les deux ailes de mon âme, dit la voix intérieure ; il n'y a plus de terre pour toi où se reposer et te plaire. Jésus est ta terre, ton ciel, ta nourriture, ton vêtement, ton bien infini, toutes choses pour toi. »

Pendant les mois qui suivirent, Dieu fait passer Sœur Térèse-Emmanuel par des épreuves très dures qui absorbent son âme tout entière. Mère Marie-Eugénie est alors tout son secours, toute sa lumière dans les voies de purification qu'elle traverse. Avec une confiance toute filiale, très simplement, Sœur Térèse-Emmanuel va la trouver, lui rendre compte de ce qui se passe dans son âme. « Je l'ai vie dans des souffrances telles, dit Mère Marie-Eugénie, que le bruit de la rue, le chant de quelque air profane, la faisaient tressaillir. Elle me disait : « Le péché est là, et si vous saviez ce que j'en souffre, il est en moi, je le sens dans mes membres et je me sens torturée par la sainteté de Dieu. »

Parfois, après les ténèbres des combats, Dieu daigne récréer sa servante… un rayon de lumière éclaire son horizon, une brise rafraîchissante relève son courage, mais les demandes de la grâce ne

s’arrêtent pas. Les années qui vont suivre : 1842 et 1843, marquent spécialement la prise de possession de son âme par Notre-Seigneur et la pleine manifestation des desseins de Dieu sur elle. Seules, les âmes intérieures pourront comprendre les voies par lesquelles va passer Sœur Térèse-Emmanuel, mais toutes y trouveront édification et enseignement.

CHAPITRE III

Vie intérieure de Mère Térèse-Emmanuel.

Quelle fut donc cette vie intérieure de Mère Térèse-Emmanuel ? Nous ne pouvons en donner qu'une très brève esquisse, attendant qu'une parole plus autorisée révèle les secrets de cette existence livrée tout entière à l'action divine.

Le premier appel à la sainteté, c'est-à-dire à l'anéantissement et au sacrifice, nous l'avons dit, avait retenti pour Mère Térèse-Emmanuel pendant la nuit de Noël 1840. A partir de ce moment, les demandes de la grâce ne cessent plus.

Dieu, écrit la supérieure générale, lui demandait un don absolu ; il fallait qu'elle se livrât tout entière et sans hésitation à toutes les paroles reçues intérieurement. De temps en temps, il y avait révolte en son âme ; elle se retrait de l'action de Dieu et même de l'oraison, dans ce sens au moins qu'elle ne voulait plus s'y appliquer que selon le méthodes ordinaires et de manière à ne pas écouter ni entendre la parole intérieure qui lui demandait que renoncement et sacrifice ; mais alors, elle entrait dans le trouble ; sa peine augmentait avec sa résistance, et elle ne trouvait la paix qu'en obéissant à Dieu. A ce moment, j'étais presque seule à lui donner l'appui dont elle avait un si grand besoin, et j'en souffrais, priant Dieu de m'éclairer et de lui envoyer un guide le plus capable de la soutenir.

Ce guide ne vint que plus tard, en 1849. Le P. d'Alzon, ami et directeur de Mère Marie-Eugénie depuis le départ de M. Combalot, puis le P. Lacordaire, aidèrent Mère Térèse-Emmanuel de leurs conseils pendant ces années d'attente. L'illustre Dominicain la dirigea environ deux ans ; elle en fut éclairée, fortifiée, consolée ; toutefois, le P. Lacordaire jugea lui-même qu'il n'était pas l'instrument choisi de Dieu pour la conduite de cette âme.

- Je n'ai pas la grâce pour ces états, dit-il à Mère Marie-Eugénie, mais il y a un prêtre à Paris qui me semble convenir pour cette direction à cause de sa grande piété et de sa science des voies spirituelles : c'est l'abbé Gay.

- Il est bien jeune, objecta la Supérieure.

- Les âmes n'ont pas d'âge, répondit le P. Lacordaire.

Intuition toute surnaturelle… En effet, peu de temps après l'abbé Gay prit la conduite de Mère Térèse-Emmanuel, et, pendant quarante ans, il fut le père, le guide, le témoin de cette vie intérieure qu'il vit monter toujours de perfection en perfection, de lumière en lumière.

Nous allons donc, par quelques rapides citations, tâcher de donner une idée de ce que furent ces communications divines.

Dès le début, Notre-Seigneur fit entendre à sa privilégiée, au plus intime de l'âme, qu'elle est appelée dans cet état de prière continuelle dans la foi, comme l'âme, sortie de cette vie, est dans un état perpétuel de contemplation extatique dans la gloire :

« Pendant mon oraison, écrit-elle, j'ai eue une impression très forte de la pureté qu'il faut dans l'âme pour s'unir à cette vie à Dieu ; et par suite, j'ai compris, si je puis ainsi dire, par quelle pureté de peine cette âme est purifiée pour arriver à être sans tâche devant Dieu. Il m'a semblé que c'est Dieu lui-même, et lui seul, qui opère en elle cette dernière pureté. Les créatures et le monde n'y sont pour rien. C'est en cette vie, comme le purgatoire en l'autre : l'âme est à Dieu seul et c'est lui qui fait sur elle des opérations pénétrantes comme le feu…

Il me fut montré comment la sainte humanité de Jésus vivait son indépendance du Verbe, lequel, étant en Dieu et étant Dieu, divinisait toutes ses actions. J'ai vu que, pour moi, les choses ne sont pas ce qu'elles paraissent aux yeux du corps ; je dois les envisager dans une vue de foi, étant élevées à une hauteur divine parce qu'étant faites dans la dépendance du Verbe *: Vos autem Christi : Christus autem Dei*. » (I Cor III, 23)

Et encore :

« Dieu veut que je vive de l'âme seulement : c'est-à-dire d'une vie conforme à la nature spirituelle de mon âme, laquelle étant une nature intellectuelle, a sa vie dans la compréhension et l'application aux réalités substantielles de Dieu. Et, comme l'âme est un esprit dont les actes sont simples après la délivrance du corps, de même, étant mise dans la mort spirituelle, les actes vers Dieu, le culte et la

religion que mon âme doit rendre, doivent être simples et sans bruit, en nudité et pureté, comme l'adoration d'un esprit qui est sorti de la terre des vivants.

Je sens qu'il faut me laisser à la libre conduite de l'Esprit de Dieu en cette voie. L'homme ne la connait pas pour la mesurer selon les règles de la sagesse, pas plus qu'il ne connait les voies qui s'ouvrent à l'âme par la porte de la mort corporelle.

Ce qui se fait dans l'âme quand elles sont ainsi abstraites et tirées de la terre, séparées par la mort intérieure des choses créées, ne peut être connu, ni réglé par l'esprit humain. Dieu le sait, et l'homme doit se soumettre à sa sagesse. »

Quelques jours après, elle entend cette parole divine : « J'ai plus de droit sur toi que nul autre, le droit de te faire partager ma vie ; je viens imprimer mes souffrances dans ton âme. »

« J'ai fortement senti, ajoute-t-elle, que Dieu voulait de moi que je fisse mon lit de repos de la souffrance comme il a fait le sien de la croix. »

Désormais la vie spirituelle de Mère Térèse-Emmanuel demeurera pendant de longues années dans les idées suivantes : Jésus veut la prendre à lui, l'assumer à lui pour se faire d'elle comme une nouvelle humanité en qui il continuera son rôle, ses attitudes de Rédempteur.

Vis-à-vis du Père, l'humanité de Jésus fut toute livrée, toute soumise aux desseins divins. Tout était du Père. Elle était sa chose, étant complètement vide de toute idée, jugement, volonté, désirs personnels, en tant qu'être humain.

Vis-à-vis des péchés du monde, Jésus est dès le premier instant de sa vie le « péché universel » (II Cor. IV, 21). Il porte la malédiction divine et il sait qu'il la mérite. Il est accablé, brisé sous me poids du péché et de cette malédiction.

Mère Térèse-Emmanuel doit reproduire, continuer cette mission de rédemptrice. Suivons rapidement dans ses notes les demandes de Jésus :

« Un matin, à la communion, recevant l'Hostie, j'eus une impression inconcevable, comme si Jésus-Christ naissait dans mon âme, non par sa seule présence, mais par une union étroite, comme si le Verbe descendait en moi par grâce, ainsi qu'il s'est uni à la sainte humanité par une union personnelle. Toute ma nature, corps et âme, se tenait dans un étonnement paisible supportant les effets de cette merveille. L'accablement et l'anéantissement étaient entiers.

Les paroles que j'entendais : « C'est moi qui suis en toi » semblait signifier : « C'en est fait : je suis venu, c'est moi. »

Je le sentais dans mon âme, caché, voilé, mais subsistant dans sa plénitude enveloppée de mystère. Je le sentais comme la personne de ma vie. Ma nature était comme une humanité pour le Verbe. Je sentais se produire en mon âme un effet de pureté, d'innocence et de simplicité découlant du Verbe. Un grand silence régnait en moi. Il m'était montré semblable à celui de la nuit sainte quand arriva la plénitude des temps : *Dum medium silentium tenerent omnia*… (Off. Dom. infra Oct. Nat.)

La plénitude des temps était arrivée pour l'œuvre de Dieu en moi… Le jour de Noël 1842, au Salut du Saint Sacrement, j'entendis tout à coup ces paroles : « Sois Emmanuel ! Sois Dieu avec nous ! » Mon âme se fondait en elle-même ; ces paroles l'enlevaient en une force irrésistible ; je tâchais de me retenir, mais Dieu semblait me poursuivre, dévoilant secrètement à mon âme sa haute et majestueuse miséricorde. – « Ne crois-tu pas, ne sais-tu pas que c'est moi ! Sois Emmanuel ! Sois Dieu avec nous ! toi, avec la misère de ta nature humaine. »

Vers la fin du Salut, de nouveau ces paroles me furent dites avec une insistance qui me pressait : « Ne sois plus ce que tu as été. C'est moi qui t'aie nommée Emmanuel. Je t'ai appelée de mon nom, parce que je veux que mon être soit en toi, que ce soit moi qui vive en toi Je t'ai prédestinée… *Priusquam te formarem novi te.* (Jer. I, 5)

L'humiliation que je ressentais devant ces grâces me tenait anéantie : elle est immense.

Cette certitude du Verbe en moi était si grande que j'aurais fait un acte de foi en sa présence en mon âme, autant qu'en sa présence au Saint Sacrement, avec cette différence que, l'Eglise m'assurant de l'une, c'est une vérité de foi pour laquelle je pourrais ; et l'autre est une conviction dont je me démettrais si on ne la trouvait pas bonne.

C'est un mystère de grâce, je sens le Verbe en moi, décidant, régissant, disposant sans moi, avec une liberté de Dieu, selon sa sagesse, comme s'il était la personne de mon être. Jésus-Christ veut être comme la personne de ma vie parce que la mienne n'est pas capable de soutenir Dieu !... Jésus est la seule justice, le seul salut, le seul Rédempteur et la seule sanctification vis-à-vis du Père ; il n'y a que lui qui puisse soutenir Dieu ! ... »

Un peu plus tard, Jésus lui demande de tout quitter. Elle dit :

« Jésus me dit : « Laisse tout. Je te retire en moi ; je veux être en toi toutes choses… »

En m'enlevant avec puissance, il ajoutait qu'il voulait vivre en moi sa propre vie… Après Jésus dit : » Je te retirerai dans l'amour comme dans un abîme. »

Et j'étais plongée dans l'amour infini, et cet amour infini était mon origine, puisque je suis une créature de Dieu, une pensée de Dieu ; et je voyais, comme il est dit, que Dieu m'a réellement aimée *in caritate perpetua dilexi te.* (Jer. XXXI, 3). J'étais comme une petite chose qui surgit, qui sort des flots de cet abîme qui est l'être de Dieu. Moi, j'étais sortie de ses mains, créée par lui, mais mon origine datait de plus loin, de son amour éternel et infini. Il dit qu'il m'a créée par amour, voulant s'unir à moi.

Plus tard, ceci me vint : « Livre-toi à moi, je veux agir en toi. Je veux te dépouiller d'une foule de choses qui font obstacle à ton union avec moi. » - Lesquelles, Seigneur ? »

Jésus reprit : « Je te veux seule, solitaire, comme l'âme sortie de cette vie, te contentant de moi, te réduisant à moi. Je veux vivre en toi ma propre vie, ma propre vie pour les hommes. »

Je le suppliais de le faire consentant à tout ce qu'il veut vouloir. Un peu après, avec triomphe, et comme l'explication de tout ce qu'il désire, Jésus dit : « Voilà mon action, voilà ce que je veux opérer en toi : ma propre vie pour les hommes. Je veux l'opérer aussi librement que je vivrai en toi ma gloire éternelle. Le veux-tu ? Consens-tu absolument ? Oui, Seigneur ! Et me laisseras-tu vivre comme je veux ? Oui, Seigneur. Jésus dit : « Pour l'âme sortie de ce monde, il n'y a plus de vie que ma vie glorieuse, éternelle. Pour toi, sortie de ta vie propre, il y a une vie pour le Père et pour les hommes. » - Puis Notre-Seigneur me faisait voir que comme il vit sa vie glorieuse, éternelle, dans cette âme, sans qu'elle y soit pour rien… de même la vie qu'il veut vivre en moi, elle est au-dessus de moi ; mais, comme la vie glorieuse de Jésus, elle est assez puissante pour dompter et soumettre mon être naturel, et s'établir par-dessus.

Il ajoutait que la créature dans la gloire brillera son éclat, tellement sa vie glorieuse la transformera en lui. Il disait encore : « Et ma vie en toi ici-bas, ne sera-t-elle pas aussi plus puissante que la tienne ? Ne pourra-t-elle pas te transformer spirituellement ? »

Nous le voyons, Mère Térèse-Emmanuel ne doit plus se considérer comme s'appartenant. Elle n'est plus… Elle n'a plus à s'occuper d'elle, de ses intérêts, de ses droits. Jésus est tout elle. C'est même lui qui doit être sa vertu, sa sainteté. Elle n'a pour être vertueuse d'autre effort à faire que de se livrer à Jésus, de le laisser être tout en elle. Elle doit donc se vider complétement d'elle-même pour laisser Jésus et Jésus souffrant vivre, maître unique et absolu, en elle.

Elle écrit : « A Matines, en commençant l'office qui était du Saint Suaire, l'Invitatoire : *Christum Dominum, qui Passionis suæ memoriam in sacra sindone renovat,* me fut appliqué comme résumant tout le dessein de Jésus sur moi, comme si moi-même était un linceul de Jésus crucifié, lui, renouvelant librement la mémoire de sa Passion en moi.

A l'hymne, comme on disait cette parole : « *Vitae vetustae mortui, surgamus in vitam novam*, je compris qu'il fallait sortir de ma vie pour suivre la vie de Jésus jusqu'à la fin, sur la croix. Les antiennes me causaient une vive impression d'amour. C'était comme si Jésus rejeté, méprisé, venait se cacher, se réfugier en moi, honteux de tout ce mépris, de tout ce déshonneur, et comme si, avec un linceul, je le couvrais de mon être avec amour et un entier dévouement, contre toutes ces insultes. Dans son délaissement personne ne veut lui donner de soulagement ni même panser ses plaies avec humanité. Je dois lui prodiguer ce que je tiens à plus grand prix, et mon être doit devenir un linceul pur, blanc et doux, pour couvrir et soulager cet adorable corps brisé.

A Laudes, je demandais avec Joseph d'Arimathie, ce corps sacré, à la récitation des paroles : *Joseph mercatus sindonem… et deponens eum involvit sindone*, j'eus une vive impression que Jésus avait acheté mon être par son sang et son amour, pour que je lui devienne un vrai linceul, voulant poser tout son être avec ses souffrances en moi, pour que je le possède comme mon seul trésor : C'est là son dessein…

Elle dit encore : « Après la communion, Jésus s'est présenté à moi, crucifié, d'une manière personnelle dont je ne puis rendre l'effet dans mon âme : C'était lui !... et humblement il recueillait mon âme pour savoir si je l'aimais au point de ne vouloir appartenir et ne ressembler qu'à lui. Je me suis donnée à tout ; et il m'a semblé que Jésus me disait d'une manière ineffable, capable de détruire toute hésitation : Veux-tu m'aimer au point d'être brisée comme moi, pour avoir ressemblance et conformité avec moi ? »

Je me sens attirée à Jésus crucifié dans une solitude effrayante !... Rien n'est seul comme une âme crucifiée ! ... »

Et Notre-Seigneur la presse encore :

« Ma fille, embrasse la croix ! désire cette fin avec un amour divin. C'est là que tu donneras réellement tout, que tu recevras justement tout. Mon enfant, je veux ton cœur pour le remplir de mon amour ; je veux y jeter un divin attrait qui te fera tendre sans cesse hors de toi pour te réunir à moi. Et cet attrait sera l'attrait de la croix. Tu t'étonnes parce que tu n'as pas cet attrait pour la croix, mais de la répugnance naturelle. C'est que ma croix est la fournaise de mon amour où je suis tout entier consumé par l'amour. Me voyant détruit, une vie si grande brisée et anéantie, des choses si grandes et si précieuses immolées en moi, comme indignes de vivre… ne seras-tu pas tout attirée au sacrifice pour être semblable à moi dans la souffrance et dans la mort ? Ma chère fille, je veux absolument que tu marches vers la croix ; et comme j'y voyais le salut de mes créatures et que je t'y voyais pour y être attirée, il faut m'y voir pour y être attirée. Tu le seras si tu fais de ta vie un acte d'amour, et de moi le but de ton amour. Mon enfant, tu accompliras ces choses quand tu te laisseras dominer par l'amour et dans la mesure où l'amour sera maître de toi ! Tu seras moi dans ce merveilleux abaissement qui s'appelle ma croix… Mon enfant, laisse ma parole entrer en toi et porter tous ses fruits. La Passion, c'est le fruit mûr de l'âme. Laisse mon soleil qui est ma lumière et mon amour t'échauffer et te le faire produire. »

Et je fus ravie par ces paroles : « Mon enfant, tu vas être envahie par l'action par l'action de Dieu ! Son action, c'est son amour… O mon enfant, ce que Dieu fera en toi sera tout fait par amour, tout fait en amour, pour produire en toi l'amour… Laisse cet amour, comme un feu, brûler tout ce qui n'est pas Jésus en toi, tout ce qui ne peut pas être converti en Jésus, car l'amour est un feu comme la souffrance ; mais un feu plus grand que la souffrance puisqu'il consume la souffrance, et la change en amour. Je t'appelle à être la matière de ce feu dévorant, à y livrer ton être, à estimer toute ta substance comme rien pour posséder l'amour, pour être le triomphe de l'amour de Jésus, le Crucifié, qui doit être en toi la substance de l'amour. »

Ces « enlèvements », c'est ainsi que Mère Térèse-Emmanuel appelle ces grâces soudaines qui la ravissent en Dieu, continuent tant que son âme plane dans les surnaturelles clartés ; c'est pour elle l'évidence ; mais quand elle revient à la terre, le doute l'envahi et la torture par les plus cruelles inquiétudes. C'est son orgueil, le démon qui l'égarent, pense-t-elle. Quelle présomption de croire que Dieu puisse avoir des desseins sur elle !

A l'entrée du Carême de 1844, Notre-Seigneur lui dit : « Tu ne veux pas croire à ma parole, tu ne veux pas t'abandonner à une puissance au-delà de la raison humaine ? Eh bien ! pendant ce Carême, tu vivras sans aliments et tu verras si je puis te soutenir. »

Effrayée de cette volonté de Dieu qu'elle sentait inéducable, elle alla trouver sa Supérieure, ne voulant rien entreprendre sans son approbation. Elle lui exposa les demandes de Notre-Seigneur qui lui semblaient impossibles, qu'elle lui avait répondu : « Mais Seigneur, vous voulez donc me faire marcher dans l'air ? Je ne vois pas sur quoi m'appuyer ; c'est comme si je sortais d'un premier étage par une fenêtre. »

En effet, écrit Mère Marie-Eugénie, « un fois le Carême arrivé il fut impossible de lui faire prendre aucune nourriture solide, et pour lui éviter d'atroces souffrances, je fus obligée de me résigner à ne lui donner qu'une tasse de thé, vers le soir, et quelquefois l'intérieure d'une pomme cuite ; ce sont les seuls aliments qu'elle ait pu gardé pendant ces quarante jours.

Naturellement ma sollicitude était grande, et je faisais venir de temps en temps le docteur pour qu'il examinât son état. Jamais son pouls ne s'affaiblit ; elle continuait à mener une vie commune, se levant à 5 heures, comme les autres Sœurs, marchait, enseignait, disait l'Office au chœur, et cela pendant quarante jours !... A Pâques, elle eut quelque temps de grandes souffrances physiques, puis se remit au train commun de nourriture.

« Le 1er mars, à la communion, comme à un vrai banquet, mon âme et mon corps se nourrissait de Jésus-Christ. Je me sentis fortifiée corporellement, ce qui me pénétrait d'amour et me faisait éprouver jusqu'à quel point ma vie corporelle doit être pur Jésus puisqu'il me nourrit lui-même… Dans la journée, je vis un médecin. Jésus me dit que cet état venait de lui et qu'on n'y changerait rien. C'est comme si, au lieu de me ramener à la vie naturelle, il me menait à une vie de plus en plus surnaturelle, sans égard à la sagesse humaine.

2 mars – J'ai beau faire je ne puis supporter aucune nourriture. Jésus veut que je sois nourrie de lui. Souvent dans la journée, j'éprouve un effet de renouvellement des forces du corps, c'est comme un baume et une huile pénétrant partout, de sorte que la vigueur du corps est toute renouvelée. »

Ainsi se passa toute la sainte Quarantaine… Avec la fête de Pâques, la vie du corps reprend son cours normal, mais l'amour divin, cet infatigable artiste, poursuit son œuvre merveilleuse dans l'âme de Mère Térèse-Emmanuel. Il travaille sans cesse, de ces touches puissantes, l'âme qui pâtit sous cette action. Moulée dans ce mystère de la croix, elle doit être associé à l'humiliation, à l'opprobre, à la malédiction de Jésus, pécheur universel. Tout est juste, tout est bon pour elle…elle est le péché, elle en doit connaître le sentiment, la responsabilité. Elle doit être anéantie, comme Jésus, sous le poids de la colère divine. Elle doit porter les « stigmates », en ce sens que Jésus est en elle avec ses stigmates.

Dans la mesure de son acceptation pleine et entière de ces vouloirs de Dieu sur elle – elle est l'épouse de l'Homme des douleurs, - elle est unie à Jésus, n'est plus qu'un avec lui.

Ecoutons-la nous le dire :

« A l'oraison, Jésus me dit ; « Mon enfant, je t'appelle !... J'ai souffert d'être uni à tous ces membres imparfaits et pécheurs, à tous ces membres souillés. » Je comprenais ce que dans sa pureté adorable, il a souffert du contact des membres orgueilleux et impurs !

Puis il me disait qu'il a travaillé laborieusement à les purifier, comme si c'était pour se purifier lui-même : « Je me suis sanctifié dans la vérité, afin qu'ils soient saints. » Ainsi, il a pratiqué pour eux l'obéissance, l'humilité, la pénitence et les autres vertus.

C'est avec une divine ardeur qu'il travaillait à laver ce corps de péché dans son sang. Il travaillait à acquérir des mérites pour ses membres, comme s'il avait lui-même le besoin qu'en avaient ses membres.

Il a tout disposé pour leur donner ces mérites, mais il a souffert de les sentir si impurs !... Jésus me dit : « Mon enfant, c'est moi qui vis en toi maintenant, avant de mourir en toi. C'est moi qui vis en toi pour mes membres. Tu es pour eux, tu es à eux, parce que je suis à eux, moi qui vis en toi pour mes membres. Je veux que tu souffres, que tu sois couverte de confusion pour le péché de tes membres, que tu le sentes comme ton péché propre, que tu t'en regardes comme coupable, et que tu travailles à l'expier, à le corriger, à le punir, comme si tu l'avais fait. »

Elle écrit encore pendant une retraite : « Le péché me crucifie jusqu'à la moelle des os : c'est ma substance !... Comme toujours, je sens que je dois être prise pour y satisfaire ; et ce qui me fait trembler, c'est qu'il me semble que mes souffrances doivent correspondre à tous les genres de péchés. Je suis comme une criminelle honteuse, confuse, contrainte de se livrer, une condamnée sur qui est suspendu le glaive. Tout le mépris et l'humiliation du Calvaire me sont montrés comme le modèle de ce qui doit m'arriver. Dans cette angoisse, j'ai livré mon corps pour ce que Dieu veut ; et immédiatement j'ai senti comme si je donnais mes membres à une lèpre, à la maladie la plus honteuse, à l'évidence du péché, afin d'être comptée parmi les méchants, d'être posée en abomination au regard de tous.

Le soir, j'ai senti très fortement que par mon acceptation le droit à la justice de Dieu sur mon âme était reconnu hautement et avec gloire pour lui. Puis j'ai senti d'une manière très intime que Jésus-Christ m'accordait un droit entier d'union avec lui dans ses souffrances, puisqu'il n'y avait plus aucune réserve de mon côté, pour porter toute l'ignominie de la croix dans mon corps et dans mon âme. »

Le jour de saint François Xavier qui se trouvent encore sur la terre, elle entend de nouveau : « Je t'appelle à ma douleur ! » Et il mit devant elle sa douleur immense du péché actuel : il lui montrait comment il l'a détesté, porté, payé de sa vie, mais que s'il vivait actuellement ici-bas, il aurait presque plus de raisons d'être affligé que quand il est venu sur la terre. Quel sentiment, quelle peine n'aurait-il pas des péchés de ce temps, de l'ingratitude, du mépris de lui qui se trouvent encore sur la terre, après tous ses mystères, sa mort, ses sacrements reçus et ses grâces ? Quand il est venu, il n'était pas connu, mais maintenant il l'est ; le péché sort d'âmes chrétiennes ; c'est un sol engraissé de ses grâces qui le produit.

« Il me montrait qu'il a vu tout cela, et cette vue ne l'a pas empêché de se donner et de mourir pour les hommes ; mais s'il vivait actuellement, dans une humanité, comme il pleurerait tout ce péché, comme il s'offrirait, prierait, s'immolerait pour satisfaire à la place des pécheurs ! ... »

Et Jésus lui fait entendre qu'il veut former en elle une humanité de surcroit : « Il me fit entrer dans cette douleur, comme si j'étais lui, et avais réellement à payer toute la peine ; je souffrais de cette vue du péché universel, je priais, je pensais : Seigneur, que faire pour vous consoler ? pour diminuer le mal ? C'est au-delà de moi. Quand je serai convertie en peine, à quoi cela servirait-il ? »

Notre-Seigneur me dit alors que des membres fervents, portant du fruit, le consoleraient, lui montrant qu'au moins ses souffrances fructifient quelque part, et que, dans ce sens, je pouvais le consoler. Ce que je pouvais faire surtout était de me livrer à toutes les peines pour le éché, pour accomplir tout son dessein, pour l'Eglise, pour apaiser Dieu, et payer à la place des hommes. Je m'y suis donnée. »

Ce n'est pas sans lutte que Mère Térèse-Emmanuel s'abandonne aux vouloirs divins ; les demandes de Notre-Seigneur lui paraissent dures ; elle a des répugnances quasi insurmontables à accepter ses volontés. Ce dépouillement de tout elle-même, cet anéantissement de tout jugement, de toute volonté, personnalité, lui est insupportable. Cet accablement sous le péché universel lui est odieux. Elle se plaint, elle hésite, elle se demande pourquoi une autre vie plus ordinaire et très bonne ne lui serait pas possible, comme à tant d'autres âmes que Jésus ne poursuit pas ainsi. Nous lisons dans ses notes :

« J'étais dans une disposition un peu incrédule quant à la nécessité de ces extrémités de dépouillement de moi. Je ne voulais pas résister à Dieu ; mais aussi, me laisser enlever hors de mes mains, de mon pouvoir, n'être plus maîtresse en mon âme ! ... Je voulais y trouver excès, n'étant pas sûre de l'obligation de m'y laisser aller. Je m'appliquais instinctivement à garder mon âme comme on garde un petit oiseau de peur qu'il ne s'envole. C'était une sorte de lutte obscure, entre moi comme propriétaire de mon âme, et Jésus-Christ qui s'approprie cet être pour en user comme s'il était sien, et pour ses fins… »

Une autre fois : « La tentation m'est venue de résister à ces peines, me disant que je ne suis pas obligée de les endurer en cette vie, et aujourd'hui, dans le fort de mon angoisse. J'ai entendu intérieurement au fond de mon âme la voix de Jésus me pressant si humblement et si doucement d'être épouse jusqu'à la croix, que j'étais contrainte de me rendre à tout par amour. »

Répondant à mes répugnances secrètes pour cette vie de douleur et de peine, Jésus me dit : « Quel droit as-tu d'avoir une vie sans peines, alors que moi, ton Dieu, dans cette vie humaine, j'ai tant souffert ? » Il me dit gravement qu'en me détournant moi-même de ces réalités pénibles pour demeurer dans ma vie à moi, je suis de ceux qui ont mieux aimé les ténèbres que la lumière ; et qu'ainsi, passer ma vie sans entrer dans ses pensées et dans ses vues, c'est positivement préférer demeurer dans l'illusion sur toutes choses…

Jésus semblait dire : *Volo Pater, ut ubi Ego sum, illic sit et minister meus*. (Jean XVII, 24) Un jour, Notre-Seigneur lui reproche ses lenteurs, ses hésitations, ses défiances. Il lui montre qu'il est dur de ne trouver personne voulant l'aider dans sa souffrance rédemptrice.

« Comme la pensée me venait qu'on pouvait être à lui avec perfection, sans l'être d'une manière rigoureuse et si dure, il me fit sentir, de manière à me fendre le cœur, qu'on se donne à tous sans réserve, excepté à lui : que c'est tout de même le moins quand on s'est donné à lui, qu'il puisse avoir droit jusqu'au bout ! ...

Comme je priais devant le Saint Sacrement exposé, Jésus dit : « Si tu savais ma douleur ! » - O Seigneur, dites-le moi.

« J'ai une immense douleur de l'ingratitude. Il y a ici le corps brisé que tu as vu, et pense-t-on à moi ? Les affaires, l'agitation de la vie prennent les hommes ; et la présence de ce corps dans le monde, de ce corps qui a été livré pour eux, présence qui devait être le grand événement de cette terre, est oubliée ! »

Il m'exposait qu'il reste là dans l'Eucharistie avec tant d'amour et qu'il est si peu aimé ! … Il continua tristement :

« J'ai une immense douleur de l'ingratitude de tous et de la tienne, mon enfant… « Et il mit devant moi mes ingratitudes et me les fit sentir profondément, avec mes résistances, mes refus, ma difficulté à me donner…

« Ne fais-je pas des dons immenses ? Nul n'a été plus favorisée ? Et que me rends-tu ?... Me rends-tu à proportion de ce que je te donne ? » - O ! non, Seigneur !

« Je t'ai cultivée comme une vigne choisie, tu n'as rapporté longtemps que des épines pour me blesser, que des révoltes pour me résister… Tu as été comme les Juifs, sourde à ma voix, pour ne pas te plier à ma conduite… mais reviens à moi ; je ferai de toi une cité de délices. En Jérusalem, j'ai été crucifié ; en toi, je le serai aussi, mais par amour. *His plagatus sum in domo eorum qui diligebant me*. (Zac. XIII, 6)

Je sentais qu'il y a un abaissement très grand de Jésus lui-même daignant descendre jusqu'à moi pour y mettre en moi le mystère de sa croix ; et qu'était-ce en comparaison de mon abaissement à moi, pauvre vile créature ?...

Jésus ajoute : « O mon enfant, veux-tu être ingrate encore ? Veux-tu me briser le cœur après l'avoir blessé ? « - O Seigneur, plutôt mourir ! …

Puis cette parole me vint impétueusement : « Si tu ne veux pas briser mon cœur, il faut que tu meures pour moi comme je suis mort pour toi. » C'était la condition de la fidélité et le moyen de la prouver.

C'était dur à ma nature et c'est pourquoi elle s'était toujours révoltée, et c'est aussi la raison pour laquelle Notre-Seigneur me l'a fait comprendre, et a eu pitié de moi malgré mes résistances.

Jésus me dit : « Ma mort, c'était la mort de la vie ; ta mort, c'est la mort d'une pécheresse, mort qui te fera vivre, vivre de moi ton éternelle vie. Ta mort, sais-tu ce que c'est ? C'est la mort du péché, de l'amour de toi-même, de tout ce qui ne peut pas vivre dans l'éternité en toi. »

Ces paroles me firent une impression de détachement de tout. Je me donnais de toute mon âme. « Si tu veux être fidèle, dit Notre-Seigneur, je le sera en toi, ta volonté coopérant avec moi. »

Vaincue, Mère Térèse-Emmanuel se soumet : elle accepte tous les desseins de Dieu sur elle. Au fond du cœur, Jésus la console : « O mon enfant, confie-toi en moi ! J'ai des ressources infinies ; je peux changer les peines les plus grandes en joies, dès que je le veux. Je ne veux pas les peines, comme peines, pour une créature, mais son consentement à toute peine pour moi. Elle passe par la peine pour en arriver là, l'acceptant dans son cœur, et puis l'endurant de fait ; mais elle s'unit à moi, par son consentement, et l'amour divin lui fait trouver une joie supérieure à s'immoler pour moi. »

Dans cette rude voie, Mgr Gay, devenu son directeur, l'aide et la soutient ; il la pousse vers cet état de dépendance et d'anéantissement où la veut Notre-Seigneur.

Oui, lui écrit-il, votre salut est au prix de votre soumission. Il faut bien se sauver, n'est-ce pas ? Or, en voici le moyen infaillible. Il faut pâtir les choses divines, comme dit saint Denis. Je vous assure que je sais combien vous souffrez. Je suis même assuré que vous souffrirez encore davantage. J'ai, de ces souffrances, une compassion que j'appellerai maternelle, croyant que c'est le mot le plus juste pour exprimer la vivacité de ce sentiment que j'en ai ; mais, si j'ai pour vous plaindre un cœur de mère infatigable, j'aurai aussi une main de père inexorable pour vous diriger dans la voie et vous unir à Dieu. Fasse-t-il que je vous y suive en mon degré et selon ce qu'il veut de moi éternellement, ce que je ne désire pas même savoir, désirant uniquement qu'il se contente en moi. N'est-ce pas là le tout de la créature ? Ce n'a-t-il pas été le tout de Marie ? Cherchez donc dans sa vie, dans son âme, dans son être, s'il y a autre chose que ce don absolu de soi aux consentements de Dieu ?... Vous êtes, par une grâce admirable, trois fois sa fille : vous l'êtes comme chrétienne, vous l'êtes comme Assomptiade, vous l'êtes à raison du dessein que Dieu a sur vous, parce qu'on ne peut pas être appelé à une conformité spéciale à Jésus, sans contracter une parenté spéciale avec Marie. Tout viendra de Dieu dans le dessein qu'il a sur vous, mais la force et l'onction y sont nécessaires. La force viendra de Jésus et l'onction de Marie… Remettez-vous donc toute, avec constance, avez zèle, en ce bon plaisir de Dieu connu et vérifié, vous attachant par le fond à la pure volonté de Dieu, abstraction faite de tout de qui en sort, tellement passée et fondue par justice, par amour, par religion, dans cette volonté pure et nue, qu'elle vous applique elle-même à tout sans résistance… Souvenez-vous de donner avec joie, car c'est ce que Dieu aime. Quand la joie sensible fait défaut, ce qui est ordinaire dans un dessein de crucifiement, qu'il y ait au moins celle de la volonté… Du reste dites : *Confitebor tibi in cithara*. (Ps XVII, 4). Il y a plusieurs cordes à une harpe : quand la corde de la joie se taira, faites parler celle de la résignation.

Tout résonne divinement sous la main d'une âme qui aime Dieu. Soyez cette âme, et que de titres vous l'obligent à l'être ! ... »

CHAPITRE IV

Première fondation en Angleterre à Richmond-Yorkshire.

Nous avons laissé la jeune Assomption à ses débuts ; vite elle a grandi. De la rue de Vaugirard, elle s'est transportée à l'impasse des Vignes, où le pensionnat pris son essor, puis, quelques années plus tard en 1845, dans une vaste propriété de Chaillot, et en 1857, à Auteuil, au château de la Thuilerie, près duquel fut construit le monastère.

De toutes ces maisons, rien ne reste aujourd'hui ; des quartiers entiers occupent l'emplacement des anciens parcs.

A Chaillot, le pensionnat se développe et le noviciat, sous la surnaturelle direction de Mère Térèse-Emmanuel, vit se multiplier les vocations.

C'est alors que fut proposée à Mère Marie-Eugénie la première fondation.

En 1850, le rétablissement de la hiérarchie catholique en Angleterre allait faire sortir des catacombes l'Eglise persécutée depuis trois siècles et lui rendre sa place au soleil. La Pastorale du Cardinal Wiseman, datée de la Porte Flaminienne, résonnait alors que une sonnerie de clairon et donnait le signal d'une levée de boucliers contre « l'agression papale ».

Depuis la Réforme, aucun prédicateur n'avait pu, en Angleterre, annoncer publiquement l'Evangile. Le P Gentili, de l'Ordre de la Charité, brava la défense ; c'était hardi !... Sa parole de feu, qui osait tout et qu'on craignait d'interdire, opéra des merveilles. Elle réveilla la foi un peu attiédie des catholiques et fit de nombreuses conversions.

La duchesse de Leeds fut particulièrement éclairée et touchée par cette prédication. Elle se mit sous la direction du P. Gentili, et cette grande dame, connue dans la haute société anglaise pour sa beauté et l'éclat de sa vie mondaine, s'adonna dès lors à toutes les œuvres de la piété catholique.

Elle résolut de mettre au service de l'Eglise une partie de sa fortune et de fonder ne maison religieuse pour l'éducation d'un certain nombre d'orphelines pauvres. Mais à quel Institut confier cette œuvre ?

La divine Providence la mit en relation avec la Congrégation de l'Assomption. Sur le conseil du Cardinal Wiseman, elle sollicita la Supérieure générale le concours de quelques-unes de ses religieuses pour la nouvelle fondation. La généreuse bienfaitrice offrait une propriété voisine de ses terres, à Richmond, Yorkshire, comprenant, avec une maison assez grande pour recevoir une communauté restreinte et douze orphelines, un vaste terrain descendant en terrasse jusqu'au lit de la Swale.

L'évêque d'York agréait le nouvel établissement dans son diocèse : Mère Marie-Eugénie vit dans tous les détails une indication du ciel et promit quatre religieuses pour le mois de mai 1850.

Les religieuses de l'Assomption préparèrent avec une immense reconnaissance envers Dieu cette première fondation qui pouvait bien être appelée « une mission » si l'on considère l'éloignement dans ce coin historique mais isolé du Yorkshire, la privation de ressources, tant spirituelles que matérielles, et l'hostilité des habitats envers tout ce qui était catholique.

Sous la conduite de Mère Térèse-Emmanuel, elle vont prier, souffrir et travailler pour la conversion de ces âmes qui errent dispersées, sans pasteur ou plutôt égarées par ceux qui devraient les conduire.

Malgré le sacrifice de la séparation qui de part et d'autre allait être très grand, les notes de Mère Térèse-Emmanuel, révélatrices de ses plus secrètes pensées, n'expriment qu'un regret : sa charge de supérieure la privera de cet état de dépendance dans lequel elle a vécu jusqu'à ce jour.

« Il n'y a rien que la volonté de Dieu, écrit-elle, qui puisse me réconcilier avec la pensée d'être retirée de cet état d'inférieure, qui, cent fois le jour, me donne l'occasion de pratiquer le respect, la soumission, l'obéissance, la dépendance de cœur… »

Aucun autre sentiment ne paraît. A la hauteur de vie surnaturelle où la grâce l'a placée, tout retour sur elle-même lui est interdit. Son cœur est à Jésus pour se donner, pour aimer sans mesure comme son divin modèle : Dieu et ses créatures ; ses trésors de tendresse s'épuisent là. Se plaindre de ses peines, sentir humainement ses tristesses n'effleure même pas son esprit.

La responsabilité de sa charge effraye aussi la sainte mère. De ces mois d'attente, elle veut faire un temps de préparation et de prière. Pendant sa grande retraite, octobre 1849, elle est appelée à l'intelligence des perfections divines… Elle voit Moïse sur la montagne traiter seul à seul avec Dieu, et

là, Dieu lui déclare ce qu'il est pour l'homme par cette parole gravée sur les tables de la loi *: Ego sum Dominus Deus tuus, qui eduxi de terra Egypti, non habebis Deos alienos coram me*. (Ex. XX, 3).

Ce texte s'applique à son âme : *Eduxi*, que n'a-t-il pas fait pour me conduire ? *Non habebis Deos alienos*, c'est tout ce qui la distrait de l'attention à son Seigneur. Puis, tout ce qui s'est passé entre Dieu et Moïse lui est successivement appliqué.

Le choix de Dieu seul rend une créature capable d'accomplir les pensées divines, mais il n'est pas tout : la créature peut résister. Comment sera-t-elle fidèle ? Et la voix intérieure de lui répondre : « La confiance en Dieu. » En effet, quand Dieu parle, Moïse écoute, il croit à sa parole, s'y confie, et, s'y confiant, il l'accomplit. Il ne fait rien, il ne dit rien de lui-même : le Seigneur gouverne, fait son œuvre par Moïse à qui il a dit : *Ego ero tecum*.

Dès qu'il a entendu cette parole, Moïse ne vie plus de la même vie qu'auparavant ; il rompt avec son passé et vit la parole reçue d'en haut. Il obéit à la voix qui l'a conduit ; il consulte Dieu pour tout ; il est le ministre de ses volontés, il oublie sa propre vie, sa pensée propre ; sa confiance le rend docile et constant.

Le travail de perfection de Mère Térèse-Emmanuel va donc porter sur ces deux vertus d'humilité et de confiance : *Ego ero tecum*. (Ex. III, 12), elle s'y applique incessamment jusqu'à l'entrée du Carême 1850.

Le matin du Mercredi des Cendres de cette année, à l'oraison, Jésus lui dit : « Je te nourrirai le corps et l'âme. D'où vient ta vie ? C'est moi qui la soutiens par la nourriture, je te la donnerai par moi-même. C'était un appel à jeûner pendant un mois, du 3 février au 13 mars ; ayant été autorisée par son directeur, Mère Térèse Emmanuel ne prit pour tout nourriture qu'une petite tasse de thé au lait vers le soir, sans pouvoir ajouter une miette de pain.

En 1844, Carême qu'elle passa sans manger la vue des plaies de Notre-Seigneur l'avait soutenue ; pendant celui-ci, moins rigoureux peut-être, c'est la vue de Notre-Seigneur jeûnant au désert qui l'occupe.

Le mois de mai arriva vite ; l'heure de la séparation sonna. L'Angleterre appelle Mère Térèse-Emmanuel ; une de ses novices professes, Sœur Marie-Caroline, sera sa compagne.

Le 10 mai, Mère Marie-Eugénie réunit la communauté et nomme officiellement Mère Térèse-Emmanuel supérieure de Richmond, puis elle adresses aux voyageuses ses dernières recommandations ; elle demande à ses filles de fonder la maison dans un esprit tout évangélique, esprit de foi, d'obéissance, d'humilité, de douceur et de support du prochain ; elle leur recommande de fuir toute préoccupation de succès, mais de jeter de tels fondements de vertu dans leur petit couvent, que des saints puissent y venir après elles.

Pour donner une idée du lien d'affection qui unissait entre elles les premières Mères de la Congrégation, nous transcrirons quelques lignes de Mère Marie-Thérèse :

> Je ne puis dire les larmes que me fit verser cette fondation. Les années que nous avions passées ensemble, nous les premières sœurs, m'avaient habituée à croire que nous ne nous séparerions jamais. J'étais contente de voir l'œuvre s'étendre, mais mon cœur ne pouvait se faire à l'idée de me séparer de Mère Térèse-Emmanuel.

Pour la sainte Mère, le sacrifice lui donne des ailes et la pensée de trouver Jésus partout la console de l'éloignement. Les deux voyageuses passèrent plusieurs jours à Londres, où quelques années plus tard, en 1857, les Religieuses de l'Assomption devaient établir, sur la demande du cardinal Wiseman, la première maison d'adoration en Angleterre, depuis la Réforme. Elles traitèrent avec la duchesse de Leeds des intérêts de la fondation et prirent les conseils du cardinal Wiseman.

La Providence les assista visiblement. A leur première sortie, elle s'égarèrent, et, comme, elles cherchaient à s'orienter, un bel enfant s'offrit à les conduire, étonnées, elles le suivent ; arrivées devant la porte, il disparait…

Etant encore à Paris, Mère Térèse-Emmanuel avait manifesté à Notre-Seigneur sa crainte et sa répugnance à la pensée que ses enlèvements pourraient la saisir à l'église. A cette anxiété, la voix intérieure lui répond : « Une créature est dans l'ordre quand elle parait ce que Dieu veut qu'elle soit, quelque opposition que soulève ce que cette volonté accomplit en elle. »

Aussi ne se troubla-t-elle pas quand, emportée par un ravissement dans une église de Londres, l'expression rayonnante de son visage frappa si vivement une des personnes présentes, quelle s'écria : « C'est un ange ! ... »

Ecoutons-la elle-même, rendre compte à Mgr Gay des divines faveurs :

J'ai été touchée d'un très vif désir du règne de Notre-Seigneur et du salut des âmes dans ce pays. Notre-Seigneur me dit, avec force et majesté, qu'il m'a amenée ici pour que je travaille. La pensée qu'il a toujours prévu cette mission dans ma vie, bien que pour moi et la Congrégation elle me paraisse toute nouvelle, me touche profondément ; m'y destinant, il a employé les grâces du passé pour faire de moi un digne instrument de sa miséricorde sur ce peuple : cette vue me couvre de confusion. Toute la semaine de la Pentecôte, j'ai éprouvé dans l'enlèvement une descente, une demeure réelle, avec tous ses effets, d'un être divin au-dedans de moi.

Je dois, comme une épouse dévouée, travailler à ses intérêts avec le zèle de l'amour. Je n'ai pas d'autre affaire en Angleterre, d'autre raison d' y être, d'autre mission pour y rester, que l'honneur de Dieu et son règne dans les âmes.

Souvent, Notre-Seigneur m'a enlevée à la messe et à l'office avec cette parole : « Je suis l'époux », mettant dans mon âme la connaissance de tout ce que l'époux est à l'épouse, comme soutien, force et conseil.

Après ce séjour à Londres où les religieux, le clergé, la société lui avait manifesté tant de sympathie, Mère Térèse-Emmanuel s'arrêta à New-Hall, couvent où elle avait été élevée. L'annonce de cette visite fut une grande joie pour les religieuses du Saint-Sépulcre. Mère Térèse-Emmanuel revit avec bonheur toutes ses anciennes maîtresses. Elle écrivait à Mère Marie-Eugénie :

Vous ne sauriez croire l'amitié que toutes les religieuses m'ont témoignée, leur appui est assuré à notre petite fondation ; je ne regrette pas ma visite ; en plus de la consolation qu'elle m'a procurée, elle aura d'utiles résultats pour la maison.

Le lendemain, Mère Térèse-Emmanuel, Sœur Marie-Caroline et trois autres Sœurs, venues les rejoindre, partir pour York. Elles y virent l'archevêque qui les reçut avec grande bonté et le mit en relation avec les clarisses françaises de Scorton, réfugiées là depuis la Révolution. Notre sainte contemplative sentit son âme se dilater au contact de ces vraies filles de saint François et de sainte Claire.

Les tableaux multipliés partout du Séraphin d'Assise recevant les stigmates, dit-elle confidentiellement à Mgr Gay, me rappelait les rapports de mon âme avec Dieu et l'amour avec lequel je dois lui répondre.

Ce qu'elle ne dit pas, c'est l'effet qu'elle produisit au couvent de Scorton. La supérieure, âme de prière aussi, fut fortement impressionnée de l'air de sainteté qui rayonnait de Mère Térèse-Emmanuel, et ces deux religieuses qui jamais ne s'étaient rencontrées sur terre et qui ne devaient plus se revoir, furent attirées l'une vers l'autre par un attrait irrésistible ; elle s'entretinrent longtemps ensemble des grâces de la vie monastiques et des joies de l'amour divin.

Le R.P. Johnson, Jésuite, curé de Richmond, vint au-devant des Sœurs à York. Frappé de l'aspect angélique de celle que Dieu envoyait à sa pauvre mission, il demanda aux religieuses du monastère de chanter en son nom un *Te Deum* de reconnaissance. Le *Te Deum* fut enlevé.

Mère Térèse-Emmanuel, plongée dans la prière, ignorante du motif de gratitude envers le ciel, joignit ses actions de grâces à celles de toutes.

Le jour suivant, les Sœurs se dirigèrent vers Richmond.

Dès qu'elles eurent franchi le seuil de leur nouvelle demeure, elles récitèrent à genoux les litanies de la Sainte Vierge et mirent leur petit prieuré sous la protection de Notre-Dame de la Paix.

Mère Térèse-Emmanuel, ravie de ce monastère que Dieu qui avait préparé, écrit à Mère Marie-Eugénie :

La position de la maison est délicieuse ; elle est située sur une grande élévation ; le jardin descend une pente rapide jusqu'à la rivière dont les eaux font plusieurs cascades que nous entendons de nos cellules. Nous pourrions nous croire à cent lieues d'une ville.

Et cependant, l'indispensable même manque… Cette pauvreté charme la jeune supérieure ; elle augure bien de cette fondation commencée dans le dénuement de toutes choses, source de sainte joie. Son premier soin est de préparer une demeure à Notre-Seigneur. Posséder sous leur toit le Dieu de l'Eucharistie est pour ces âmes apostoliques le bien incomparable ! L'autel de la fondation, donné par la famille Maxwell, était une relique du temps des persécutions. Il avait servi aux prêtres pourchassés

jusque dans les maisons particulières où la messe se célébrait en cachette. Il est encore précieusement conservé, et le tabernacle mobile sert chaque année pour le reposoir du Jeudi-Saint.

Malgré cela, leur piété eut à souffrir en ces mois de fondation, car elles n'ont point d'aumônier et sont obligées d'aller chaque matin entendre la messe à la paroisse, parfois même le P. Johnson, l'unique prêtre catholique de Richmond, s'absente, et c'est la privation de communion. Quel contraste avec les pieuses cérémonies et le recueillement de la chapelle tant aimée de Chaillot !

Mère Térèse-Emmanuel ne s'en plaint pas ; elle est là par la volonté de Dieu et ce manque de consolation extérieure la jette dans une plénitude divine :

> Je suis souvent enlevée, écrit-elle à Mère Marie-Eugénie, il me semble que Notre-Seigneur me met au cœur tout ce qu'il sentirait à ma place de brûlante ardeur pour procurer ici l'honneur de son Père et le salut des âmes ; c'est comme une mission qu'il veut accompli en moi. Je le sens comme un autre esprit qui produit en moi des effets très puissants. Je participe à son être en moi, ce qui me donne une vigueur, une lumière, une ardeur qui n'ont rien à faire avec la nature. C'est : « Je vis non plus moi, mais c'est Jésus-Christ qui vit en moi. »

Parfois, son absorption en Dieu oblige Sœur Marie-Caroline à la réveiller de sa douce extase, quand, l'heure de l'oraison finie, il faut aller au travail.

C'est que le travail est considérable, les ouvrières peu nombreuses, la pauvreté fort étroite ; tout manque dans ce nouveau Nazareth, mais la joie de Mère Térèse-Emmanuel est communicative, et les âmes libres et détachées sont heureuses de vivre un dénuement qui leur donne Dieu pour richesse.

Quand tout fut prêt dans la maison, les douze orphelines désignées par la duchesse de Leeds entrèrent comme internes. Les enfants de l'école dirigée par Melle Burchall vinrent pour la journée et leur maîtresse se mit à la disposition des religieuses pour tous les services dont elles auraient besoin.

> Dieu bénit notre travail, écrit Mère Térèse-Emmanuel ; nos petites filles sont si bien disposées qu'elles profitent de tout. Elles m'inspirent le plus affectueux intérêt… Pauvres chères enfants, comme on les aime ! Elles sont naïves et toutes ouvertes aux influences de la foi ; l'ordre et le silence règnent à l'école. C'est une immense consolation et une récompense trop grande pour le peu que nous faisons.

A côté de ces faciles conquêtes, un plus grand champ d'apostolat s'offrit au zèle des Sœurs. A une pette distance du couvent, une fabrique de papier occupait un grand nombre de femmes ; la plupart étaient protestantes, impies, de mauvaise conduite. Quelque temps après leur arrivée, se rendant à la Messe, les Sœurs rencontrèrent un groupe de ces ouvrières. Parmi elles se trouvait une certaine Sarah Thompson, réputée pour son impiété et ses scandales ; lorsqu'elle aperçut Mère Térèse-Emmanuel, elle s'arrêta…, se jeta à ses genoux, s'écriant : « C'est un ange ! » Bouleversées, elle alla trouver le P. Johnson pour qui l'aide à se convertir. Celui-ci l'envoya à la supérieure qui reçut avec amour cette pauvre pécheresse. Devant l'ardent désir de cette malheureuse de renouveler sa vie, elle commença tout de suite à l'instruire. Sarah ne voulut pas être seule à profiter des leçons de la sainte religieuse ; elle lui amena de ses amies, et ainsi, sans s'en douter, la pécheresse devint l'instrument de la Providence pour l'établissement d'une œuvre qui fit un bien immense : l'instruction des pauvres femmes.

A Paris, les Sœurs suivaient avec un intérêt croissant les progrès de la fondation : ses œuvres, ses amis, la pays, tout leur était familier. Mère Térèse-Emmanuel leur écrivait :

> Nous sommes comme ma branche d'un arbre qui puise toute sa sève, tout son accroissement, du tronc solidement affermi, des racines profondément fixées en terre.
>
> Ce n'est pas une imagination d'affirmer que la racine de notre vie plonge dans la terre de Paris, et que c'est là qu'elle prend ses énergies que nous manifestons ici. Tout ce qui vient de vous, nous retrempe et renouvelle les forces de notre vie religieuse par la communication des pensées et des sentiments qui animent la vôtre.

Après quelque temps, de préparation, le lendemain de l'Assomption, Sarah fit sa première Communion. Cette première victoire excita davantage encore le zèle de Mère Térèse-Emmanuel et sa sainte influence gagna peu à peu les âmes les plus rebelles.

Le secret de cette action si profonde, nous le connaissons : en devenant apôtre, Mère Térèse-Emmanuel à vue croître l'intensité de sa contemplation ; c'est dans l'oraison qu'elle porte la sollicitude du bien qu'elle veut faire à ses pauvres. Un soir, après l'instruction, elle priait pour le salut de ces âmes,

suppliant avec ardeur Notre- Seigneur de lui accorder leur conversion. Soudain, il lui dit : « Qu'apportes-tu pour l'accomplir ? »

En la ravissant hors d'elle-même, il lui apparait devant son Père, dans sa médiation solitaire pour la rédemption du monde, offrant sa vie, son sang pour le racheter.

Un autre jour, le colloque reprend : « Veux-tu souffrir autant que j'ai souffert, veux-tu consentir à être détruite pour procurer l'honneur de Dieu et le salut des âmes ? » Et Jésus lui présente sa croix : c'est le moyen de tout donner et de tout obtenir.

« Ma chère enfant, lui dit encore Notre-Seigneur, commence à trouver toutes les âmes en Jésus crucifié. Toutes les créatures avaient une manière d'être en Jésus crucifié mourant sur la croix, Rédempteur du monde, pacifiant dans son sang les choses de la terre et du ciel : *Sive quæ in coelis, sine quæ in terris sunt*. (Col. I, 20). Toutes choses sont en lui pour recevoir l'effet de son sang. O mon enfant, commence à voir les âmes là et seulement là. C'est le lieu de la seconde création, de leur renaissance, de leur réparation par une main divine. Mon enfant, les âmes comme chrétiennes, ont leur origine dans mon sang. Mon sang est à la source de leur vie. »

Et Notre-Seigneur l'éclaire sur sa difficulté de retourner aux occupations terrestres, au sortir de l'absorption en lui. « Je fus enlevée par cette parole : « Je t'appelle au-delà de toi, en moi. »

Etant en lui, j'étais dans le Verbe ; et au lieu d'être dans l'isolement de toutes choses, j'étais en celui *in quo omnia constant*, dans le centre de tout, sans qui rien n'a été fait.

Rien n'est isolé de lui ; un petit insecte, un brin d'herbe a raison de son être en lui. Tout ceci était une réponse à la difficulté que j'ai quelquefois ; étant tirée hors des choses humaines, dans les choses divines, comment retourner m'en occuper, comme j'en ai le devoir, avec paix, douceur et bonté, dans l'esprit de Jésus et sans le quitter ? Je vis, dans une grande vérité, qu'il est comme le centre de tout, et que tout peut-être comme un rayon de lui qui monte jusqu'au centre. Le Verbe contient toutes choses en lui. Le péché retire les créatures de ce rapport en ce qu'il y a de volontaire chez celles-ci, mais la grâce travaille à rétablir cette harmonie, cet ordre.

Ceci me faisait voir que Jésus n'est pas exclusif ni retiré en lui-même, mais universel ; et que demeurant en lui, je dois être dans son rapport à toutes choses et à chaque chose, ce qui m'étendra à tout, d'une manière universelle et sainte. »

Nous lisons encore dans ses notes : « J'ai eu une impression très grande de tendresse d'amour pour les âmes. Elles ne m'étaient pas indifférentes ; toutes me regardaient ; elles m'étaient confiées pour que je m'occupasse positivement de leur bien, de leur bonheur, de leur consolation, de leur salut.

J'étais établie pour elles, devant vivre et mourir pour être, être médiatrice pour elles, et si quelque chose leur manquait, c'était à moi de n'épargner rien de moi, sang, cœur, esprit, pour leur assurer ce qu'il leur fallait. J'étais tout à la fois, et leur servante chargée de leurs besoins, et leur victime. Il ne m'était pas libre de m'occuper de Jésus seulement, je trouvais toutes les âmes en Jésus crucifié. Rien ne le touchait si près que les âmes. Il était pour elles. Je ne devais pas en laisser perdre aucune : elles étaient pour moi comme les enfants du Maître confiées à un serviteur qui doit leur être dévoué jusqu'à mourir pour leur moindre bien. »

De loin, Mgr Gay la suit dans les voies où Dieu la mène. Elle soumet à son jugement, ses lumières dans l'oraison, ses infidélités, ses œuvres de zèle, ses pénitences, il lui écrit :

> Remarquez bien que tout dans la vie de Notre-Seigneur, dans la religion et dans les lumières que vous recevez, aboutit au sacrifice de la croix à la destruction totale de l'égoïsme par un complet holocauste. C'est du reste, par cette dernière conformité de ce qui vous vient à l'esprit dans l'oraison et la doctrine de notre bien-aimé Maître, que je juge ces lumières intérieures comme divines et ce sera la conformité de votre vie à ces indications crucifiantes que je jugerai votre vie comme fidèle et digne de Celui qui vous l'a donnée et qui daigne la redemander à votre liberté comme une chose de prix.
>
> Oui, méditez cette parole : *patientia opus perfectum habet.* (Jac. I, 4). Tout ce qui peut se faire de mieux, c'est de souffrir. Et la preuve, c'est Jésus. Vous êtes son épouse, sa vie est votre vie, son sort est le vôtre ; lui et vous devez être un ; mais, pour cela, c'est vous qui devez vous changer en lui et non lui en vous. C'est sur la croix, dans la croix, que se fait l'union de l'âme et de Jésus et que les âmes s'enfantent à la vérité et à la vie… Que tout votre vie se termine à l'amour et que tout votre amour se termine au courage de tout souffrir par l'amour.

Après l'avoir prémunie contre le danger de prendre son appui dans les encouragements qui accueillent la fondation, il lui annonce la souffrance et il ajoute :

Si noire que soit la nuée, ce sera lui qui viendra… et si c'est lui, de quoi aurions-nous peur ?... Sa sainteté est terrible et aussi sa justice, mais son amour est plein de délices et de miséricorde inépuisable. Et l'amour et la miséricorde, c'est lui, aussi bien que la sainteté et la justice. Ces noms sont différents pour nous, mais c'est lui qu'ils expriment et c'est lui tout entier, le Juste, le Saint, qui nous dit : *Ego sum, nolite timere.* (Luc XXIV, 36). Aimez-le bien dans ses pauvres créatures aveugles et partant pécheresses.

Evangélisez-le, lui, la paix, à ce pauvre peuple qui l'ignore et qui sans le savoir le cherche tant. Tenez embrasé dans votre âme le feu sacré du zèle apostolique, car vous aussi, mon enfant, pour votre part, vous êtes apôtre, et tout chrétien l'est dans une mesure : *Pro Christo legatione fungimur* (II Cor. V, 20), et ce foyer, allumez-le chaque jour dans la sainte oraison.

Dans ces rapports avec Mgr Gay, la soumission de Mère Térèse-Emmanuel est parfaite, mais il y a une multitude de ses actes qui ne relèvent pas de son autorité, aussi est-ce dans ses relations avec Mère Marie-Eugénie qu'elle nous paraît surtout rayonnante de sainteté ; elle y est le modèle de toutes les vertus religieuses : obéissance, soumission, dépendance, humilité, dévouement. Docile instrument entre les mains de sa supérieure, elle sert, aime, obéit, se donne.

Elle n'a qu'un désir : fortifier le lien de l'obéissance et maintenir une unité parfaite.

Que Notre-Seigneur vous comble de ses grâces sur cette terre où il vous amène pour être son instrument, et où il vous demande que d'être humble et fidèle, lui écrit sa supérieure… je vous aime en mère, en sœur, en amie, de toute l'étendue de mon cœur et de ma confiance, et j'espère que pendant tout le temps que doit durer notre séparation, votre cœur ne cessera pas une minute d'y croire, d'y compter et d'y recourir à la moindre peine et tentation.

Mère Térèse-Emmanuel, touchée de cette affection, qu'elle rend au centuple, répond :

Je ne puis vous exprimer la joie que votre lettre a apporté au petit prieuré. Nous faisons un trésor de vos paroles…

Et Mère Marie-Eugénie avait souhaité savoir où en est sa vie intérieure, Mère Térèse-Emmanuel, pour qui un désir de sa supérieure est un ordre, d'écrire :

J'ai été bien touchée de la grâce. Notre-Seigneur m'a dit de vivre de ses ressources, qu'il est rigoureusement ma vie ; il faut que je sois comme un pauvre qui vit des richesses d'un autre. Ce pauvre est toujours riche à l'encontre de tout, s'il puise dans le sac d'un autre pour payer son chemin ; dès qu'il n'y étend plus la main, il n'a que ses haillons. La condition de ma richesse est de vivre d'emprunt et de consentir à n'être que bassesse de moi-même ; ne point essayer de tirer quelque chose de moi, ce serait aussi inutile que de chercher de l'or sous les haillons d'un pauvre.

J'ai senti surtout que Notre-Seigneur veut qu'il n'y ait plus de moi en ce monde ; ma place et ma vie sont prises par Jésus-Christ pour manifester son être.

Il me parle toujours de la croix ; il faut que je dépose ma vie pour lui laisser comme les martyrs, m'appliquant ceci : *Majorem hac dilectionem nemo habet, ut animam suam ponat quis pro amicis suis.* (Jean, XV, 13)

Jésus est l'ami pour lequel il faut tout donner. En voilà bien long, mais pas trop pour votre cœur de mère et maîtresse de mon âme.

Je prie sans cesse pour vous, pour la Congrégation, pour l'œuvre de M. d'Alzon.

Le P. d'Alzon, directeur, ami et conseiller de la Supérieure générale, porte un grand intérêt à la nouvelle fondation ; il le témoigne dans cette lettre à Mère Térèse-Emmanuel :

L'œuvre dont vous posez la première pierre me paraît si importante, que je ne saurais trop bénir Dieu de vous l'avoir confié. J'ai lu avec un vif intérêt tous les détails de vos commencements. C'est ainsi que l'œuvre de Dieu commence d'ordinaire, et c'est pourquoi toutes ces peines, tous ces petits embarras, toutes les contrariétés que vous rencontrez : la gêne du logement, les caprices des bienfaiteurs, les avis opposés de ceux qui se mêlent de vous en donner… tout cela est utile ; c'est l'enveloppe qui couvre le germe et le protège, mais que plus tard, il doit percer pour se développer comme bel arbre…

Vous comprenez, ma fille, que dans la position où vous êtes, vous devez vous tenir toujours le plus près possible de Notre-Seigneur et de la Sainte Vierge. Il y a des grâces de l'apostolat accordées aux personnes dans votre position, et qui, en donnant puissance pour agir sur les âmes, sanctifient, quand on les traite avec respect, ceux qui sont chargés de les distribuer. Dieu les accorde sans doute aux personnes chargées de faire du bien, en

vue des âmes qu'elles doivent servir, mais aussi en vue de la sanctification des ouvriers employés à la conversion de pécheurs. Vous êtes en ce moment de ces ouvriers privilégiés ; vous devez donc faire de grands efforts pour obtenir le plus de grâces possible pour les autres et pour vous…

Les contradictions, les peines, en effet, ne manquaient pas à Mère Térèse-Emmanuel. A Mère Marie-Eugénie pour laquelle elle n'avait aucun secret, elle confie :

Mgr Gay m'encourage ; il voit bien, que j'ai eu à souffrir… Il me semble que je pourrai dire : « Seigneur, vous m'avez amenée ici pour me faire voir votre force et mon infirmité. » L'une succède à l'autre. C'est tout Dieu et tout misère… Il m'est très bon de sentir ma faiblesse, cela m'anéantit. Je m'appuie sur la foi, je me rappelle ce que Dieu semble me dire dans l'oraison ; enfin, au-dessus de tout, je me repose en lui. Mais quelle valeur donner aux paroles d'encouragement ou de lumière qui me viennent en ces moments-là ?... Ces paroles portent toujours sur la vie de Jésus-Christ, sur sa croix, son action et sa puissance en moi et par moi, malgré toute ma misère. Je voudrais une garantie que c'est Dieu, et non un biais de mon esprit qui me met ces choses en l'âme, avec leur effet.

La réponse de sa supérieure, appuyée sur les doctrines les plus sûres, et un vrai traité de mysticisme. Transcrivons-en quelques passages :

Les paroles qui regardent l'état de votre âme doivent être prises par vous comme volonté de Dieu, car Dieu veut tout cela en vous.

Or, c'est peut-être par sa miséricordieuse volonté que ces vérités et ces enseignements si nécessaires à votre âme vous sont imprimés d'une manière particulière dans l'oraison. Et cette impression étant un moyen que Dieu vous donne de faire et d'être précisément ce qu'il vous dit – vous devez révérer ce moyen par lequel Dieu vous imprime les enseignements d'une perfection très solide ; vous devez les suivre, et avoir confiance que Dieu ne vous manquera pas. Il sera dans votre âme la substance qui suppléera à tout ce dont vous vous dépouillerez pour lui.

Dieu est magnifique à l'âme, et tout ce qu'il vous en est dit dans l'enlèvement et dans l'extase, n'est rien de trop pour ce qu'il fera, à mesure que vous vous appauvrirez plus de vous-même. Croyez donc, pourvu que ce soient des choses qui aient été approuvées, ou qui soient l'équivalent de ce qui vous l'a été. Si la voix intérieure vous demandait des choses nouvelles ou étranges, attendez pour y croire qu'on les ait approuvées. L'ange des ténèbres peut se transformer en ange de lumière ; mais tout ce qui est vide et privation de vous, avec appui et plénitude de Jésus-Christ, est bien doctrine de lumière, et vous n'avez pas à craindre d'y être trompée…

Vous savez combien il y a longtemps que je désire vous voir marcher sur l'eau comme saint Pierre, mais sans hésiter, et avec la fermeté de saint Placide. C'est là votre propre perfection ; c'est d'avoir la *foi*, car les vérités qui vous sont proposées et où on vous demande d'entrer sont en elles objets légitimes de la vertu de foi ; le tout de Dieu, le néant de la créature, le prix des souffrances unies à celles de Jésus-Christ, le *conformes fieri imaginis sui* (Rom. VIII, 29) est-ce marcher sur un sable mouvant que de s'appuyer là, perdre toute puissance et tout appui humain ?...

Cette direction de Mère Marie-Eugénie, au sujet des paroles reçues dans la prière, fait l'écho aux réponses de Mgr Gay.

Mon intention, écrit-il, n'est pas de vous appliquer à vous mettre dans une dépendance actuelle de toutes les impressions particulières que vous recevez, mais uniquement dans une dépendance très fidèle de cette vie de Jésus substituée à la vôtre… Il y a entre ces deux voies la différence d'une voie extrêmement simple et douce à une voie de multiplicité et de contrainte… Vous avez mille fois raison de dire que les grandes choses de la foi sont au-dessus de ces lumières et impressions, fussions-nous absolument certain qu'elles vinssent de Dieu, ce qui n'est jamais. C'est d'après la lumière supérieure de la foi qu'elles se jugent, et si elles ont utilité, c'est de servir à l'homme de piédestal pour monter plus haut et se maintenir plus constamment dans la région de la foi qui est le véritable séjour de l'âme chrétienne. Laissez donc s'écouler ces vues, mais non sans avoir pris ce qu'elles ont de bon pour nourrir et fortifier votre âme. Je veux qu'elles vous soient, non des sièges pour vous reposer, mais des échelons pour monter.

Et où monter, ma chère fille ? Dans ce tout de Dieu dont vous me parlez, et où je vois avec joie que sa miséricorde vous invite…

Au mois d'octobre 1852, Mère Térèse-Emmanuel est appelée à Paris par la Mère Fondatrice, pour y reprendre la charge de Maîtresse des Novices qu'elle devait conserver jusqu'à la fin de sa vie ; mais son souvenir est resté bien vivant à Richmond ; le charme de la solitude et du silence se fait sentir dans

cette maison qui conserve comme le parfum de la paix surnaturelle et de régularité que le séjour de cette parfaite religieuse y a laissé, les murs eux-mêmes en semblent tout imprégnés avec les pieuses sentences qui, écrites de sa main en encre indélébile, rappellent encore ces austères enseignements.

L'œuvre de la sainte Mère a été bénie de Dieu ; à côté de l'école paroissiale, dont les Sœurs ont toujours la direction et où 150 enfants reçoivent l'instruction primaire avec de solides principes religieux, s'est élevé un pensionnat adapté aux nécessités de l'éducation actuelle[3], et une belle chapelle remplace le premier petit oratoire.

La maison qui avait reçu les fondatrices existe toujours sous le nom d' « Hermitage » ; on y visite avec dévotion la chambre habitée par Mère Térèse-Emmanuel, et dans la pièce qui servait de chapelle, la place où si souvent les sœurs l'ont vue ravie en extase.

[3] En 1932, le pensionnat de Richmond a obtenu la reconnaissance officielle du gouvernement comme établissement d'enseignement secondaire.

CHAPITRE V

La maîtresse des novices.

Dès son retour d'Angleterre, Mère Térèse-Emmanuel reprit la direction du Noviciat. Nous voudrions maintenant esquisser la physionomie de la sainte Mère dans cette charge qu'elle occupa, presque sans interruption, pendant plus de quarante ans, et à laquelle elle se consacra tout entière jusqu'à sa dernière maladie, en 1885.

Il suffit de connaître sa vie intérieure, son désir de perfection religieuse, sa générosité, des vertus, pour avoir l'assurance qu'elle donne à ses novices un enseignement élevé sur les devoirs, les vertus et les vœux de religion. Elle leur parle de Notre-Seigneur avec tant de piété et de flamme, elle les attache si fortement à ses mystères, à ses exemples, à son Evangile ; enfin, elle les pénètre d'un tel amour pour la beauté de cette loi immaculée qui convertit les âmes, qui les garde dans la fidélité à ce qui plaît à Dieu, qu'elle les décide à tout renoncement et à tout sacrifice pour atteindre ce bien.

Jamais elle ne diminue la vérité, si austère et si contradictoire à la nature soit-elle ; elle affirme toujours le principe dans toute sa vigueur, mais quand il s'agit de l'application, elle ne devance pas la grâce, elle sait attendre et patienter, ménager les faibles, soutenir et stimuler les forts.

Parmi les novices qui sont entre ses mains, au commencement de 1845, les aptitudes de grâce sont très différentes. L'une d'elles, Sœur Claire-Emmanuel, avait été élevée dans une pension séculière où elle avait reçu tant d'idées fausses, que, quoique instruite, ses études étaient à recommencer. De plus, elle avait, par nature, un caractère irascible qu'on ne lui avait pas appris à réprimer. Dieu lui avait fait de grandes grâces cependant ; elle était pieuse et aimait ardemment Notre-Seigneur. Mère Térèse-Emmanuel se dévoua à la transformation de cette âme par sa direction, sa prière, par ses souffrances surtout, car Notre-Seigneur lui avait dit qu'elle n'obtiendrait aucune grâce pour les âmes qu'au prix de ses propres sacrifices. Elle dut beaucoup souffrir pour celle-ci, car, au bout de quelques années, Sœur Claire-Emmanuel avait remporté de grandes victoires ; elle était devenue une âme de prière, pouvant donner de longues heures à l'oraison, sans négliger cependant le travail considérable de son emploi. Elle avait trouvé le secret des saints.

Tout autre était Sœur Marie-Louise. Elle avait connu l'Assomption par M. Léon Boré. C'était une délicieuse enfant de grâce naïve et simple de toutes choses, expansive et rayonnante de joie. Pendant son postulat, elle avait à peine 17 ans, après toute une journée passée dans la prière, le silence, l'étude ou le travail manuel, sa charmante physionomie devenait quelquefois soucieuse ; alors, elle venait demander à sa maîtresse, qui la lui accordait, la permission d'aller jouer avec les enfants. Après avoir pris ses ébats pendant un moment et donné un nouvel élan aux jeux des élèves, elle revenait toute joyeuse remercier Mère Térèse-Emmanuel, lui disant qu'elle était si bonne de lui avoir accordé cette petite distraction. Evidemment, la grâce, en se développant dans cette âme, ne se manifestera pas sous des formes austères. Sous la direction de la sainte maîtresse, Sœur Marie-Louise fut dans la maison de Dieu le type de cette vertu d'enfance qui semble facile à force d'être joyeuse, mais qui n'en est pas moins une haute perfection, car elle ne s'apprend et ne s'acquiert qu'à l'école des abaissements du Verbe fait chair. Sœur Marie-Louise fut surtout parmi nous une âme abandonnée.

Ces exemples et d'autres qui pourraient être cités montrent avec que zèle Mère Térèse-Emmanuel veillait à la formation et à l'instruction de ses novices. Elle avait tout à leur apprendre. Elle leur donnait des leçons de latin et des leçons de religion en vue de l'office divin[4], des leçons de religion pour que la pratique des vertus fut appuyée sur la vérité ; tous les jours, il y avait une instruction sur la vie religieuse qui s'appelait « le noviciat » pour les former aux devoirs et aux usages de la vie monastique. Voilà pour les grandes lignes. Mais cette Maîtresse fervente et zélée donnait aussi son attention aux plus petites choses. Rien n'était saisissant comme de la voir emportée au ciel, par l'extase, restant quelquefois de longues heures à genoux, immobile, la tête un peu renversée, le visage radieux, le regard perdu dans l'invisible, puis descendre de là, encore toute rayonnante, pour faire une observation sur quelque petit

[4] La récitation du Grand Office romain est la première dévotion des religieuses de l'Assomption. Elles y trouvent la vie de l'Eglise, elles s'y nourrissent de ses enseignements et de son esprit, et elles s'en servent pour faire entrer aussi leurs élèves dans l'amour et l'intelligence du culte catholique.

objet qu'on avait laissé perdre par manque de soin, un torchon roussi à la cuisine, une porte qu'on avait laissée battre ou qu'on avait fermée trop fort.

Fidèle elle-même jusqu'à un iota, non seulement aux moindres observances, mais aussi aux plus petites recommandations, elle exigeait de ses novices la même exactitude. Un des plus beaux exemples qu'elle ait donnés est précisément cette sollicitude qu'elle a portée toujours partout, mettant le même intérêt, au bout de vingt ans, à enseigner, à reprendre pour les plus minimes infractions à ce qui était prescrit. Et ces détails si petits, comme elle les relevait à cause de leur valeur devant Dieu !

Elle voulait que chaque novice mit toute l'intensité de son âme à observer le moindre usage, à le faire précisément car il était recommandé, parce que la sainte volonté de Dieu était sous chacun de ces détails, qui enrichissent l'âme d'un nouveau mérite. Elle craignait tant la négligence ! Cette âme de feu ne pouvait supporter qu'on abaissât la vie religieuse au point d'en faire les actes sans y penser.

Toujours en éveil, elle ne néglige jamais de redresser les fautes qu'elle prend sur le fait. Un soir, elle entend de l'infirmerie, qui donnait sur la tribune de la chapelle, une de ses novices officier négligemment. Ne pouvant lui en faire l'observation de vive voix, elle lui écrit ce petit billet :

Etes-vous enrhumée ou en distraction, ma pauvre Thérèse, pour n'avoir donné ce soir, aux Vêpres, en officiant, qu'un petit filet de voix hésitante, à peine entendue ? J'en ai été peinée, car c'est avec ardeur et fermeté que vous devez annoncer les louanges de Dieu. J'avais dans l'esprit tout le temps en vous écoutant le *os lingua, meus, sensus, vigor confessionem personent* de l'hymne de Tierce, et j'ai été confuse devant Dieu pour mes novices qu'elles mettent si peu de zèle à employer leur forces à le louer. Tout ce que côté du chœur se ressentait de votre exemple. Je vous en prie, dites l'Office d'une manière digne de la Majesté que vous louez. Soyez toute à cette gan de affaire, celle qui occupe les anges et les saints du ciel, en ce moment-là même.

Votre chère Sainte aura honte de vous si vous louez Dieu avec tant de lâcheté. Priez-la de vous obtenir un grand zèle pour ce devoir, et pour vous y aider, dites avec grand ferveur l'*Aperi* avant de commencer ; secouez toute distraction et donnez-moi la joie de vous entendre très bien officier.

Sa sollicitude est tout aussi vigilante pour préparer les Sœurs aux devoirs de la vie active ; c'est avec ardeur qu'elle leur enseigne que, par les œuvres de zèle de l'Institut, elles doivent imiter les missionnaires dans leur dévouement au service de Jésus-Christ, pour ses intérêts, pour son œuvre sur la terre[5]. Afin de donner à ses instructions tout le sens qu'elle découvre dans la grande aspiration du *Pater* : « Que votre règne arrive ! » qui est un des buts de l'Institut, elle avait groupé toutes les considérations qui éclairent et excitent le zèle dans les âmes ; elle parlait à ses novices de la patience et de la pureté du zèle, des privations, des fatigues, du renoncement, auxquels s'assujettissent tous ceux qui se dévouent à procurer quelque bien au prochain. Elle stimule leur courage par le grand but à attendre, elle passe des plus hautes idées aux plus minimes détails, pour faire de ses novices des religieuses éducatrices qui, comme dit Montaigne, « forgent les âmes dans la vérité. »

« Notre mission, leur disait-elle appuie presque chaque jour, est de cultiver l'âme, l'esprit et le cœur de nos enfants pour leur faire produire un fruit de vérité et d'amour chrétien dans le monde. Il faut que les principes surnaturels, les maximes de l'Evangile, chassent de leur intelligence les ténèbres de l'ignorance et de l'erreur, purifiant leur cœur du mal, de la mollesse et de la vanité, et que, éclairées par la vérité, fortifiées par la grâce, elles puissent en nous quittant être assez solidement enracinées dans la vertu pour servir Dieu comme de vraies disciples de l'Evangile et exercer autour d'elles une chrétienne influence. »

Quelle savante Maîtresse dans l'art d'instruire les âmes ! Elle travaille, avant tout, à jeter en elles les fondements des vertus solides. Ses instructions les plus fortes, les plus fréquentes, sont sur l'humilité et l'obéissance. Elle pose devant ses novices le divin modèle de ces vertus ; elle y appuie presque chaque jour.

A côté des vertus religieuses, le thème de la dévotion au Saint Sacrement, un des buts principaux de la Congrégation, revient souvent dans ses instructions.

---

[5]Poussée par cet esprit de zèle apostolique, l'Assomption est allée en 1892, s'établir en Amérique Centrale, où elle possède aujourd'hui trois maisons, et aux îles Philippines où elle en a deux A côté des pensionnats pour les enfants des classes dirigeantes, chaque maison a une école gratuite où de nombreux enfants indigènes reçoivent l'éducation chrétienne. Tous les ans, des retraites fermées y sont données pour les femmes du peuple, et pendant les vacances, dans la montagne, l'apostolat atteint même les Indiens.

Notre-Seigneur lui avait dit dans la prière : « J'ai établi l'Assomption pour m'amener des âmes et me les amener dans ma vie eucharistique, comme aussi pour me donner à elles dans leur vie humaine et pour former autour de moi, dans mon sacrement, un cortège dévoué et fort, prêt à me défendre contre toutes les attaques. Elles puiseront le courage nécessaire à cette œuvre dans l'amour qui se donne et s'anéantit. *Veni ut vitam habeant et abundantius habeant* (Jean, X, 10). C'est cette abondance de vie que je veux que ton Ordre puise dans mon sacrement qui est moi, pour le verser d'abord dans ses membres, et puis dans les âmes. Je vous ai créées dans ce monde pour la communication de mon Esprit pour contempler et agir, pour conquérir et pour élever sur ces conquêtes un nouvel édifice, une nouvelle vie puisée là.

C'est ce que je veux des filles de l'Assomption. Je les veux généreuses, marquées de ma croix, pour combattre mes combats et exposées aux regard des anges, des hommes et des démons, comme des étendards vivants qui portent le signe de ma victoire sur le monde, le démon, la chair…

Mon enfant, ta Congrégation est la mienne ; je la cultiverai. Fais-moi des sillons larges et profonds pour recevoir le grain que je veux y semer : la sainteté. La charrue qui trace des sillons dans l'âme, c'est la croix. »

Et elle explique : « Jésus veut moissonner dans chaque sillon. Ce que donne l'un ne satisfait pas pour l'autre. Chaque âme est signifiée par un sillon dans le champ de la Congrégation qui est la propriété de Jésus. Si un seul ne donne pas, il manque à Dieu la moisson de ce qu'il a semé, il peut se plaindre… »

A l'exemple de Notre-Seigneur, Mère Térèse-Emmanuel se sert de tout pour élever les âmes ; la nature n'est pour elle qu'un reflet du surnaturel où elle vit et qu'elle contemple toujours. Un jour d'orage, elle regarde dans le jardin de notre maison de Nice un beau palmier dont le vent tourmentait les banches ; ils semblait qu'elles allaient être mises en pièce ; l'arbre se tordait sous la rafale. La tempête passée, il se relève plus fort et plus beau que jamais. « Ah ! je comprends maintenant, dit-elle, pourquoi la palme est le symbole du martyre, il est juste qu'il soit l'insigne de la victoire pour ceux qui ont triomphé dans ce grand combat. »

La sainte maîtresse est éclairée, soutenue, encouragée dans sa tâche auprès des novices par les vues que Notre-Seigneur lui donne, dans l'oraison, sur l'Assomption. En 1856, elle entend : « Je t'éclaire avec un soin infini, mais ne crois pas que ce soit tant pour toi-même ; c'est pour les autres. Je t'ai fait canal, c'est pour arroser… »

Mon enfant, j'aime la Congrégation et je lui ferai de grandes grâces. Je te façonne pour elle, pour lui donner la fore de vie spirituelle que je veux d'elle dans on Eglise. La première communication et la première effusion de moi que tu as à faire, c'est dans ta Congrégation, comme dans le jardin de l'Epoux, de même qu'une source d'eau jaillit d'abord sur ce qui l'entoure immédiatement. Tes Sœurs sont les fleurs du jardin ; chacune a son parfum, sa couleur, sa forme, sa nuance différente et particulière. Il ne faut pas vouloir que toutes soient les mêmes. Elles sont constituées dans de espèces différentes, chacune selon la pensée divine sur elle, chacune selon sa conformité particulière à Jésus. C'est cette variété qui fait la beauté de l'ensemble de ce jardin. Il faut vouloir aider chacune à être ce qu'elle doit être pour développer la beauté intime de la grâce qui est en elle.

Mon enfant, écoute-moi, tu m'as demandé ce qui me plaît beaucoup : l'effusion de mon Esprit sur la Congrégation, sur ta Mère, sur toutes celles qui gouvernent, et que mon Esprit conduise cet Institut à l'accomplissement de tous mes vouloirs, comme il conduit et gouverne l'Eglise. Ton Institut est une pensée divine, communiquée à des créatures. Je leur en ai confié l'exécution, étant, moi, le Maître qui dirige et, elles, les instruments qui la réalisent. J'ai deux buts : leur sanctification propre, individuelle, et la gloire que leur œuvre me procurera. – Seigneur, donnez-nous l'esprit qui convient à vos fins en nous. – C'est un esprit de mort, de détachement souverain de tout ce qui est terrestre, humain, naturel, mais de vie en Dieu. Ce doit être l'esprit de Marie en face des choses éternelles dans l'Assomption. C'est cet esprit descendu dans la vie et jugeant de tout avec liberté de cœur, avec le dégagement d'une âme qui n'est qu'à Dieu.

Il faut à ton Institut un esprit large, universel comme tout ce qui vint du ciel pour se répandre sur tous. Ta Mère et toi, vous devez recevoir la plénitude de cet esprit, puis j'en joindrai d'autres qui le continueront dans mon Eglise et dans ton Institut. C'est une mission de triomphe, de domination sur l'esprit humain et naturel que je donne à l'Assomption. Vous l'accomplirez en versant sur le monde la lumière de Jésus : *Lumen æternum mundo effudit* (Préface de la Sainte Vierge). Mais, pour cela, qu'il faut être surnaturelle ! qu'il vous faut revêtir de Jésus, et comme il est dit de la Sainte Vierge, et dans une mesure,

être aussi revêtue de soleil *: Mulier amicta sole* (Apoc. XII, 1). Il faut vivre en Jésus, la vérité par l'amour de ses paroles et l'accomplissement de sa doctrine. »

Le priant pour l'avenir de la Congrégation, elle le suppliait de donner des sujets capables de le bien servir et de le glorifier, selon ses desseins. Il dit : « Ne crois pas que je laisse mes pensées sans leur suite et leur développement. De même que dans une petite semence est contenue en germe toute la vigueur de vie qui se développera dans l'arbre, et que le filet d'eau qui sort de terre est suivi d'un écoulement qui fait un grand fleuve, de même, il y a dans mon dessein sur un Institut le progrès de la suite de sa vie, et ma main le soutiendra tant qu'il s'appuiera sur moi. Appelle souvent le Saint-Esprit à guider, à diriger et à tout sanctifier, à vous aider à être fortes, constantes dans la vérité, à avoir l'esprit dans le ciel tant que vous travaillez sur la terre au milieu des créatures pour les y conduire ; à avoir pour tous cette vue des choses divines, des intérêts éternels qui, dans si peu de temps, sera l'unique important pour elles.

Ton Institut doit rendre bien des services à l'Eglise, mais il doit passer par bien des secousses pour enraciner en lui l'esprit surnaturel et mourir à tout ce qui est appui humain, succès humain…

Voilà, c'est comme les apôtres : quand faisaient-ils plus pour la cause de Dieu que lorsqu'ils souffraient et mouraient ? Ton Institut doit avoir une vie apostolique et des vertus apostoliques.

Aussi, l'âme de Mère Térèse-Emmanuel exultait quand Mère Marie-Eugénie songeait à une nouvelle fondation. Après celle d'Angleterre et de France, l'Assomption fut providentiellement appelée en 1864 à Malaga, en Espagne, par un prêtre qui avait prêché une retraite à Auteuil et avait été frappé de la largeur d'esprit de la fondatrice et de la ferveur de sa communauté. Une novice, partie pour cette fondation écrivait à sa Maîtresse :

> L'air qu'on respire Est tout catholique ; je suis sûre que vous aimeriez bien ces Espagnols qui ont une foi si vive.

Cette première fondation, due à la générosité de Mme Heredia, fut d'une grande importance. Elle introduisit l'Assomption en Espagne, où elle rencontrera tant de sympathies. D'autres établissements la suivirent[6]. Toutes ces fondations furent consolantes pour le cœur de la fondatrice qui aimait tendrement ses filles d'Espagne.

Mère Térèse-Emmanuel, instruite par Notre-Seigneur, comme nous l'avons vu, de ses desseins sur la Congrégation, poursuivit son œuvre auprès des novices que l'obéissance avait dispersées dans les différentes maisons qui se fondaient :

> Fille de peu de foi, écrit-elle à l'une d'elles, pourquoi doutez-vous de Notre-Seigneur ? Jusqu'à quand mettrez-vous des conditions et des réserves avec lui ? C'est ce qui arrête, non seulement vos progrès vers lui, mais son amour envers vous, qui se précipiterait comme un torrent vers vous, s'il trouvait dans votre cœur une place vide où se verser. Croyez bien que ce ne sont pas les secours que vous recevrez, mais ce que vous donnerez à Notre-Seigneur qui vous fera avancer réellement. Le reste peut vous satisfaire momentanément, toutefois il y a souvent trop d'attache humaine, trop de recherche de soi, trop de volonté personnelle dans le choix que nous faisons de tel secours pour que Dieu y soit purement. Faites généreusement votre sacrifice, comptant sur lui ; voyez comme la créature peut vous manquer. Depuis que je suis malade, j'ai plusieurs fois pensé que c'était un dessein particulier de Dieu à votre égard ; sa volonté est d'avoir votre cœur tout entier, sans conditions. Nous appartient-il d'en poser, à nous autres, petites créatures qu'il daigne gouverner avec une sagesse et une tendresse infinies, nous conduisant toujours vers notre vrai bien qu'il sait, mieux que nous, discerner ? Le vôtre, c'est un détachement généreux, joyeux. Quand une âme a brisé ses attaches, quand elle a sacrifié à Jésus tout ce qui en elle disputait l'empire de son cœur, souvent alors Dieu lui rend beaucoup des satisfactions qu'elle lui avait abandonnées.
>
> Le divin Enfant n'aura-t-il pas votre cœur tout entier ? Le trouvez-vous un trop grand cadeau pour celui qui a souffert et est mort pour vous ? En résumé, votre promesse était *in petto*, sous condition. Notre-Seigneur, qui l'a vu, poursuit cette condition. Il n'en veut pas ; abandonnez-vous donc et livrez-vous à lui sans réserve de rien ni de personne. Ce sera pour vous mettre dans les bras de Celui qui vous a choisie et qui vous a tant aimée qu'il vous veut pour épouse éternellement.
>
> Ne pouvez-vous pas vous fier largement à son amour ? Rejetez donc toutes les réserves ; elles sont contraires à l'abandon, à l'espérance. Elles sont une injure à Notre-Seigneur qui est seul notre secours efficace. S'il nous prive du secours de la créature, tournons-nous vers lui, il ne trompe jamais notre attente si notre espérance est fixée sur lui. Faites-en l'expérience et vous verrez si Jésus est fidèle, lui qui donne tout ce qu'il est et tout ce qu'il a pour secourir l'âme qui se confie en lui…

---

[6] Madrid, Saint-Sébastien, Gijón, Santa-Cruz de Tenerife.

Au moment des fêtes se glissent dans ses lettres quelques notes sur le mystère :

Voilà Noël, c'est le temps de recevoir grandement Jésus. Je le prierai pour vous, chère Sœur, qu'il vous donne abondamment les grâces de son mystère de petitesse, de docilité et d'amour.

Ces fêtes nous réunissent si fortement au noviciat, qu'elles ne reviennent jamais sans m'apporter non pas seulement le souvenir, mais les âmes de celles qui ne sont plus autour de moi… Devenez tout humble, pauvre, docile, pour que le saint Enfant Jésus grandisse et fasse disparaître M.C. sous sa très douce et soumise petite personne.

Je pense que vous le fêterez avec grande joie en cette première année de son règne à Saint-Dizier…

A une autre elle disait :

Chère Sœur, commencez votre Carême dans une soumission complète de vous à Dieu, à ses droits, à ses volontés manifestes, sans les discuter. Souvenez-vous en seulement pour adorer et vous abaisser avec amour. Retirez-vous de vous-même comme Jésus au désert, et si l'éloignement de votre propre esprit vous fait une grande solitude, souffrez-la, plongez-vous-y avec la volonté de faire pénitence pour la jouissance coupable que vous avez souvent prise dans vos pensées personnelles, révoltées et indépendantes.

Tenez compagnie à Notre-Seigneur au désert. Il y était conduit pour y être tenté et il a résisté à tout, non par des raisonnements, mais par la soumission à la parole de Dieu : *scriptum est ut*... Faites de même dans vos combats, que ce qui est écrit soit votre bouclier, ce qui a été promis, un engagement sacré qui vous lie à Dieu en tout temps.

Taisez-vous dans un silence humble et soumis, et Notre Seigneur sera avec vous.

Toujours attentive à ce qui touche les âmes dont elle a la charge, elle apprend qu'une de ces novices, gravement atteinte, est sur le point de paraître devant Dieu ; sans tarder elle a félicite de la grâce suprême que les saintes onctions lui ont apportée :

Chère petite Sœur, je ne puis me retenir de vous envoyer quelques mots de félicitations de grandes grâces que Notre-Seigneur vous a faites aujourd'hui. Hier soir et ce matin, je me suis unie à vous. Que Dieu est bon d'être venu à vous avec des paroles de purification, de miséricorde, de pardon ! Vous voilà toute purifiée et vos sens sont lavés de toute souillure ! On me dit que vous êtes bien heureuse, et je le croix.

Il vous sera si doux, si fortifiant, de pouvoir recevoir désormais, bien souvent, le corps divin de Notre-Seigneur. Les autres visites diminuent pour une pauvre malade, Notre-Seigneur, lui, se rapproche. Aujourd'hui, il s'est fait ouvrir la porte pour y passer quand il voudra. Vous le voudrez toujours, n'est-ce pas ? Il se contente de si peu, de ce que la maladie vous permet de lui donner : tout votre cœur pour y reposer. Ce sera comme à son entrée en ce monde ; à ceux qui l'ont reçu, il a donné le pouvoir d'être faits enfants de Dieu. (Jean, I, 12)

Il viendra achever l'œuvre de votre sanctification, vous consoler, vous tenir compagnie, vous aimer et recevoir votre amour ; enfin, il viendra dans la confiance, l'abandon et la paix que lui seul donne. Adieu…

Voyons enfin comment ce vrai cœur de mère et de sainte savait consoler et fortifiée à l'heure de la souffrance.

Chère enfant, votre cri de détresse est entré dans mon cœur, et je viens tout de suite pour essayer de vous relever et fortifier.

Oh non ! vous n'êtes pas seule, Notre-Seigneur voit votre peine. Ne lui en faites pas en allant pas *lui confier* ce qui vous trouble. Il saura vous calmer, vous éclairer et vous soutenir sous ce qui vous accable. Chère enfant, croyez-le et traitez-le en ami, en frère, en époux ; pas de défaillance, pas de découragement. *Inveni cor fratris, cor regis et nunc orabo et adorabo*. (Off. S.-C. Homélie S. Bern). Notre-Seigneur n'a-t-il pas le *droit* de compter sur vous ? Que la foi, c'est-à-dire sa parole crue, vous soutienne. Elle ne trompe pas Vous pouvez n'avoir pas le sentiment de ce qu'il vous est, cela n'empêche pas qu'il vous le demeure

C'est une peine très sensible pour vous que la conduite de X. ; je comprends que votre cœur en souffre beaucoup. Mais, par un autre côté, est-ce que cela ne vous porte pas à Notre-Seigneur en vous faisant voir la fragilité des affections humaines les meilleures, et comme les bons rapports peuvent être vite troublés ?... Voyez comme une différence d'opinion, et une différence aussi consciencieusement fondée que celle que vous avez exprimée, peut diminuer l'union des cœurs.

Allez, chère fille, il vaut mieux donner tout votre cœur, toutes vos pensées, à l'adorable Seigneur, qui les demande et qui les attend, que de les laisser retourner vers les créatures avec regret et tristesse des mécomptes que vous avez rencontrés. Les créatures sont des créatures, ma pauvre enfant, trop courtes, trop vides pour votre cœur. Elles ne sont pas faites pour nous, ni nous pour elles. Jamais aucune ne nous contenterait. Vous en arez la preuve

avec ce qui vous arrive. Vous pensiez que vous n'auriez jamais que consolation et joie de la famille… apprenez de-là à ne rien réserver avec Dieu. Donnez à Notre-Seigneur tout ce qui passe ou *peut* passer. Le cœur *en haut*! Confiez-lui les vôtres. Et puis, appliquez-vous à être une vraie épouse et amie de Notre-Seigneur. Que toute peine vous pousse à lui.

Vous le trouverez si vous le cherchez avec courage, confiance, persévérance.

Les deuils de la famille qui frappaient l'une ou l'autre des religieuses avaient un profond retentissement dans le cœur de la sainte Mère, elle relevait alors les courages par des paroles où se mêlaient la plus tendre affection et les sentiments tout surnaturels.

Chère enfant,

Il me tardait de vous exprimer toute la part que mon cœur prend à la perte si douloureuse que vous venez de faire… j'ai la confiance que les grandes souffrances de votre chère Maman l'ont bien purifiée et fait beaucoup mériter… C'est essentiel et la grande utilité de nos années ici-bas ; les siennes ont été bien pleines d'œuvres et de souffrances de toutes sortes portées chrétiennement. Pour vous, qui êtes si frappée de cette perte, ce vous sera une consolation de savoir que dans cette dernière et intime conversation que j'ai eue avec elle à Auteuil, elle m'a tant dit qu'elle s'éloignait en paix, vous laissant entre *les mains de vos Mères*, que vous étiez bien, que nous la remplacerions auprès de vous. Vous pensez si sa mort nous fait doublement sentir que nous sommes vos mères et si nous voulons remplir à votre égard tout ce que votre pauvre cœur a besoin de trouver en nous d'affection et de soutien.

Que la pensée de votre chère Maman vous porte en haut. Qu'elle vous détache de ce qui passe et vous livre tout entière à Jésus, l'Epoux éternel qui doit un jour trouver en tous les fruits de ses grâces.

Adieu, et avec la plus affectueuse sympathie en Notre-Seigneur.

Chère enfant,

Il est impossible que vous ne soyez pas plongée dans la tristesse si vous laissez votre imagination et votre cœur demeurer dans les souvenirs que les dates ramènent. Et à quoi bon ? Ces retours font-ils du bien à la chère âme qui vous a quittée ?... Elle est avec Dieu, et la porte par laquelle elle est sortie de ce monde a été pour elle la bienheureuse entrée dans l'éternelle vie.

Que fait-elle *actuellement* ? Elle loue, elle adore, elle aime, elle ne se détourne pas de Dieu. Et si votre pensée se plaît à demeurer dans les accidents passagers de chacun des jours qui l'ont approchée de cette fin, vous faites ce qu'elle ne fait pas, ce qui n'est plus rien pour elle, ce qui a passé comme la fumée, et vous ne la suivez pas dans la vérité, la réalité de sa vie actuelle où vous pourriez avoir une union avec elle devant le trône de Dieu.

Son corps même ne restera pas ce qu'il est, il passera à l'immortalité. Ah !il faut penser comme chrétiennes et religieuses à ceux que nous avons perdus, c'est-à-dire dans les grandes et saintes destinées que la foi nous montre et que l'amour infini de Dieu leur fait.

Pourquoi ne voir que la vie temporelle et sa fin, et pas la vie éternelle avec son radieux commencement ?

Chaque fois que le souvenir de celle que vous avez perdue revient, il faut faire des actes d'amour de Notre-Seigneur, sans cela l'âme perd quelque chose de son énergie pour le servir dans les devoirs de chaque jour et tombe dans la nature.

C'est ce que vous commencez à ressentir sous certains rapports. Ne vous faites pas une *religion*, une *gratitude* de vivre dans ces souvenirs pour témoigner à votre chère mère votre filial et religieux culte. Non, elle ne le voudrait pas. Elle souhaite encore plus que lorsqu'elle était sur la terre que vous soyez *tout entière* de cœur, d'esprit, de souvenirs, de force, à votre Epoux qu'elle adore dans la patrie, et elle ne voudrait pas qu'un retour vers elle le privât du sacrifice de *vous-même* et de l'attention de votre cœur.

Occupez-vous de sa Passion, avec tendresse, compassion et amour, et passez ces jours, non dans la nature, quelque bonne qu'elle soit, mais dans la foi, la grâce, l'espérance divine, pour votre mère et pour vous.

Adieu, et bien tendrement vôtre en Notre-Seigneur.

Un trait bien marqué dans la physionomie de Mère Térèse-Emmanuel, c'est la vénération pour la Mère fondatrice. Elle la communiquait à ses novices avec une autorité persuasive : « J'ai une vraie consolation de vous voir approcher plus près de Notre Mère ; je voudrais que toutes dans la Congrégation reçussent le plus possible son influence, et je me repose dans la pensée que vous et d'autres êtes à même de la recevoir bien abondamment maintenant. Comme cela va à vous former et à vous sanctifier !...

L'existence coulait paisible au noviciat d'Auteuil lorsqu'éclat la guerre de 1870. La Supérieure générale pressentit la tempête qui allait fondre sur Paris. Elle dispersa sa communauté et le noviciat fut transféré à Lyon. Bientôt la ville ne fut plus considérée comme sûre, Mère Térèse-Emmanuel partit pour Genève avec ses novices. Mgr Mermillod, qui leur offrait un asile, les reçut en ami et en père : « Vous êtes mes filles, leur dit-il, et puisque vous vous réunissez sous ma houlette, je suis votre pasteur. Vos

joies seront mes joies et vos peines seront les miennes. Je vous aiderai à porter la croix et j'écarterai autant qu'il me sera possible les difficultés de votre route. » Puis, il les établit à Saconnex, près de Genève, promit de venir les voir et offrit même de se charger de leurs âmes.

Profondément touchée de cet accueil, Mère Térèse-Emmanuel ne songea plus qu'à transformer en monastère la petite maison louée par les soins de l'évêque. C'était un vrai campement d'exil. La salle à manger devin chapelle, un vieux buffet fut transformé en autel, la communauté de Lyon envoya ce qui était nécessaire pour dire la messe, Monseigneur un confessionnal portatif. Mère Térèse-Emmanuel doubla de satin une petite caisse de bois blanc, y fixa son crucifix d religieuse, et ce fut dans ce pauvre tabernacle que Notre-Seigneur vint habiter. La ferveur ne manqua pas au petit couvent de Saconnex, baptisé dès les premiers jours du nom de prieuré de Bethléem à cause de son excessive pauvreté et peut-être aussi à cause de son isolement et du froid. Car on arrivait en Suisse avec l'hiver dans une habitation, étroite, incommode, exposée à tous les vents ; personne ne s'en plaignait ; on était heureux de trouver dans sa vie quelque ressemblance avec celle du divin Maître. Mère Térèse-Emmanuel tenait en haut le cœur de ses novices, et quand les sacrifices se présentaient, *ce sera pour la France*, disait-elle, et leurs âmes s'ouvrirent à l'espérance, elles s'estimaient heureuses de faire quelque chose pour la patrie en détresse. Avec ce mot magique, *la France,* la sainte maîtresse obtenait tout ce qu'elle voulait.

De ce petit Bethléem, elle écrivait :

> Aujourd'hui, le dégel nous laisse voir de nouveau nos montagnes qui son notre *compagnie.* La chaîne du Jura est couronnée de neige. Tout est joli ici quand il fait beau. Les aspects variés de la nature peuplent notre solitude et y ajoutent de vrais charmes ; mais quand il fait un brouillard qui nous dérobe la vue de quoi que ce soit, il faut avoir les ressources intérieures de la vie religieuse pour échapper aux influences tristes de la nature. Je pense toujours, quand les nuages viennent, aux ombres de la foi qui couvrent tant de belles réalités divines et qui, pas plus que nos brouillards, ne les font disparaître réellement ; en apparence seulement, elles n'existent plus ; aussi, quand les nuages se dissipent, laissant de nouveau apparaître ce qu'ils nous cachaient, je me reporte toujours au moment de la mort où nous verrons tant de grandes et belles choses dont nous n'aurions joui qu'en espérance ici-bas.

Le froid, les privations, qu'est-ce que cela quand le cœur est dilaté par l'amour de Dieu ?... Certes, il y avait bien des épreuves au dehors et on les sentait vivement, mais il faisait bon pour les âmes dans cette chaude atmosphère de piété et de charité ! Mgr Mermillod venait, selon sa promesse, visiter de temps en temps la petite communauté, et, chaque fois, c'était fête au prieuré de Bethléem.

Le séjour à Saconnex ne se prolongea pas au-delà de l'hiver. Dès qu'on put rentrer en France, le noviciat fut transféré à Nice, mais les Sœurs qui avaient joui en Suisse de la douce intimité de Mère Térèse-Emmanuel n'en ont jamais perdu le souvenir. C'était une grâce qu'elles ont appréciée de plus en plus ; elles avaient vu de près ce que c'est la sainteté de cette Mère si pratique dans les détails de la vie, si admirablement contemplative dans ses rapports avec Dieu : « C'est une flamme », disait d'elle Mgr Mermillod. De Nice, Mère Térèse-Emmanuel écrit à une Sœur qui, à Nîmes, assistait à des conférences sur l'éducation, données par le P. d'Alzon à la communauté ; elle lui manifestait en même temps ses sentiments vis-à-vis de la France :

> Je suis ravie que vous assistiez aux conférences du P. d'Alzon. C'est un immense bien pour nous qu'il ait pu les faire et je comprends votre bonheur de vous en nourrir. Je vois qu'elles vous ont animée d'un zèle nouveau pour vos leçons et pour les petites âmes qui vous écoutent. Il me semble que votre tâche doit être bien plus facile cette année après les événements qui rendent sensible l'action de Dieu dans le monde. Je prends part à tout ce qui regarde la France avec plus qu'un cœur français, chère Sœur, avec un *cœur assomptiade*. Mon pays, ma famille, c'est l'Assomption et l'Assomption est française. Aussi, je prie pour la France et pour Rome, pays d'adoption. Tout ce que j'aime en est : notre Mère, mes sœurs ; aussi, soyez sûre que je suis bien votre cœur en cela, comme par le dévouement de mon cœur avec lequel je suis toute vôtre en Notre-Seigneur.

Au printemps 1872, Mère Térèse-Emmanuel ramena le noviciat à Paris, les âmes venaient nombreuses chercher la joie et le bonheur de se donner à Dieu à l'ombre du mystère de l'Assomption.

Parmi celles qui l'attendaient au monastère d'Auteuil se trouvait la fille de son frère, Cora O'Neill, qu'elle fut heureuse de compter au nombre de ses novices, sous le nom de Sœur Cécile-Emmanuel[7]. Dans cette famille privilégiée devaient germer encore deux autres vocations : Mère Térèse-Emmanuel vit arrive successivement au Noviciat deux sœurs de Cora : Sœur Gertrude de Jésus (retournée à Dieu en 1927) et Sœur Françoise-Emmanuel.

Les fondations qui s'étaient multipliées réclamaient des ouvrières, mais si l'Assomption de la terre s'accroissait, celle du ciel comptait aussi déjà des âmes bienheureuses. Mère Marie-Eugénie songea alors à réunir dans un même cimetière les corps de ses filles envolées au paradis ; elle obtint la permission d'ériger un petit cimetière à l'extrémité du parc du couvent de Saint-Dizier (détruit depuis par un incendie), et en 1875 elle chargea Mère Térèse-Emmanuel d'y conduire les corps des Sœurs enterrées dans le caveau de Paris.

Celle-ci, dans une lettre touchante, confie à Mère Marie-Eugénie les émotions ressenties alors :

Chère Mère…, nous attendions anxieusement ce matin, entre 5 et 6 hures, l'arrivée des cercueils. Les hommes et les Sœurs les ont portés dans la chapelle. On a étendu dessus des draps blancs, recouverts de fleurs, ce qui donnait un air joyeux à la cérémonie.

Puis, la messe des Morts a commencé. Je ne puis vous rendre l'impression de sensible consolation qui m'a saisie au commencement de cette messe. C'était un sentiment de bonheur de toutes ces âmes ayant leurs corps présents là, ensemble, à la même messe ; je ne pouvais entendre que les cantiques joyeux avec lesquels elles accouraient se joindre à nos prières. Elles sont mortes à des époques diverses. On a dit des messes sur chaque corps, en son temps, mais ici, les voilà toutes réunies devant le même sacrifice, reparues sur la terre, pour revenir à la communauté et ressentir, chère Mère, un dernier effet de votre maternelle affection. Il me semblait qu'elles en avaient une si tendre reconnaissance qu'elles sentaient et qu'elles disaient : Que c'est bon à notre Mère de nous avoir fait cette fête, de nous avoir jointes à nos sœurs vivantes et de nous avoir fait entrer à l'Assomption.

J'ai l'âme trop pleine de tout cela pour ne pas vous en dire ce mot ; maintenant qu'il m'a échappé, je n'ai pas le temps de le supprimer.

Après la messe, nous avons été, croix en tête, processionnellement au cimetière. Arrivés devant les fosses, nous avons placé les cercueils, en rang, chacun devant la place où il devait être déposé.

Puis M. le Curé a béni le cimetière, selon le rituel. C'est touchant pour le cœur, chère Mère, au-delà de tout ce que je puis dire, cette rentrée parmi nous de toutes ces sœurs perdues sous terre depuis si longtemps. Nous sentons toutes qu'elles vont être des protectrices, des amies pour cette maison, et pour nous toutes, des bienheureuses sœurs. Elles sont à nouveau dans une Assomption de la terre et elles nous feront sentir qu'elles prennent place à notre vie en l'attirant avec plus de force et de suavité vers le ciel et en nous aidant à y aller. C'est vraiment comme la rentrée de vingt sœurs dans une fondation éloignée ; on sent avec elles les liens de cœur se renouer et devenir beaucoup plus vivants…

L'année suivante, en 1876, Mère Térèse-Emmanuel accompagna Mère Marie-Eugénie dans un voyage qu'elle fit à Rome. Quelle joie pour son âme de s'agenouiller aux pieds du successeur de Pierre !

Dieu soit béni, ma chère fille ! lui écrivait Mgr Gay, j'apprends votre prochain départ pour Rome. Je vous félicite et je suis extrêmement heureux pour vous de ce saint voyage. Je ne doute pas qu'il soit pour vous une source vive de consolations spirituelles et de grâces.

Toute profanée par la présence de ceux qui l'ont sacrilégement envahi et la détiennent contre toute justice, Rome demeure une ville sainte, et vous en jouirez d'autant plus librement que vous ne l'avez jamais vu dans un autre état. Vous vous agenouillerez dans ces grands sanctuaires qui ont reçu la prière des siècles et des larmes des saints élevés, d'ailleurs presque tous, sur le sang de nos premiers martyrs. Vous y respirerez toutes les senteurs célestes de la foi et de la piété, vous y aurez l'âme toute ouverte aux influences et à l'esprit de l'Eglise… Ma prière, ou plutôt toute mon âme vous y suivra, vous y accompagnera, et je m'assure que vous vous en souviendrez dans vos nombreuses stations.

Puis, vous verrez Pie IX, ce qui est aussi voir Pierre. C'est une immense grâce pour une fille de la sainte Eglise aussi dévouée que vous l'êtes. Je remercie Dieu d'avoir ainsi disposé les choses, qu'avant la fin de votre vie et pour mieux encore féconder les années qui vous restent, vous allez puiser directement à ces sources sacrées.

Je crois que cela est très important et pour votre sanctification et pour celle des âmes dont vous êtes chargée, et pour votre chère Congrégation. Ah ! que je crois ce que vous m'avez écrit dans vos notes, touchant la protection que Notre-Seigneur lui accordera et son adoption par Marie, et le bien qu'elle est appelée à faire dans la sainte Eglise par la manifestation et la production de Jésus dans les âmes.

---

[7] Sœur Cécile-Emmanuel fut supérieure de notre maison de Rome, puis de celle de Paris, là une maladie foudroyante l'emporta en quelques heures le Vendredi-Saint 1906.

Les deux voyageuses se joignirent au pèlerinage conduit par le P. Picard, Assomptionniste. A Gênes, où en 1892, Mère Marie-Eugénie devait envoyer un groupe de ses filles, elles assistèrent à la messe devant l'autel de Sante-Catherine et vénérèrent le saint corps. Après leur avoir fait visiter l'hôpital où la Sainte servait les malades, les religieuses les conduisirent dans sa cellule.

Quelle consolation, écrivait Mère Térèse-Emmanuel de vivre un moment près de ma chère sainte, de marcher où elle a passé, où elle a vécu et où elle est devenue un séraphin d'amour.

Arrivées à Rome le 29 avril, elles visitèrent les sanctuaires de la Ville Eternelle, furent reçues par le Pape en deux audiences publiques et eurent le bonheur de l'approcher et de recevoir ses conseils dans une audience particulière.

Mère Térèse-Emmanuel écrivait les joies toutes surnaturelles de son âme en cet entretien avec le Vicaire de Jésus-Christ, et la sainte Mère garda comme une relique le voile sur lequel Pie IX avait posé la main.

Après un séjour de trois semaines dans la Ville Eternelle, les voyageuses rentrèrent en France, s'arrêtant à Lorette, Assise, Padoue, Venise, Milan.

Dès lors, la Supérieure générale eut le désir de fonder au centre de chrétienté une maison de l'Assomption. Tout en acquiesçant à ce projet, Mère Térèse-Emmanuel souhaitait ardemment une fondation auprès de la Vierge à Massabielle : les deux projets eurent leur exécution.

En 1882, un magnifique couvent élevé par les Bénédictines se trouvait vacant à Lourdes. Situé en face de la grotte, de l'autre côté du Gave, les religieuses pouvaient, sans sortir, assister de la maison à toutes les manifestations de la foi. Mère Marie-Eugénie hésitait ; sur les instances de Mère Térèse-Emmanuel, elle se décida.

On ne pouvait songer à y établir un grand pensionnat, mais nos autres œuvres : adoration, retraites, préparation à la première Communion, etc., pouvaient s'y développer. Mère Térèse-Emmanuel en éprouva une vie joie et Lourdes fut appelé *sa* fondation. Six ans plus trad, en 1883, dans un voyage à Rome, sur la demande de S. Em. le cardinal vicaire Mgr Parocchi, Mère Marie-Eugénie jeta dans la Ville Eternelle les fondements d'une maison de l'Assomption. C'était en Italie, notre première fondation.

De retour à Auteuil, après ce pèlerinage aux pieds de Pie IX, Mère Térèse-Emmanuel reprit son œuvre auprès des novices ; elle devait la continuer inlassablement jusqu'en 1883, époque à laquelle la maladie l'obligea de diminuer son travail. Elle dut alors se faire aider et même suppléer, pendant une partie de l'année, sa santé l'obligeant à passer de longs mois à Cannes ; peu à peu elles dut tout abandonner. Mais son œuvre demeure ; et l'on retrouve toujours ses enseignements, pour le plus grand bien des âmes, dans la mine inépuisable des écrits qu'elle nous a laissés et où, fidèlement obéissant à la voix intérieure, elle a transcrit les lumières que Notre-Seigneur lui donnait dans l'oraison.

Le chapitre suivant va nous livrer quelques-uns de ces précieux enseignements.

CHAPITRE VI

Nouveau regard sur la vie intérieure de Mère Térèse-Emmanuel.

Après avoir vu Mère Térèse-Emmanuel Supérieure de Richmond et après avoir parcouru sa carrière de Maîtresse des novices, revenons sur son admirable vie intérieure qui soutenait si bien sa vie de zèle, et reprenons cet édifiant récit, au point où nous l'avons laissé, c'est-à-dire en 1850.

Mère Térèse-Emmanuel, encouragée et soutenue par son directeur, s'est donc soumise aux divins vouloirs, malgré ses appréhensions et ses répugnances. Elle s'est livrée au crucifiement total. Les mêmes appels résonnent toujours au fond de son âme : « *Egredere, sors* ». Sortir de sa vie propre pour entrer dans un vraie mort dans la vie divine de Jésus : son temps, son âme, sa vie, tout doit *s'user* à parfaire en elle l'état du divin crucifié.

Est-ce à dire que la contemplation absorbe ses journées ?

Maîtresse des novices, Assistante de la Supérieure générale, les devoirs de la vie active prennent son temps et ne lui permettent pas de venir, autant qu'elle le désirerait, retremper son âme dans la prière, mais la pensée de Jésus ne la quitte pas ; aucune occupation ne l'en détourne ; elle entend sa parole intérieure et elle aspire au moment où elle pourra se retrouver seule avec lui.

Pour cette contemplative admirable, pour cette voyante de l'invisible, l'absorption en Dieu, l'extase, pourrions-nous dire, est de tous les jours. Jésus « l'enlève » et dans ses colloques intimes l'instruit de ses desseins :

« Jésus vint avec amour me révéler la vue de sa présence dans l'Eucharistie. Il me dit qu'il est là dans cet état d'hostie, réduit à cet anéantissement, non pour lui-même, puisqu'il est sans cela, non pour les anges qu'ils le voient tel qu'il est, mais pour les hommes. Il a fait tout ce qu'il a fallut pour en arriver là : s'incarner, naitre, mourir, être crucifié, ayant toujours en vue l'âme humaine avec laquelle il veut prendre ses délices en habitant en elle. J'étais une de ces âmes qu'il a cherchées ainsi, et il me demandait amoureusement si maintenant je ne voulais pas l'avoir pour seul objet de mon estime, de mes recherches. C'était un appel d'amour total. « Ne me prendras-tu pour but unique, acceptant la mort et toutes les morts, pour arriver à moi seul, comme je l'ai fait pour toi, ne voyant que toi seule ?... Je veux être recherché comme j'ai cherché ; cherche-moi jusqu'à être crucifiée. »

Je vis alors que si je ne vais à lui, il sera seul, lui qui a souffert ces terribles douleurs pour prendre ses délices avec moi !...

Tout me criait que je devais le prendre, faire mes délices d'être avec lui crucifiée, comme lui avait mis sa joie à se faire crucifier pour me trouver. J'étais fortement transportée, sentant toute la valeur de cet acte ; puis, le choisissant, m'abandonnant à l'amour, j'ai pris ce crucifié pour avoir mes délices avec lui !... Il me sembla le voir alors, de solitaire, de pauvre, de méprisé, de crucifié qu'il était, devenir triomphant, et ces paroles furent dites comme à tous :

« Ne me plaignez plus comme pauvre Crucifié : j'ai trouvé une âme qui fera ses délices d'être avec moi ! »

Et Jésus lui découvre que cet état de crucifié communique à l'âme une expérience de lui, une connaissance de lui, auxquelles elle n'arrive pas autrement : « Récitant Matines de la fête du Saint-Suaire, je fus enlevée à ces paroles des premières Leçons : *Novissimum virorum, virum dolorum* (Is. LIII, 3). Jésus me disait : « Oui, Seigneur, parce que vous y êtes. Je veux, être en tout, ce que vous avez été comme crucifié, avant d'être, en tout, ce que vous êtes comme glorifié. » Notre-Seigneur me répondait : « Tu le seras, mon enfant, et tu me seras une épouse très chère. »

Et me prenant davantage à lui, il me dit que tous ceux qui lui ont témoigné quelque compassion dans ses souffrances : Véronique, Longin, le Cyrénéen, saint Jean, nul n'a été crucifié avec lui, et cependant pour le peu qu'ils ont fait, combien il a été reconnaissant !... Que de grâces ne leur a-t-il pas faites ?... Et que ne sera-t-il pas à qui sera crucifié avec lui ?...

Puis, Jésus me dit : « Ne sois rien en toi ! » Et je vis mon âme vide de moi-même.

Jésus mit devant moi son désir ardent de vivre sa vie, de trouver une âme et un corps qui l'acceptent. Ne pouvant plus s'incarner, il veut par le consentement et l'amour d'une âme, avoir encore une vie dans ce monde et y renouveler ce qui s'est passé dans sa véritable humanité pour le bien des hommes. Ce

qu'il voulait, c'était dans cette vie qui lui serait donnée, l'union simple à sa vie souffrante : union si douce, si complète, si véritable, qu'il n'y ait pas une pensée, pas un geste, pas une parole, pas un sentiment qui n'appartient à ce doux Sauveur souffrant et mourant, et ne serait produit par lui.

Et je vis comment deux vies contraires se peuvent subsister dans un même sujet, et comment Jésus voulant me donner sa vie, trouve obstacle dans l'existence de la mienne ; il veut qu'elle cède la place, qu'elle cesse pour qu'il puisse se verser tout en moi. Il me fit voie aussi à quel point la grâce peut remplacer la nature : ces paroles me furent rappelées : « Marie pleine de grâces, Jésus plein de grâces et de vérité. » Et pour moi, membre de Jésus, humilié de surcroit, lui, devait être ma plénitude…

Avec véhémence, Jésus me dit : « Livre-toi à moi, à mon amour infini. » Et j'eus un sentiment si vif de cet amour pour moi que j'en étais émue jusqu'aux larmes ; cet amour me voulait tant de biens suprêmes, s'unir à moi dans la croix !... Il dit qu'il versera en moi sa vie comme une onction ; j'en étais toute pénétrée. J'étais comme son humanité petite et basse, douce, aimante et soumise. J'étais établie dans un rapport si saint avec la divinité ! ... Oh ! si je savais rester ainsi !... Je l'ai beaucoup demandé. »

Mgr Gay suit la marche ascendante des demandes de Notre-Seigneur ; il éclaire ses voies, affirme les volontés divines à Mère Térèse-Emmanuel ; il tient ferme et écrit en janvier 1856 :

La réalité de vos souffrances est une preuve péremptoire de la réalité de vos vues… Ce que vous portez, je suis témoin que non seulement Dieu vous l'a annoncé et promis, mais que vous l'avez accepté et même passionnément désiré… Dieu sait que je voudrais vous soulager, mon enfant, mais je respecte encore plus vos douleurs que je n'y compatis, parce que cette compassion sort naturellement de mon cœur, tandis que le respect y vient par grâce. Je compatis à ma sœur et à mon enfant qui souffre ; je respecte l'épouse de Jésus-Christ et la victime avec lui de son Père.

Votre vie intérieure consiste à dire à Dieu continuellement : *Amen* ! et si, ce que j'espère, la sainte grâce de Notre-Seigneur vous mène à y ajouter *Alleluia* ! votre vie, déjà bonne, sera devenue parfaite. Croyez au moins que si vous dites toujours *Amen*, éternellement vous direz : *Alleluia*. Courage vis-à-vis de appels de Dieu, j'entends : patience courageuse, patience imperturbable et infinie… Vous n'êtes plus à vous, mais au Christ ; vous vous êtes aliénée cent fois. Il a tout droit, et vous n'en avez plus même une ombre. Ne vous étonnez donc pas que le combat dure et qu'une acceptation, d'ailleurs sincère, ne produise pas tout de suite son effet.

La paix de Dieu est d'un tel prix qu'il ne faut pas penser qu'on l'achète trop chèrement là où on la paye par plusieurs violences…

Laissez donc Dieu Maître absolu, et ne soyez jamais surprise, mais plutôt reconnaissante, quand vous le verrez exercer plus souverainement le domaine qu'il a sur vous…

Plus que jamais, livrez-vous à ces communications quelles qu'elles soient. Laissez Dieu user absolument de vous comme une chose. Si la tentation vient, n'en soyez pas surprise, mais retirez-vous dans le sanctuaire de foi que mon autorité fondée sur celle de Dieu vous bâtit. Tant que vous resterez là, vous serez invincible, car c'est de quoi il dit : « L'obéissant n'aura à raconter que des victoires… »

En effet, bien souvent le doute, la crainte, plus que cela, la résistance, étreignent l'âme de Mère Térèse-Emmanuel ; ce n'est qu'au prix d'un consentement incessant entre les attraits divins et sa vie propre qu'elle assure à la grâce son triomphe. Notre-Seigneur alors lui tend la main et s'unit à elle davantage dans ses souffrances.

Nous lisons dans ses notes :

« J'étais totalement abattue et impuissante pour le bien, pour le plus petit acte de vertu ; pour l'union avec Jésus-Christ, tout me manquait. La force de Dieu était enlevée à mon âme, la livrant à ses ténèbres naturelles, à ses maux, à la corruption du péché. C'était comme si on enlevait le soleil à la création ; et pis encore, car, sans le soleil, la nature resterait cependant la nature, tandis que sans la présence de Dieu, l'âme est réduite non seulement à sa nature, mais encore à la dégradation de sa nature. Je ne pouvais m'élever au-dessus de cet état ni par la foi ni par la prière.

La foi, comme lumière divine, était éclipsée, non que j'eusse des tentations contre elle ; j'étais comme privée d'elle.

Le sacrifice, les vertus surnaturelles, ne m'apparaissaient que dépouillés de leur caractère surnaturel, qu'étant la domination tyrannique de la nature. C'en était à tel point, que parfois je me croyais abandonnée de Dieu. Etant ainsi dans l'accablement, Jésus vint à moi. Il me dit :

« Ne pourrions-nous pas entrer en société ? Ne sommes-nous pas rendus au juste point où nous pouvons nous associer ? »

Il m'ouvrit alors l'intelligence, me disant que dans son sacrifice il est réduit à être le jouet de la souffrance, rien ne l'en préservant, ni lumières, ni ressources divines. La souffrance agissait en

maîtresse, le réduisant comme un pauvre esclave sur qui elle a tout pouvoir ; il n'était plus qu'une misérable créature, un pécheur puni, souffrant, abattu, s'étant dépouillé de ses forces divines et livré sans défense à sa Passion. Il m'enseignait que maintenant je vais porter ma croix dans la faiblesse et l'infirmité, et qu'il voulait faire alliance avec moi dans cet état d'abattement.

C'était pour mon âme une onction et un repos que cette demande de Jésus de faire alliance avec lui, dans cet état : c'était comme s'il disait avec l'humble tendresse de son cœur : « Ne t'y trompe pas… Ce n'est pas pour te rendre forte, pour te faire communier à ma divinité, t'élevant au-dessus de toi par la puissance de mon onction divine, car moi-même j'en étais dépourvu dans ma Passion douloureuse. C'est parce que tu es mon épouse et réduite à l'infirmité de la souffrance que je te donnerai mes douleurs ; là où tu en es, tu peux les recevoir. »

Et il me mit devant les yeux la vue de cette alliance dans ses souffrances. Nous nous en allions ensemble, tous les eux, dans les douleurs, avec une humble tendresse l'un pour l'autre, étant tout abjects, infirmes, sans éclat ni force. Jésus me dit alors que c'était un mariage avec lui souffrant et abattu qu'il voulait en moi.

Je lui demandai quand il fallait le célébrer ; il me répondit : « Vendredi, jour de ma Passion. »

Justement c' était la fête d'une sainte bien dévote à ses souffrances : sainte Catherine de Ricci. Jésus me dit encore que les deux témoins seront la Sainte Vierge et saint Jean.

Le vendredi je me préparais à cette alliance avec Jésus. A ma communion, je me livrais à lui, avec un abandon calme et grave, lui disant que si c'est sa volonté qu'il me reçoive de la vie humaine dans sa vie souffrante, et que je renoue par cette alliance le lien éternel avec lui. Jésus me répondit, me montrant au fond de mon âme quel est le privilège de mon choix, et comment je dois lui être unie, comme fondue en lui pour l'éternité. Il me montra que c'était bien lui qui m'avait inspiré cette pensée d'alliance. Je m'unissait à lui, non pas dans le ravissement et dans l'enthousiasme, mais dans le calme et la gravité de la réalité.

L'Epoux était là, ayant voilé sa gloire divine, tel qu'il aurait pu se donner dans ses jours d'infirmité et de douleurs, sans éclat, destiné à une vie humble et souffrante, à une mort douloureuse, ayant sur les bras de nombreux fardeaux, et déjà abattu sous leur poids. Il était là pour me donner ma part de tout cela.

Je pensais : Quelle grâce qu'il me choisisse et se donne à moi comme Epoux souffrant !...

Mais il me répondit, ce qui me toucha profondément, que la merveille n'est pas ce qu'il se donne : il est tout donné, qu'on le reçoive ou non, mais la merveille est qu'il trouve quelqu'un se donnant à lui… La merveille est que je me donne, tant il a de peine à trouver un dévouement !...

Oh ! que je pensais cette plainte juste, mon cœur est si endurci pour lui !... C'était Jésus qui était reconnaissant que je ne trouvasse pas ma position trop humiliée et souffrante pour m'y fixer, lui, qui n'y est que pour nous !

Puis, Jésus s'ouvrit à moi avec une tendresse humble et touchante m'appelant « l'épouse de ses souffrances » parce que je m'allie à lui pour le partager… C'était comme une invention d'amour.

Il voyait que s'il avait fixé le lien de notre union dans la force et la générosité de l'amour, je n'aurais pu y être, étant plongée, comme je suis, dans l'abattement ; alors, il est descendu jusque-là et me fait l'épouse de ses propres abattements… »

Et Jésus lui révèle que l'épouse doit subir la destinée de son époux.

« Mon enfant bien-aimée, puisque tu unis ta destinée à ma croix, je t'unis à mon cœur. Tu sentiras cette union au plus intime de ton âme, comme la consolation dans les souffrances que tu vis avec moi.

Je suis ce que tu aimes le plus, et je t'aime plus que personne ne pourrait t'aimer !... ainsi, unie à moi, voudrais-tu avoir un autre sort que le mien ? Peux-tu ne pas partager mon état ?

L'épouse partage les peines et les adversités de son époux. Tu trouveras dans cette union à moi la raison de ton état : il n'est pas à toi, il ne te convient que parce que tu partages mon sort. Tu te diras, quand la nature réclamera, que cet état n'est pas le sien, que c'est comme épouse de Jésus que tu partages les peines, les charges, les hontes, les douleurs de Jésus. Ma fille, c'est parce que tu es épouse que tu seras crucifiée. »

Pénétrée d'amour, de contrition, Mère Térèse-Emmanuel suivait les stations du chemin de la croix ; arrivée à la sixième station, l'impression l'étreignit que tout son être devenait le linge de Véronique pour recevoir l'empreinte de Jésus couvert de douleurs ; la voix de Notre-Seigneur retentit : « Ma bien-aimée, tu es ma Véronique », lui exprimant qu'elle le soulagerait en portant l'empreinte de ses douleurs les plus

humiliantes. Puis, il dit avec une impétuosité d'amour que dans la proportion où elle serait à lui crucifié, elle acquerrait la ressemblance à lui glorifié.

« Mon âme, se fondait en amour, écrit-elle, je demandais toute peine, toute souffrance, pour l'amour de lui. Je sentais une si grande piété que, ce soit lui, Dieu, qui souffre tout cela ! Alors, Jésus s'empara de tout mon être et le pénétra de son amour… Il me dit dans un recueillement inexprimable : « Ma bien-aimée, je veux imprimer ce que je veux en toi, comme sur la cire. »

E je comprenais qu'il voulait parler de lui crucifié. »

Les exigences divines s'affirment.

Jésus la pousse encore à un amour plus profond, plus véhément :

« Ma bien chère enfant, je voudrais de toi plus d'amour, plus d'ardeur dans l'amour ; tu m'aimes, mais tu ne m'aimes pas assez passionnément. C'est trop prudent. Tu ne mets pas assez tout ton être dans l'ardente tendance vers moi… Il faut que tu tendes vers moi avec véhémence, comme vers ton souverain et éternel bien, vers ta fin, vers ton Jésus, ton Epoux, ta vie, ta lumière, ta joie, ta vérité, ton Crucifié et, en cela, ton être nouveau… Je veux un amour qui te pousse hors de toi, pour moi, qui ne calcule plus rien, qui dépasse les bornes de la nature personnelle pour l'emporter vers moi, pour la faire s'unir à moi dans mon être propre ; que tu t'oublies pour me chercher, pour me désirer, pour me supplier de te conformer à moi, le Christ dans mes souffrances.

Laisse l'amour dévorer toutes choses en toi. Livre tout à l'amour : c'est le moyen de te libérer de toute propriété de toi-même. Je ne te donne pas d'autre moyen de tout concilier, de tout endurer, de tout accomplir… que l'amour !

Il est plus fort que la mort… Au ciel, il sera seul dans la créature ; dès ce temps, il doit commencer son œuvre de destruction et de consommation en moi…

C'est l'amour qui doit disposer de toi, te presser, te pousser aux actes qui te donnent à moi, à mon sacrifice et à toute créature dans mon sacrifice. Je veux la croix, mais tu n'es pas assez ardente pour la désirer, à la demander, à y croire. – Seigneur Jésus, que puis-je faire pour devenir plus ardente ? – Désire la croix, demande-la, crois-y comme si tu devais la souffrir ce soir, et fais cela tous les jours, comme préparation à mes desseins. »

Mère Térèse-Emmanuel s'effraye des insistances de Notre-Seigneur ; elle recule, elle se sent infidèle. Mgr Gay l'encourage et la tient dans la voie de la croix :

Persistez à croire, écrit-il, et ne vous lassez pas de souffrir. Votre foi sera la source et l'appui de votre patience… Courage, vous arriverez à vous laisser clouer en croix avec Jésus, et vous ne vous plaindrez même plus, semblable en tout à l'Agneau qui est votre modèle. Je ne parle pas d'un état fixe qui serait surhumain ou plutôt miraculeux, mais je parle d'un état habituel où la volonté, malgré les gémissements de la nature, restera paisible et ferme, unie à Celui qui a dit : *Venite ad me omnes qui laboratis et oneratiestis, et ego reficiam vos* (Matth. XI, 28). Tout ne peut se faire d'un coup. La vie n'est pas un bond, c'est une marche. Ayez confiance, je ne puis trop vous redire cela… Jésus, bien qu'il demande encore et instamment, est content de ce que vous donnez. J'admets que l'étendue et l'application qui vous est faite du mystère de Jésus ne soit pas ordinaire ; mais, convenez que si vous vous mouliez exactement dans le dessein de Dieu et faisiez passer dans vos œuvres l'admirable théorie que la contemplation vous présente, vous seriez morte à vous-même, libre de toute créature, semblable à Jésus et agréable au Père.

La vérité seule produit la sainteté ; Allez donc, mon enfant, vers le terme où la bonté de Dieu vous appelle, allez, je suis témoin et prêtre, et ne désire rien que de vous unir à l'Epoux. Ici-bas, je sais bien que cette union commencée dans la foi se consommera dans la souffrance. Je suis trop votre père pour ne pas en ressentir quelque chose et compatir à vos douleurs ; mais j'ai trop de foi en mon ministère et je connais assez Jésus-Christ, quoique je le connaisse si peu, pour ne pas dominer votre peine et la mienne et vous aider de toutes mes forces dans votre bienheureuse immolation. Livrez-vous donc à cette parole détruisante qui ne détruit que pour édifier, qui ne sépare que pour unir. Acceptez-la, ouvrez lui tout votre être, disant dans l'esprit de Jésus : *Ego autem non contradico* (Is. I, 5). C'est de Jésus qu'il est dit : *Tradebat autem judicanti se injuste*. (2 P I, 23). Combien plus livrerez-vous à qui vous aime…

En cette voie douloureuse, tracée et voulu par lui, Notre-Seigneur indique à son épouse qu'elle sera soutenue par des âmes saintes qui lui seront de spéciales protectrices :

« Parmi tous ceux qui ont souffert le martyre, lui dit-il, deux te seront donnés pour être tes sœurs et ton secours particulier : Catherine d'Alexandrie et Agnès ; l'une pour l'esprit, pour la victoire sur la raison ; l'autre, pour l'amour de ton Epoux céleste. Tu prieras beaucoup sainte Catherine et sainte Agnès : je te les donne pour sœurs. »

« Quelque temps après, priant mes protectrices, écrit Mère Térèse-Emmanuel, je fus très « enlevée ». Sainte Agnès semblait venir à mon âme, s'approchant avec une sainte familiarité et avec amour elle me dit qu'elle est ma sœur et qu'elle m'aidera à aimer mon Epoux. Elle était toute heureuse que Notre-Seigneur m'eût livrée à elle pour cette mission, comme le serait l'une de nous si on lui donnait une personne à convertir à Jésus-Christ. J'étais émue jusqu'aux larmes de cette sainte et réelle fraternité. Je lui demandai de me laisser une de ses paroles pour me porter à l'amour de Jésus. Cette parole me vint alors : *Juncta sum in coelis Sponso quem in terris posita tota devotione dilexi* (Off. de sainte Agnès : *Illi sum in coelis quem in terris posita tota devotione dilexi.*) qui me laissait une profonde impression de la réalité de notre union et de son intercession pour moi. Il me fut dit que quoique je sois si loin d'elle, dans une si grande disproportion, il y a eu au moins en moi cela de commun avec elle, que je n'ai aimé aucune créature.

Elle va m'apprendre à aimer Jésus, le céleste, le divin, l'adorable Epoux. Sa mission est de m'inspirer l'amour, de m'unir à son amour à elle pour Jésus.

Sainte Catherine me fut présentée après, et elle dit : « Et moi, ma sœur, je t'aiderai à vaincre ta raison par la foi. Je suis une martyre qui a connu et proclamé le Christ, la lumière du monde qui dissipe les petites lumières de la raison. »

Enfin, le jour de sainte Catherine de Sienne, Mère Térèse-Emmanuel entendit Notre-Seigneur lui dire qu'il lui donnait aussi cette sainte pour secours et pour sœur : elle devait l'aider à avoir la foi, l'ardeur et la générosité qui lui manquaient.

Un instant après, il toucha mon cœur d'amour, de joie d'avoir pour sœurs ces saintes du ciel qui le voient ; elles auront soin de moi et m'aideront à le servir.

Sante Catherine avait les stigmates. Son regard manifestait une grande compassion et un tendre amour, comme pour me dire : « Je t'aiderai à porter le fardeau de mon Epoux. »

Et Jésus lui dit encore : « Je te donne les anges de mes souffrances, celui de mon agonie, pour te soutenir. Pour les souffrances surnaturelles, il faut des forces surnaturelles. »

Durant cette première période de sa vie spirituelle jusque vers 1860, Mère Térèse-Emmanuel a des vues fréquentes sur les mystères, les paroles de l'Ecriture que Notre-Seigneur lui fait comprendre ; elle a parfois de grandes joies. Citons quelques-unes de ses vues profondes qui pourront aider certaines âmes à mieux comprendre l'amour de Notre-Seigneur :

« L'amour de Notre-Seigneur, écrit-t-elle, est l'unité, la clé de tout, la solution de tout. Seul, il explique tout. Tout est ténèbres, hors l'amour !... Jésus est si beau ! si tendre ! si parfait ! Il attire à lui rendre un culte d'adoration par l'amour.

Je pensais : que faut-il aimer particulièrement ? Est-ce la beauté ? Est-ce la bonté ? Jésus me dit : « Aime l'amour ! » L'amour, c'est lui ! Dieu est amour !

J'avais une impression enlevante de cet amour. Aimez et faites ce que vous voudrez ! Que vouloir quand on aime, si ce n'est la plus parfaite adoration de l'être aimé ! Je désirais ardemment qu'il fût aimé et servi par tous, et j'étais décidez à tout souffrir pour augmenter sa gloire.

Oh ! la chose délicieuse que cet amour ! C'est un monde nouveau devant moi ! C'est avoir trouvé la Maître du monde ! Ses divins attraits, ses perfections me ravissent… Je disais la parole qui me montait au cœur : « Trop tard je vous ai aimée, O Beauté toujours ancienne et toujours nouvelle !... Trop tard, je vous ai connue, ô Vérité éternelle ! ... »

Jésus dit alors avec admiration : « Qu'est-ce qui répare comme l'amour ? Qu'est-ce qui rend l'adoration, la soumission, comme l'amour ? L'amour aime la souveraineté de Dieu, la volonté de Dieu, les reconnaît, l'y soumet. L'amour rend tous les devoirs, et il ne fait qu'aimer ! … Oh ! l'excellence de l'amour ! … »

J'entendais toujours cette même parole : « J'ai trouvé celui que mon cœur aime.» (Cant. III, 4). Tout ici-bas est son œuvre, la création est le miroir de celui que j'aime. Un voile très délicat le couvre partout, mais je pénètre ce voile ; il ne le cache plus ; il ne fait que l'enveloppée.

Plus tard, Jésus me dit gravement et lentement : « Mon amour n'a pas été oisif ; J'ai voulu enrichir ce que j'aimais. L'amour veut faire du bien à ce qu'il aime, jusqu'à tout lui donner. L'amour est petit qui ne se donne pas soi-même et amoureusement. » Il me montra qu'il s'est donné corps, âme, divinité vie, mérites, gloire, tout, à ce qu'il aime : l'homme…

Je dois me donner, me donner à Jésus, me donner par amour, tout ce que j'ai : vie, corps et âme… « Si l'homme donne toute la substance de sa demeure en échange de l'amour, ce n'est rien » (Cant. VIII, 7) ; le néant ne peut payer l'amour. Cette parole me revenait, me disant le plus d'estime que je dois faire de tout ce que j'ai à quitter ou à souffrir pour l'amour de Jésus.

L'amour répare en ce qu'il préfère Dieu en toutes choses, étant ainsi le contraire du péché dont le mal est de préférer la créature à Dieu.

Puis, Jésus mit devant moi dans une grande lumière comment toutes les œuvres de Dieu, toutes ses opérations en lui-même et en dehors de lui, ne sont qu'amour. Dans la création, c'est l'amour donnant, et dans la Rédemption, c'est l'amour se donnant en Jésus, dans les actions d'obéissance, d'humilité, de douceur… Oh ! quelle paix ! quelle unité dans l'amour ! Tout recherche, tout effort, sont bannis ; on reste dans l'amour, et opérant dans l'amour, on satisfait tout !...

Entre toutes les choses qui satisfont Dieu, qui l'attirent, lisons-nous un peu plus loin, l'abaissement est la première. Dieu regarde les choses basses, il s'approche de celui qui s'humilie, il écoute sa prière… L'humilité se trouve dans le parfait amour… l'abaissement, c'est un acte d'amour : on élève au-dessus de soi celui qu'on aime. Dieu ne veut pas l'abaissement pour l'abaissement, il le veut pour l'hommage que la créature lui rend là, étant alors à sa vraie place, aimant à l'être devant l'autorité et la volonté de Dieu.

Je vis que Jésus n'a été si patient, si obéissant, si doux, si parfaitement Agneau que parce qu'il était humble de cœur. Cela m'a beaucoup éclairée sur les résistances qui s'élèvent en moi.

Je me voyais naturellement superbe de cœur, si bien qu'à toute demande de crucifiement, d'anéantissement, mon cœur s'échappe, s'insurge, ne s'estimant pas fait pour cela. En Jésus, il en était tout autrement. Il s'estimait fait homme pour ces abaissements, et son cœur demeurait humble, se mettant au-dessous de tout ce qui le crucifiait. C'est là le grand secret !... Voilà ce qui a fait Jésus si doux, si soumis, si réellement un Agneau se laissant faire et recevant avec une ineffable douceur tous les mauvais traitements et les mépris. Cette humilité de cœur lui montrait toutes ces choses non comme des outrages, mais comme des mérites. »

Ainsi Mère Térèse-Emmanuel, plongée dans la contemplation, l'amour de Jésus se révèle tantôt comme bonté infinie, tantôt comme la miséricorde de Dieu envers les hommes.

« J'eus une vue de la vie humaine de Jésus : toute bonté et tout abaissement ; il était dans ce monde à chaque créature : chacune avait droit sur lui parce qu'il s'est donné. Tout ce qu'il était n'est rien de trop pour la générosité, la prodigalité de son amour. Il se laisse prendre en tout temps ; tous l'approchent : pécheurs, femmes, enfants, et reçoivent de la plénitude de son amour. Les apôtres veulent empêcher cette invasion ; il les en reprend, il est tout à tous ; il n'a pas d'acceptation de personnes. Il est le Rédempteur, la Vie, la Vérité, la Lumière ; pour chacun, il s'est donné. Il connaît, il aime, il attire toutes les créatures à lui, et il est toujours « don ».

Sous cette humanité, Dieu miséricordieux regarde ses créatures par ses yeux, il les entend par ses oreilles, il leur parle par sa bouche. Au centre de cette humanité sainte, dans son âme, dans son cœur, la miséricorde a érigé son trône et l'occupe toujours. Non seulement il se donne à travers cette humanité, mais il la donne aussi. Il se donne et il la donne, qu'on le reçoive bien ou mal, qu'on en profite ou qu'on en abuse. Toutes ces différences sont là du côté des âmes ; en lui, il n'y a que le don universel, constant, le don qui ne se garde jamais à lui ! »

Une autre vue sublime encore est celle qui « l'enlève » dans la connaissance de la puissance de Dieu :

« En entrant à l'oraison, me mettant en présence de l'infini Bonté, je me sentais toute pénétrée de la puissance qui est Dieu. J'étais abîmée en cette puissance comme dans un océan, la sentant si pleine autour de moi, si haute, si profonde, que c'était infini.

Elle était plus grande que toutes les œuvres de Dieu et pouvait les produire sans effort ni violence. Voyant mon Dieu si divinement puissant, en grand repos et sécurité. Et comme je disais : Pourquoi, mon Dieu, êtes-vous si puissant ? Quelle œuvre a besoin de tant de force ? Tout divinement, Dieu me répondit : « C'est pour faire des saints ! ... »

Et, avec impétuosité, il me fut dit : « Moi, qui suis le Seigneur, je t'enlève. Je te montrerai qui je suis : tu ne le sais pas. » Et j'étais ravie comme devant l'Ancien des jours : ce qui me causait une grande frayeur.

J'étais comme devant l'Essence de Dieu, tout Être toute Grandeur, toute Beauté. Et Jésus dit : « Je suis Puissance ! … Ma Puissance est une tempête ! … » Et je vis une tempête irrésistible, maîtresse de tout : elle bouleverse, brise, renverse, fait et défait tout.

Je vis le chaos du commencement du monde, les éléments primitifs, informes, livrés à cette puissance dominatrice. Puis, après un temps, il me dit encore : « Et ma Sagesse ! » Je demandais alors : Qu'est-ce que la Sagesse ? « Ma Sagesse, c'est l'ordre. Elle ordonne tout ce que ma puissance a mêlé,

elle ordonne tout vers cette fin. » Je vis en effet que sans elle rien des créatures n'a été fait. Puis, avec grande majesté me revinrent ces autres paroles de l'Ecriture : *Et fecisti nos Deo nostro Regnum*. (Apoc. V, 10). L'œuvre de la Sagesse est d'ordonner toutes choses créées, matérielles et spirituelles, vers Dieu qui est leur fin, comme autant de miroirs devant réfléchir la divinité à l'infini. Et Dieu dit : « Je t'appellerai à ma puissance par ton obéissance. Dans la créature, l'obéissance c'est la soumission ; en Dieu, c'est la puissance, c'est l'autorité. La dépendance est dans la créature, l'indépendance en Dieu. Par l'obéissance, la créature se fait captive de ma puissance ; elle n'a plus de liberté propre. C'est un corps que je meus selon ma volonté, comme le très saint corps de Jésus.

O mon enfant, si tu voyais cette puissance qui dispose d'une goutte de pluie, des feuilles sur les arbres, des semences dans la terre, des astres dans le ciel, faisant tout mouvoir d'après ses lois ! … Si tu voyais cette puissance dans toutes les lois qui gouvernent ton corps, ton âme, ton temps, ta vie dans l'état religieux ! Si tu la voyais dans toutes tes Règles, tu ne voudrais pas plus que les étoiles sortir d'une ligne de la route tracée par ma volonté ! …

Je fais ma volonté par ma puissance, la créature la fait par son obéissance. Je la fais en exerçant ma souveraine autorité ; elle l'a fait en quittant sa propre liberté, en me la sacrifiant.

Si tu voyais quelle grande chose est l'obéissance ! … Une communauté est un monde où Dieu doit régner. Toutes choses doivent s'y mouvoir, comme les cieux, selon sa volonté, en harmonie avec elle.

La route des astres est tracée pour chaque instant, pas une minute de volonté propre. Ainsi, dans une communauté, l'obéissance est en tout. Il faut obéir comme mon Fils Jésus dans sa vie cachée, dans sa vie publique. Pas un iota de la loi n'était négligée ! … Qui aurait pu s'en affranchir avec plus de droit ? La loi était en lui, puisque, en lui, était la volonté de Dieu, qui est la loi. Mais, lui pouvait faire la volonté de Dieu par puissance, il a voulu la faire par obéissance, comme une simple créature. »

Citons encore, entre beaucoup d'autres, quelques pages sur le Saint Sacrement.

« Le Saint Sacrement est le centre de tout, puisque c'est Dieu sur cette terre, Dieu a notre portée, Dieu descendu, Dieu fait homme, qui vit notre vie, s'y mêle, reçoit nos visites, est l'hôte de nos demeures. Là, il ne voile que sa gloire. Jésus me montrait que l'Agneau qui est là debout devant le trône, qui est immolé, à qui les saints crient : *Dignus est Agnus qui occisus est accipere virtutem et benedictionem* (Apoc. V, 11), est ici dans le Saint Sacrement immolé sur l'autel, de sorte que le ciel et l'autel présentent le même Dieu à notre amour et à nos adorations… Il est là, toute sa substance est là pour aimer, uniquement aimer, pour se donner. Je voyais toute cela en une nouvelle lumière. Ce que j'en comprenais me consolait de n'avoir pas encore la possession éternelle de Dieu, m'excitait à jouir d'un trésor que j'ai là, à le bien estimer. J'étais comme quelqu'un qui ne l'aurait pas compris de cette façon.

Dès que Jésus m'a pénétrée de cette lumière : qu'au Saint Sacrement j'ai le même Dieu auquel j'aspire au ciel, de toute l'ardeur de mon âme je me suis portée vers lui au tabernacle. Je me sentais officiellement dans l'état et les fonctions d'adoratrice. Il m'était dit que toutes les vicissitudes de ce monde doivent me paraître si secondaires. Ici, est la fontaine de vie d'où coule l'amour, la grâce venant d'un autre monde ; elles envahissent cette vie. Pour voir Dieu là, il faut la lumière de la foi, d'une foi vive, lumière de l'âme.

Je louais, je bénissais, j'admirais, j'adorais. »

Jésus lui dit encore :

« Ma hère fille, tu auras compassion de moi dans l'Hostie où je suis vivant jour et nuit, l'Hostie sera pour toi, Jésus, ton Bien-Aimé, et tu aimeras à l'y trouver, à le louer, à l'adorer, à y chercher conseil, lumière, grâce, pardon pour le monde. Je veux de toi des actes d'adoration… reconnaissant le Verbe dans cette petite Hostie où l'excès de l'amour l'a réduit pour pouvoir atteindre et arriver à chaque créature baptisée et la nourrir de vie divine.

Mon enfant, c'est dans l'Eucharistie que tu te nourriras de Jésus crucifié, que ta chère âme prendra une disposition aux blessures de Jésus crucifié… Je veux que tu te livres chaque jour à cette influence profonde, puissante, qu'a ma chair glorieuse pour te transformer en Jésus crucifié. Et non seulement, tu feras cela le matin, mais plusieurs fois par jour, chaque fois que tu vas devant le Saint Sacrement.

Oh ! adore-moi de toute la puissance de ton cœur. Je déchire pour toi un peu le voile qui me cache. Je suis vivant et aimant dans l'Hostie. Vois avec quel amour je te traite partout où tu es, te parlant toujours. Ne le feras-tu pas pour moi dans ma présence eucharistique, m'honorant, me louant, me tenant compagnie, comme ma chère, très chère épouse que tu es par ma grâce ?

Je ne veux plus rien de toi en toi. Le pain est anéanti pour que je sois. Qu'il en soit de même en toi. Je ne veux que ma vie, là où je suis.

Et il me montra que s'il veut se mettre dans une hostie, prendre une créature matérielle pour qu'elle lui fasse place, avec combien plus de droit ne doit-il pas désirer se mettre dans une créature intelligente !... S'il se met quelque part, c'est pour y mettre son sacrifice. Dans l'Hostie, c'est un sacrifice non sanglant ; en moi, vivante, qui a une vie à détruire, ce sera pour y mettre son sacrifice sanglant.

Un jeudi, entrant en oraison, Notre-Seigneur mit immédiatement devant moi la vue de son amour dans l'Eucharistie. Il me dit que c'était le jour de la Cène (jeudi) et il m'ouvrit son cœur tel qu'il était le matin de ce jour. Il était tout amour et cela même pour la dernière de ses créatures. Je vit présente à ses yeux toute la suite des temps : il connaissait toutes les créatures qui devaient naître ; il voulait se donner à chacune d'elles par un don qui le rendrait la propriété de chaque âme. Jésus était comme liquéfié en amour.

Ce don amour enfermé jusqu'ici en son cœur par la limite des circonstances et du temps, pendant sa vie mortelle, allait en déborder et se faire un cours à travers les siècles, arroser chaque âme, arriver à elle pour la doter de la possession de Dieu même.

Dire que chaque âme, parmi les choses du néant qu'elle possède, peut encore posséder Jésus ! … Jésus jouissait d'avance – alors que son regard plongeait dans l'avenir – du don magnifique qu'il préparait aux âmes. Jusqu'ici il avait bien vécu pour tous et pour chacun, mais le jour était venu de les mettre en possession de tout ce qu'il avait fait, de se céder en toute propriété à ses créatures, et à chacune d'elles. O Dieu ! quelle merveilleuse libéralité ! ... Il se disposait à devenir le bien de chacun : grâce, vie, mérites, souffrances, humanité, divinité, sang, corps, tout lui ! … Je voyais le dessaisissement qu'il faisait de lui-même. Dans l'Eucharistie, Jésus n'allait plus être à lui ; il allait aux âmes. Elles seraient maîtresses de lui : il se faisait une chose divine à leur usage ! … Jésus jouissait de ce que l'heure tant désirée était venue. D'avance, il avait envers chacune l'amour qui accompagnait ce don chaque fois qu'on le recevait ! ... »

Les vues sur sa Passion se rencontrent à tout moment dans les notes de Mère Térèse-Emmanuel :

« Je vis Jésus, victime du monde, lié, maltraité. Ce corps si délicat, tout destiné à la croix, et dans son âme un sentiment de criminel qui se sait coupable et qui sait que rien ne lui sera remis de la peine, qu'il faut qu'il meure dans les tourments, que ni son Père ni les hommes n'auront pitié de lui. C'est le jour de justice pour Jésus ! … Je le vis seul comme dans une prison. Il était un monde où toute réalité surnaturelle se réunissait. *Unus mediator.* (I Tim II, 5). Dieu était en lui se réconciliant le monde ; le péché universel était en lui s'effaçant dans la peine. Des hommes étaient en lui pour être recréés, sauvés, *Sumus creati in Christo Jesu* (Eph II, 10) : la douleur divine était en lui, s'immolant. Il était comme à l'origine d'une création divine et dans l'enfantement douloureux du salut universel, obtenant la vie nouvelle pour les hommes. Et je le vis comme unique, concentré dans sa terrible souffrance, s'y laissant immoler sans une parole. Dans ce silence, il négociait notre paix avec Dieu, payant la peine toute entière. C'est un effrayant spectacle en Jésus, et autour de lui, c'étaient le mépris, la cruauté, l'ingratitude ! … Oh ! je compatissait à lui, à tout son être ruiné, détruit ! …

Puis, me parlant de la croix que je devais accepter et porter sans lâcheté, Jésus affirme :

« Mon enfant, si tu te resserres dans cette voie étroite et que tu ne regardes que la croix, je te ferai apercevoir les joyaux de la croix, les avantages de la croix. Je te ferai discerner ce que nul regard humain ne voit, parce qu'il faut un rayon de ma lumière pour l'éclairer. Oui, je te ferai discerner les biens divins de la croix : la puissance dans l'infirmité, la joie dans la douleur, le bonheur dans la souffrance, la gloire dans l'abaissement le plus bas.

Pour comprendre cela, il suffit que tu saches que la croix c'est moi ! … moi, avec les hommes ; moi, avec les pécheurs ; moi, victorieux des démons ; moi, avec mon Père l'aimant par tous mes membres ; moi en moi-même, le Saint des saints, l'Epoux des âmes, l'Ami, le Frère des hommes, leur très aimant Rédempteur qui les aime plus que sa vie, l'ayant donnée pour eux. La croix sera cela pour toi, mon enfant, parce que je serai ces choses en toi que je me suis unie comme mon humanité. »

Choisissons aussi quelques pages sur la Sainte Vierge : « Je vis que la Sainte Vierge a deux parts dans le mystère de Jésus-Christ : D'abord, elle en prenait une imitation rigoureuse, étant la copie la plus merveilleuse de tout ce qu'est Jésus, aucune autre créature ne lui étant unie comme elle ; puis je vis quelle prenait encore part à ses mystères par sa compassion pour son Fils, en laquelle compassion, elle a été suréminente et la première de toutes.

En cela, elle n'imitait pas Jésus, car Jésus n'avait pas de compassion pour lui. Elle éprouvait ainsi a un degré très élevé ce qu'il éprouvait : puis elle souffrait cette compassion immense, indicible, de voir

son Fils et son Dieu dans ces douleurs… J'ai vu que, pour toutes les âmes, il doit y avoir ces deux participations aux mystères de Jésus : une reproduction ; l'autre, de compassion. »

Une autre fois, elle écrit :

« Je compris que Jésus-Christ donne à son Père des enfants d'adoption, leur communiquant ce qu'il a de précieux dans la vie éternelle ; ainsi, il fit des enfants d'adoption à sa Mère, auxquels enfants il donne ses mystères, ce qu'il a de plus précieux dans la vie humaine qu'il a reçue d'elle. Sur la croix, il donne donc des enfants à son Père, et des enfants à sa Mère ; mais avec cette différence que, sur la croix, il engendre tous les hommes à l'état d'enfants du Père, ayant droit à la vie éternelle ; et que ce sont les âmes fidèles qu'il donne particulièrement à sa Mère, en la personne de saint Jean. Il les lui donne pour que ceux-là aient communication de la vie à laquelle elle l'a engendré dans la participation à ses mystères. »

Le jour de la fête de l'Immaculée Conception, Mère Térèse-Emmanuel écrit : « Aux paroles des Vêpres : *Tota pulchra es et macula non est in te* (Cant. IV, 7) je fus ravie, Notre-Seigneur me montrant que la Sainte Vierge était toute belle. Et qu'était-ce que cette beauté, sinon Dieu entièrement réfléchi en elle, comme le soleil versant l'éclat de sa lumière sur une vitre ! …

Et ces paroles revinrent : *Candor est lucis aeternae… nihil inquinatum est in ea* (Sap. VIII, 26). Je voyais qu'il n'y avait rien d'opposé à Dieu dans la Vierge ! Oh ! quelle pureté ! … Quelle nudité d'elle-même, tandis que Dieu librement s'y réfléchissait ! … C'était-là la toute beauté de la Sainte Vierge. En elle, il n' avait rien de possédé en propre… Et je vis que les taches sont dans une âme sont ce qu'il y a de propre ou de qui vient des créatures ; comme dans le verre, les taches qui font obstacle à la lumière ou dans la substance du verre ou du fait de quelques poussière qui y est venue. Ce qui est propre à l'être créé oppose son être à l'être de la lumière : alors, la créature se possède au lieu de se laisser posséder, et la lumière ne peut y passer. Je vis la grandeur de la Sainte Vierge en ceci qu'elle n'a jamais appartenu, même un seul instant, qu'à Dieu seul : elle était toute à Dieu et Dieu en elle était libre comme en lui-même. Oh ! que je pleurais sur la propriété que j'ai de moi-même ! … Oh ! quel mal de m'appartenir ! de vouloir m'appartenir !

Au jour octave de la fête de la Conception de Marie, à l'oraison du matin, je vis la Sainte Vierge, radieuse de gloire, s'épanchant sur moi avec un ineffable amour. Je voyais la grandeur ou l'établit ce mystère de sa Conception immaculée. Cette parole me vint : L'absence de toute corruption la fait toute proche de Dieu. *Incorruptio facit Eam proximam Deo* (Sap. VI, 20. *Incorruptio autem facit esse proximum Deo*). Et la vue me fut donnée de la réalisation parfaite en cette bienheureuse Vierge. Il m'était montré, qu'établie en cette pureté immaculée, la Sainte Vierge était tout ce qu'il y a de plus près de Dieu, à cause de sa pureté et de la grande place que Dieu lui a faite dans ses desseins. Par cette pureté immaculée, la Sainte Vierge était pleine de Dieu ; il vivait en elle sans trouver d'opposition.

Il la conduisait à tout ce qu'il voulait ; elle n'avait aucun intérêt privé, personnel à opposer aux usages qu'il voulait faire d'elle ; elle n'avait d'autres desseins que ceux de Dieu ; elle n'avait que les pensées de Dieu. Je voyais Dieu et elle ensemble, leur action à chacun devenue l'unité pour tendre aux fins divines ! … »

Enfin quelques lignes sur le Saint-Esprit termineront ces citations : « Le mardi de la Pentecôte, je vis un globe de feu : c'était le Saint-Esprit tout feu et amour, consumant tout jusqu'à ce qu'il ne reste plus que lui. Comme un conquérant qui ravage et dévaste tout jusqu'à ce qu'il demeure seul dominateur sur la terre qu'il a conquise. Cette domination et habitation de Dieu seul dans le temple de l'âme qui est comme une terre conquise, est quelque chose d'effrayant pour la nature. L'âme n'y est plus : elle a été sacrifiée à ce Dieu, et ce Dieu ainsi seul dans le temple était Jésus crucifié, car l'amour du Père et du Fils qu'est le Saint-Esprit, produit dans l'âme Jésus crucifié. »

Une autre année, le jour de la Pentecôte, à la messe, comme demandait instamment à Dieu d'être fidèle, il dit : « Je mets en toi la source permanente des trésors de Dieu : l'Esprit-Saint ! … L'Esprit-Saint, c'est Dieu communiqué. » Il me faisait comprendre que tout ce que Dieu peut communiquer à la créature de lui-même, il le donne dans l'Esprit-Saint. »

Aux Vêpres et au Salut, le Saint-Esprit se manifestait en moi comme étant « le doux Hôte de mon âme », me remplissant d'un sentiment suave et aimant de sa présence. Puis, j'eus la vue que tous les fruits de l'Esprit-Saint sortent de l'amour. Les racines de mon âme semblaient plonger dans cet amour et s'en nourrir et ainsi se disposer à produire la bénignité, la charité, la patience.

La vue des trois Personnes en moi ne me quittait plus, pas même la nuit. C'était une certaine obscurité, mais dans une profonde réalité. Elles étaient logées comme dans la plus secrète partie de mon

être et j'allais les trouver là. C'était une obscure et mystérieuse visite, comme des personnes qui viennent incognito quant à leur dignité, mais qui sont réellement là quant à leur présence, et plus familièrement que si elles avaient une majesté extérieure à sauvegarder.

Le lendemain, étant à l'oraison savourant cette divine présence dont j'étais si merveilleusement proche, Dieu dit : « Livre-toi à moi, je veux te parler. » Il me dit qu'il n'était pas en moi pour rien ni pour me donner la seule douceur de sa présence, c'était pour de très hauts desseins ; les trois personnes divines ne peuvent être dans une âme et y fixer leur demeure que pour y opérer quelque chose. Cette ouvre, c' était mon humanité devenant la ressemblance de Jésus. Les trois personnes étaient appliquées à cela, comme à une œuvre grande, digne du travail divin. »

CHAPITRE VII

Quelques lettre de Mgr Gay à Mère Térèse-Emmanuel

Nous n'avons, dans le court de ce récit, pour n'en interrompre le cours, cité que quelques rares extraits de la correspondance de Mgr Gay avec Mère Térèse-Emmanuel.

Elle est volumineuse et encore inédite ; en attendant qu'elle se joigne aux volumes déjà parus des rapports de l'évêque d'Anthédon avec ses contemporains, nous avons pensé que quelques-unes de ses lettres, glanées au long des quarante années où il fut le directeur de la sainte Mère, feraient mieux connaître les liens existants entre ces eux âmes que leur amour du Seigneur rapprochait sur tant de points.

Mgr Gay rassure Mère Térèse-Emmanuel ; il approuve ses voies depuis dix ans.

13 novembre 1859.

Ma chère fille,

Ce que vous me dites se passer en vous, à la fin de votre lettre, s'y passe sans vous et malgré vous. C'est un combat dont la paix a été et continuera d'être une victoire. *Certa bonum certamem fidei* (I Tim. VI, 12). C'est bien le moins que mérite cette lutte, car c'est votre foi qui est attaquée et c'est votre foi qui doit vaincre, car, dit saint Jean : *Haec est victoria quæ vincit mundum fides nostra* (I Jn V, 4). Non que le monde vous tente ici, mais bien le prince du monde.

Travaillez donc comme un bon soldat de Jésus. Tout cela avance sa gloire en vous rendant de plus en plus souple à ses volontés.

Votre fermeté contre les obstacles et contre vous-même sera en proportion exacte avec votre souplesse à tous les bons plaisirs de Jésus. Répétez souvent ceci : *Dominus est !* (Jn, XXI, 7) ce qui veut dire à la fois : c'est le Seigneur, c'est lui qui me parle, m'éclaire, qui me sollicite ; c'est lui, il s'est prouvé ; on en a vérifié les dires ; ceux que j'entends sont de tous point conformes à ceux de l'Evangile dont je ne puis douter sans pécher. C'est bien le Seigneur, et il est le Maître ; tout ce qu'il dit est vrai, tout ce qu'il ordonne est bon ; ma sagesse, c'est de le croire ; ma bonté, c'est de lui obéir. Je ne suis plus à moi, mais à lui et pour toutes choses. Je suis sa créature et sa créature rachetée. Enfin, il est mon Maître. En abusant de moi, si l'abus lui est possible, il n'excèderait pas ses droits. Puis, ce qu'il me demande, il l'a fait ; ce qu'il veut que je sois, il l'est lui-même. Il est la loi qui me guide, mais aussi la grâce qui me fait accomplir cette loi. Il est devant moi comme une lumière, mais il est en moi comme une force. Il est plus qu'une force, il est ma vie même, ma vie surnaturelle tout entière, et vraiment mon homme intérieur. C'est à lui, non à moi sans lui, hors de lui, que le Père déclare ses desseins et trace ses routes ; et c'est lui, non pas moi sans lui, qui peut marcher dans ses chemins et accomplir ses volontés.

En lui, j'ai proportion à tout et complète suffisance. C'est lui aussi vrai que ma disproportion et mon insuffisance personnelle à tout.

Ma fille, ne regardez absolument rien hors de votre union à Jésus-Christ. Si vous vous en écartez tant soit peu de cela, vous ne comprendrez plus rien et tout vous semblera impossible. Si, dans les choses que Dieu semble vous demander, vous ne trouvez une seule qui ne se trouve pas éminemment dans les rapports entre Jésus et son Père ou bien entre Jésus et les hommes, non seulement je vous permets, mais je vous ordonne de ne pas y croire, de la réprouver et d'en éloigner votre volonté avec tout ce que vous avez de force. Mais tout ce que la connaissance de la foi vous donne du mystère de Jésus vous montrera être conforme à ce qui vous est proposé, vous devez l'accepter et vous y donner.

J'ajoute que depuis tout à l'heure dix ans que je suis votre âme pas à pas, je n'ai pas encore trouvé qu'une chose vous vint dans l'oraison qui ne fût une conséquence et comme une forme du mystère de Jésus… Ne vous étonnez de rien ; tout Jésus est dans le chrétien avec tous ses caractères. Ils y paraissent plus ou moins selon les états et les dispositions ; mais ils y sont tous dès le baptême, et les sacrements ne font que développer en nous Jésus-Christ. Je vous dis spécialement cela pour le sacerdoce ; tous les chrétiens sont prêtres, prêtres pour l'éternité. Saint Pierre le dit formellement, et tous les saints du ciel en rendent grâce au Christ, disant : *Fecisti nos Deo regnum et sacerdotes* (Apoc. V, 10). Tout ce qui vous est venu là-dessus est donc vrai ; sûre du fond, discuterez-vous la mesure ? C'est l'amour qui le fait, laissez-le vous traiter magnifiquement. Ce retour comme incessant à une oblation intérieure est bon ; vous pouvez vous y exercer, ce n'est qu'une forme de l'esprit de recueillement et d'oraison que je vous ai toujours prêchée et que vous prêchez à vos novices.

Il est sûr que Jésus est votre sens, votre *unum necessarium* (Luc, X, 42). Ne dépendre que de Jésus, c'est se rendre indépendant de tout le reste ; se donner à lui, c'est échapper à soi ; et qu'est-ce qu'échapper à soi, sinon

échapper aux ténèbres ? En somme, ma chère fille, allez toujours devant vous, doucement, humblement, fidèlement, constamment, par donation continuelle d'amour. Ainsi Jésus marchait-il sur la terre.

Mgr Gay compte sur Mère Térèse-Emmanuel pour la composition de ses ouvrages. Il lui communique la joie et aussi la grâce qu'on fait naître en lui les paroles que Dieu lui a fait dire par elle, et combien sa grâce devient sienne.

29 février 1864

Ma chère fille,

… Je suis rentré chez moi où je vais, s'il plaît à notre bon Maître, reprendre notre pauvre livre. Vous savez si vous devez m'y aider. Jamais je n'ai plus senti mon impuissance. Mais je ne puis vous dire le bien que me font journellement deux paroles que Jésus a daigné me faire dire par vous : la première, c'est de ne m'arrêter point à mes impuissances. Une grâce de foi, de force, d'oubli de moi-même et d'aller en avant est attachée pour moi à ce mot ; je l'éprouve incessamment et de la manière la plus sensible. L'autre, que je dois aimer les créatures avec l'amour même dont Jésus les aime ; ceci me dilate et m'échauffe le cœur incroyablement. J'y puise une liberté intérieure beaucoup plus grande ; j'en reçois comme un feu qui me livre aux âmes et me fait me verser en elle. Je sens que je leur donne beaucoup plus Jésus. Que ne suis-je plus près de vous, ma chère enfant, pour vous dire mieux ce que Jésus me fait journellement de grâces ! Ce me serait une grande consolation. Tout, du reste, tend à me mettre plus que jamais, et à jamais, j'espère, dans cette simplicité et plénitude de grâce que vous connaissez mieux que moi et qui consiste à être purement Jésus pour le Père et pour les âmes.

Quoique rien ne soit si haut ni si saint, rien ne me semble pour moi plus accessible, rien ne me met tant à l'aise et ne me donne tant de paix. Je pense que c'est votre grâce personnelle qui me gagne de plus en plus ; ou plutôt, c'est Jésus, qui nous ayant créés tous deux et nous ayant mis ensemble sur la terre, nous verse du fond de son cœur sacré une même lumière et une même onction, pour qu'unis dans son Saint-Esprit nous marchions d'un même pas rapide, ferme, ardent, vers le terme de notre existence et de tous nos désirs, qui est la gloire du Père céleste en nous par l'accomplissement plénier de ses desseins sur nous.

Oh ! chère enfant, quelle joie d'appartenir ainsi à Dieu en Jésus ! Quel monde de sainteté, mais aussi quelle monde de bonheur ! J'ai soif de contenter le Père et de donner Jésus à mes frères. Je sens que je dois le dire et que pour cela je dois le vivre. Il me semble que pour ne pas manquer à cette sainte vocation, je suis prêt à tous les sacrifices. Je ne me fais certes point d'illusion sur ma faiblesse, ma stupidité, mon indignité ; je suis mois, je suis pis que rien ; mais j'ai foi et je crois que mon Jésus est le maître de faire en moi tout ce qu'il voudra.

Je dis ces choses parce que j'en ai besoin, parce qu'elles vous feront remercier Jésus, parce qu'elles vous seront un encouragement à vous-même, parce que plus que jamais nos voies sont pareilles, nos grâces sœurs, nos biens communs. Puis Jésus se sert de vous pour me donner des semences ; c'est bien justice que vous ayez la part de la moisson.

Il m'a été pénible de ne pas répondre tout de suite à votre lettre, parce que vous aviez été un peu éprouvée, mais avec quel bonheur j'ai vu que vous aviez été fidèle dans l'épreuve, croyante, confiante, patiente, paisible et attendant humblement les moments de Jésus ; aussi, sont-ils venus. Vos notes dernières sont pleines de lui. Mon Dieu ! qu'il vous aime ! Que je l'aime de vous tant aimer. Soyez sienne non plus sans réserve, mais sans mesure. Sans réserve, c'est le mot de la justice, il fallait le dire pour être Jésus ; sans mesure, c'est le mot de l'amour, il faut le dire pour vivre Jésus et le donner à Dieu aux hommes. Vous identifiant de plus en plus avec lui, qui est votre substance, votre principe et la sève de tous les fruits que le Père attend de vous ; allez toute et toujours à la croix, c'est-à-dire à toutes les formes de sacrifice, l'amour de Dieu vous y poussant. Vous ne devez être désormais que la victime de l'amour. Comme votre âme est dans toutes les parties de votre corps et dans tous vos mouvements, il faut que l'amour soit dans tout votre être et soit le fond, la vie secrète de tous vos actes. Quel amour ? Jésus, l'esprit de Jésus qui est celui de Dieu.

C'est maintenant que : *Caritas Dei diffusa est in corde tuo, per Spiritum Sanctum qui tibi datus est.* (Rom V,5. *Caritas Dei diffusa est in cordibus nostris per Spiritum Sanctum qui datus est nobis*.) J'espère que votre retraite vous a positivement livrée et lancée par là même car Celui à qui elle vous a livrée est Celui qui vous lance *qui spiritu Dei aguntur hi sunt filii Dei* (Rom VII, 14). Ne regardez plus la plage humaine ; vous êtes dans la pleine mer de la charité ; la mer et le ciel et la foi qui vous porte sur les flots de l'une et des influences de l'autre, voilà ce qui importe.

Dans la lettre suivante Mgr Gay donne à Mère Térèse-Emmanuel des conseils sur sa charge de maîtresse des novices et de nouveau approuve ses notes.

9 mars 1864.

… Non seulement, réduisez-vous tout à l'amour, ma chère fille, mais à l'amour personnel de Jésus ; j'entends à Jésus aimant personnellement en vous Dieu et les hommes. C'est lui-même qui est votre cœur dans l'ordre de la

grâce où vous êtes. Voilà ce qui explique les promesses qu'il vous fait. Vous n'êtes jamais à toutes ces réalités et opérations divines que ce que le calice est au sacrifice. Qu'y fait-il ? Quelle proportion il y a-t-il entre lui et la gloire de Dieu, entre lui et la destruction du péché, la victoire sur la mort et la vie éternelle donnée en nourriture aux âmes ? Et cependant, sans ce calice, rien n'aboutirait. Tenez-vous dans cette analogie, mesurant toutes choses au contenu et au contenant, à la substance de ce dessein qui est Jésus et non à vous qui êtes le lien et l'enveloppe, toute vide au-dedans pour lui laisser la place. Je ne crois pas du tout que de prier pour les âmes comme Jésus vous le demande puisse compliquer votre voie et vous embarrasser, parce que c'est Jésus même qui est votre prière ; elle n'est que la splendeur active de votre union avec lui, ou plutôt de sa vie en vous. Il suffit que par ce regard de votre cœur vous mettiez une âme dans votre âme ; mettant ensuite votre âme en Jésus, vous priez, tout monte au Père et vous êtes exaucée, non à cause de vous, mais à cause de Jésus qui est en vous et qui vous donne accès et crédit auprès du Père. Ce n'est pas de prier longuement et en détail qui fait du bien aux âmes recommandées, c'est de prier pour elles en Jésus et comme Jésus.

… Pour votre noviciat : vous emplir pour donner, vous tenir toute plongée en Jésus par toutes les racines de votre être, pour fleurir au milieu des âmes en qui votre office vous donne le droit d'entrer, la grâce aussi, et là, fleurir en lumière, en vie, en charité.

Dites beaucoup Jésus, expliquant, sous toutes formes, le mystère de sa vie en nous, montrant que son saint amour est au fond de toutes choses, que la foi est le principe de tout bien surnaturel, et que l'abandon de tout soi par amour est le grand secret de la sainteté. C'est par la déclaration de la sainte vie de Jésus que vous ferez tomber la vie humaine des âmes ; vous la discréditerez en la montrant ce qu'elle est pour des êtres qui sont appelés à mener l'autre vie dès ce monde.

Prêchez sans cesse la nécessité de tout regarder au jour de Dieu et rien au jour de l'homme qui n'est que ténèbres. Faites sentir souvent que la vérité seule rend heureux ; prêchez la joie de Dieu, la joie de son service, la joie de l'union et la liberté merveilleuse dont jouissent ceux qui ne vivent plus par les sens et par l'égoïsme.

Procédez par exposition et par attrait, sachant cependant courber les orgueilleuses, mais ne recourant au commandement que comme à une extrémité.

Je vous bénis de tout mon cœur ; je prie pour vous si habituellement que je puis dire que c'est sans cesse ; vous êtes entrée ou plutôt installée dans ma prière comme une vraie annexe de ma vie intérieure.

Toujours en cette année 1864, au mois de mars et au mois d'avril, nous trouvons quatre lettres qui sont un vrai traité sur la vie d'immolation, de victime, d'hostie.

26 mars 1864.

C'est hier soir seulement que j'ai reçu votre lettre, ma bien chère enfant ; j'ai pu lire vos notes tout de suite, ce qui me met en mesure de vous répondre dès ce matin. Je ne pense pas que votre légère hésitation devant cette peine proposée ait affligé le cœur de Notre-Seigneur.

Vous y êtes ensuite entrée sincèrement et je vous sens réellement donnée. Il reste à perfectionner ce don par un plus grand amour, un zèle plus vif pour la gloire de Dieu et le salut des âmes, enfin, par une patience plus courageuse et plus persévérante. Quant au don en lui-même et à la demande de Jésus que Jésus vous en fait, n'ayez pas la dessus l'ombre d'un doute, et du haut de ce Jésus qui est votre vie, repoussez comme du haut d'une citadelle les pensées basses et les sentiments lâches qui s'élèvent de la terre pour vous tenter. Dites-vous que tout en vous est matière à sacrifice, mais d'autant plus qu'il est meilleur et plus divin.

Ce qui était mauvais, rebelle, pêcheur en vous a été sacrifice de justice, il a fallu avant tout l'immoler ; ce qui était humain, terrestre, naturel, profane, propre, a dû être un sacrifice de religion.

Jésus, la parole, la parole lumineuse, aimante et patiente ; Jésus, votre prêtre, a daigné l'immoler, et lui-même a été le feu qui a saisi la victime ; vous êtes par là devenue surnaturelle, céleste, un être tout de grâce, adopté par Dieu, propre à faire son œuvre, entré dans la réalité de ses états et dans l'efficacité de ses œuvres, Jésus, enfin. Maintenant, cet être nouveau, sacré, divin, tout agréable au Père, contenant une vie précieuse, Jésus, doit devenir un sacrifice d'amour. C'est justement parce que *c'est lui*, que le temps de l'immolation arrive, qu'il presse même. Les autres immolations ont eu leur efficacité principale en vous, celle de Jésus aura la sienne au ciel et sur la terre, car elle monte jusqu'au sein de l'un et s'étend sur toute la surface et les profondeurs de l'autre. Tout ce que Jésus a goûté ici-bas de douceur a eu pour fin directe et voulue le Calvaire. Il lui a été doux de boire le lait de sa Mère et d'être porté sur ses bras. Il n'a pris cette joie que pour grandir et se fortifier dans sa vie humaine, et il n'a grandi et ne s'est fortifié que pour grandir et pour mourir. Ainsi de tout le reste. La croix conclut tout, résume toute sa vie. C'est ce qui doit être dans la vôtre, car c'est une réalité surnaturelle et toute divine que vous êtes l'Enfant Jésus et l'Enfant Jésus pour la croix ; ce qui vous est demandé est de ce premier dessein la suite inévitable.

Oh ! chère enfant, Jésus répond à tout, résout tout, éclaire et aplanit tout quand il vois dit ce simple mot : « L'ai-je fait ? Sors-tu de mes voies ? » Que s'il la fait, que craignez-vous ? Si vous le suivez, n'allez-vous pas au terme ? Ah ! soyez toute pleine de foi, car tout part de là toujours, et si votre foi s'ajuste pleinement à la parole, cette parole entrant en vous et vous possédant, vous empêchera de manquer de courage. S'il vous semble que c'est bien dur, je n'en disconviens pas ; Jésus aussi a dit : *Custodivi via duras* (Ps XVI). Mais si c'est bien jusqu'à la croix,

regardez et dites-moi l'horizon qui s'ouvre : Dieu apaisé, réjoui, glorifié à jamais ; l'humanité du Christ radieuse, bienheureuse ; ce qui le sépare de la croix, ces ténèbres, ces angoisses, ces aridités, ces tristesses effroyables, ces abandons sentis, cette soustraction de Dieu, cette malédiction, ce sang versé, cette mort, tout cela, après tout, c'est un jour, un jour et quelques années peut-être, mais cependant un jour. Ce qui suit cette croix, ce qui date de cette croix, ce qui en sort, c'est l'éternité. Allez donc, ma bien chère enfant, dans une fermeté douce, humble, mais triomphante, tenant votre cœur plongé dans l'amour infini qui est Jésus, et laissant ce Maître être maître, et ce Prêtre faire son office de prêtre. Vous êtes donnée, livrée, lancée, aliénée, perdue. Ce n'est point même un pas qu'il vous est interdit de faire en arrière, c'est un regard qu'il vous est défendu d'y jeter…

Merci de vos paroles de fête Vous devinez si, ce jour-là, je prierai pour vous… Jésus m'assiège de grâces et m'entoure d'assistance. Je ne sais pas ce qu'il veut faire. Quoique cela m'étonne, j'accepte simplement ces dévouements étranges qu'il fait comme germer sous mes pas. Je voudrais vous dire jusqu'où ils vont, cela ne peut guère s'écrire… Je vous bénis de tout mon cœur, au nom de la Sainte Trinité.

3 avril 1864.

J'ai lu toutes vos notes dont je suis comme vous profondément édifié et touché ! Que tout cela fait donc connaître et aimer Jésus ! Et que vous devez le bénir de vous avoir choisie pour être le moyen de tant de lumière, l'objet d'un si grand amour ! J'espère qu'il est plus que jamais content de vos dispositions. Il y a maintenant en vous un fonds de foi immense et un abandon qui ne se dément pas.

Les questions sont finies, votre raison humaine est morte ; la parole ne trouve plus ni opposition ni réserve ; c'est beaucoup.

Oh ! que cela a coûté cher à Jésus, et la patience qu'il a dispensée ! mais il ne compte jamais sa peine, et encore que nous soyons si peu de chose, il s'estime plus que payé quand enfin il nous a gagnés. Vous l'êtes et j'en suis heureux ! Mais il y a ce que vous dites, sinon une négligence, du moins un manque de correspondance suffisante à la grâce en tant qu'elle est vie de Jésus pour le Père, et pour les créatures. Vous êtes prise et donnée en principe, vous ne l'êtes pas assez en effet. Il y a un laisser-faire complet, il n'y a pas un application aux choses assez ardente ; elle l'est assez en désir, mais point assez en pratique. Vous me demandez qu'y faire ?

Il me semble, ma chère enfant, que le principal consiste dans un soin constant et assidu de livrer passage à la vie de Jésus en chacune des actions que vous faites, des paroles que vous dites et des relations que vous avez. Un regard de foi jeté sur lui vivant en vous, pour remplir et déifier l'acte dont il s'agit, un mouvement ardent de votre cœur pour lui donner la gloire de cette manifestation de vie et donner aussi au prochain le bénéfice de cette effusion ; par suite, une négation intérieure de votre vie naturelle et son effacement complet devant cette splendide et substantielle et toute bienfaisante vie de Jésus, voilà ce qui me parait devoir donner à Dieu tout ce qu'il vous demande. C'est là ce qui vous crucifiera réellement au-dedans ; car, pour le dehors, je ne vois pas que vous ayez rien à faire, non plus que Jésus n'a fait. On l'a mené au Calvaire, on l'a cloué et élevé de terre. Pour lui, il n'a fait qu'aimer et se donner.

C'est à Jésus en vous à mener sa vie jusque-là, par les souffrances qui lui plaira de vous imposer successivement et les immolations qui achèveront les souffrances. Tenez-vous bien plus à la racine des choses qu'aux choses elles-mêmes. Elle consiste pour vous à être pleinement et à demeurer exclusivement Jésus. Le reste sortira de là comme les fleurs et les fruits de la tige.

Vous voyez que tout réel qu'il soit et continuel, et totalement mortifiant pour la nature, votre travail est simple. Il ne s'exerce que sur un point. Ce point est un centre d'où ensuite vous rayonnerez par Jésus et en Jésus sur tous vos devoirs. Vous ne devez rien faire, rien désirer faire que par Jésus et en Jésus. C'est lui seul qui est votre vie. Ne restreignez ceci par aucun côté ; prenez-le dans tous les sens, usez-en en toute la profondeur qui s'y trouve. L'excès n'est pas possible ici. Souvenez-vous des enseignements que Jésus vous a tant donnés par la transsubstantiation et que tout le fond et les effets du sacrifice sont de Jésus, que c'est Jésus qui interpelle, qui s'immole, qui satisfait, qui nourrit son Père et les âmes ? C'est, je crois, surtout en ceci que consiste, pour le présent, cet état de victime où Jésus veut plus spécialement que vous soyez désormais. Que votre mort à vous-même soit un état très fixe ; cela ne peut se faire sans que vous-même ne vous mainteniez dans la mort. C'est sur ce fondement que se bâtira ce temple qui est la vie de Jésus, temple de religion, de lumière et l'amour où Dieu aura sa gloire et les âmes leur salut.

Je vous bénis de tout mon cœur comme ma chère et sanctifiée petite victime. Jésus destiné à la croix.

19 avril 1864

J'entre de tout mon esprit, j'entre à plein cœur dans cette nouvelle phase du mystère de Jésus dans votre âme, chère et dévouée petite victime de Dieu. Plus on avance en lui, plus la lumière augmente, plus aussi croît la liberté ; soyez simple, soyez comme on est au ciel, car vraiment c'est là que se passe tout ce que Dieu fait en vous. Le ciel, n'est-ce pas Jésus ? La vie de Jésus ? C'est votre vie à présent, votre seule vie. J'approuve tout, je reconnais tout, je vous voue à tout. Ne sortez pas de ce lieu saint où Dieu vous met ; résidez en ce temple, restez liée sur l'autel. Le glaive vous y percera, le feu vous y brûlera ; demeurez-y cependant, et que votre réponse à tout, soit l'amour. C'est l'amour qui vous a appelée, l'amour qui vous a prise et pose où vous êtes ; que l'amour vous y maintienne.

L'amour est toute votre justice, toute votre science, toute votre sagesse, toute votre sainteté, toute votre vie, toute votre œuvre. Vous devez souffrir, vous devez même mourir ; ce qui donnera du prix à cette souffrance, c'est l'amour, et c'est lui aussi qui rendra cette mort féconde, glorieuse à Dieu, salutaire aux âmes. Il faut qu'elle le soit, Dieu le veut ; il ne l'ordonne qu'à cette fin : vous êtes à lui : *propter homines*. L'amour qui doit faire toutes ces choses et vous tenir dans la main de Dieu, c'est Jésus : Jésus vous aimant, venant à vous par amour, vous ajustant à lui, vous assumant toute entière par amour, jusqu'à vous transsubstantier en lui et à vous identifier en lui de manière à aimer en vous et par vous son Père céleste et toutes ses créatures. Il ne vous est plus permis de vivre ailleurs que là ; vous n'avez plus que cet emploi dans la maison de Dieu, vous n'avez plus que ce sens et cette place dans les pensées divines.

Considérez votre nature en tant qu'elle est la créature de Dieu, comme le support de ce mystère, comme le calice de ce sacrifice, comme l'organe et le lien de cette religion, comme la matière de ce sacrement dont Jésus est la forme. Ce qu'il y a de propre dans cette nature, je dis dans l'esprit, dans les dispositions du cœur, dans les tendances de l'âme, ce qui ne s'ajuste pas à Dieu, ce qui ne lui est point assimilable, rejetez-le, tenez-le rejeté comme une chose morte, condamnée et damnée. Soyez purement le vase de Jésus, l'apparence de Jésus, son vase tout plein de son onction, son apparence où il n'y a plus que sa substance. Tout ce qui vous sortirait ou vous distrairait volontairement de cela serait une ombre et une souillure. Oh ! soyez fidèle, ce qui veut dire : soyez une, et passée en Jésus l'unité de votre vie. Prenez garde: quand à la Consécration Jésus cesse d'être présent dans l'Hostie à cause de l'altération des espèces, ce n'est plus la substance du pain qui reprend la place tout à l'heure occupée par Jésus, mais une substance gâtée, très inférieure au pain, qui tombe après avoir été élevée, descend toujours plus bas que celui qui n'avait pas été soulevé de terre.

Je désire que chaque jour, au moins pendant neuf jours, vous entriez de nouveau en Jésus par un acte formel de foi, d'union à sa parole particulière pour vous, de tradition de vous-même à son dessein formulé et déclaré ; et qu'alors, perdue quant à vous et toute passée en lui, vous vous livriez successivement aux perfections de Dieu pour les adorer, à ses droits pour y satisfaire, à ses volontés pour le accomplir ; vous ferez cela en Jésus, et partant pour toute l'Eglise, pour l'universalité des membres de Jésus, pécheurs ou justes. Je vous donne rendez-vous pour cela tous les jours de 8 h ½ à 9 heures moins un quart, c'est d'ordinaire le temps de mon action de grâces. Si vous voulez, vous viendrez en esprit entre mes mains, vous baiserez avec respect les doigts de ces mains qui vous tiennent comme hostie, et vous demeurerez là pour être offerte. Je vous offrirai réellement après vous avoir d'abord consacrée, disant sur vous les paroles trois fois saintes et toutes-puissantes du sacrifice : *Hoc est corpus meum, Hic est sanguis meus*. Si vous êtes seule à ce moment, je veux que vous étendiez les bras en croix pendant une ou deux minutes et qu'ensuite, pour entrer dans l'anéantissement eucharistique, vous vous prosterniez à terre de tout votre long. Si vous n'êtes pas seule, vous ferez ces choses en esprit.

Etant ainsi au Père en Jésus, ne vous isole pas des hommes, prenez-les en vous par amour, ramassez-les dans votre cœur : les connus et les aimés, les inconnus aussi et ceux que leur éloignement ou même leurs défauts et leurs crimes empêcheraient d'être aimables pour votre nature, s'il vous étaient donné de les voir. Que ce soit un sacrifice vraiment saint et universel, le sacrifice enfin, car il n'y en a qu'un, celui de Jésus. Dans la vie ordinaire et dans les relations, restez l'hostie de Jésus. Ne soyez que le voile sous lequel il aborde ses frères et que, de votre cœur, il rayonne sur eux en toutes sortes de paroles et d'influence lumineuses, sanctifiantes, aimantes.

Oh ! comme il aime Jésus ! Il aime toujours ; cependant c'est à l'heure où il est victime, c'est dans l'état d'hostie qu'il aime jusqu'à la fin : *usque in finem dilexit* (Jn, XIII, 1). Vous en êtes là de sa vie. Que tous le sentent. Oh ! chère petite hostie, si j'étais près de vous comme je vous bénirais et vous consacrerais en mettant mes deux mains sur votre tête ! Comme je désire ardemment que mon sacerdoce s'exerce sur vous, que vous me soyez une louange fidèle, une vivante action de grâces, une hostie d'expiation et d'impétration ! Mon Dieu a faim de cette nourriture que les prêtres seuls peuvent lui donner ; l'Eglise a faim de Jésus. Ces deux faims sont comme deux abîmes qui s'appellent et s'invoquent l'un l'autre ; il me semble que je les sens tous deux réunis dans mon cœur misérable. Je le dis comme cela est possible dans une créature misérable et petite comme moi ; mais enfin, j'en sens quelque chose au moins dans mes bons moments. Pensez au bonheur que j'ai alors d'avoir de quoi me satisfaire en contemplant Dieu et les âmes, et en les contentant par vous qui m'êtes si chère et si donnée.

Je vous bénis plus que jamais, comme mon enfant victime. Jésus livré au Père pour les âmes et partant comme votre père prêtre.

29 avril 1864

J'ai reçu hier un petit mot qui m'a causé peine et joie, ma chère enfant, peine parce que vous souffrez, joie parce que vous me semblez saintement souffrir. Je demande à Jésus de vous guérir bientôt, si c'est sa plus grande gloire et votre plus grand bien ; j'espère qu'il le fera. J'espère aussi avec une très ferme confiance que ces jours où vous avez été clouée sur l'autel par une immolation physique, où le cœur est si pleinement entré, vont être dans la grâce une source nouvelle et abondante de lumière et de vie divines. Courage, petite hostie du Père, courage, membre sacré, membre humanisé de Jésus.

Je ne vous ai pas, il est vrai, offerte ni consacrée pour telle ou telle souffrance, mais pour toutes celles que l'amour ou la justice voudront de vous. Restez-là sous ce glaive, dans ce feu, dans cette charité humble, suave, patiente. Soyez agneau, l'agneau de Dieu et de l'Eglise, le pain de vos sœurs et de toutes les âmes.

Taisez-vous, adorez. Votre adoration, c'est la donation totale de vous à la totalité divine, sans regard sur ce que vous donnez occupant et épuisant la puissance que vous avez de le regarder.

Voici le mois de Marie ; entrez dans le cœur, dans l'état surtout, dans l'amour virginal et sacrifié de cette Mère qui est tant votre Mère : votre Mère parce que vous êtes baptisée ; votre Mère parce que vous êtes religieuse de l'Assomption ; votre Mère, parce que vous êtes Jésus, son enfant Jésus, né de la volonté du Père et de sa miséricordieuse coopération à elle. Oh ! soyez « Jésus », ne soyez que « Jésus », soyez toute entière « Jésus tout entier ». Dieu a faim d'abord de le voir, puis de ne voir que lui dans ce monde et spécialement en vous. Je continuerai l'oblation chaque jour, et mardi 3 mai, je dirai la messe pour vous. Donnez-moi toujours part à votre vie comme je vous donne de bon cœur part à la mienne. Je vous bénis au nom du Père céleste et dans son Esprit, comme mon enfant Jésus, victime sur la croix.

Mgr Gay répond aux doutes de Mère Térèse-Emmanuel sur son état d'oraison, « jugé par moi, dit-il, et par votre Mère, et par tant d'autres ».

23 mai 1864

… Pour votre âme, ma bien chère enfant, je veux vous dire que j'ai admiré deux choses dans vos notes : la première est que vous ayez pu avoir encore des doutes et faire des questions sur votre voie.

J'ai tout à fait peine à comprendre qu'une voie qui n'est que Jésus, qui est tout Jésus, puisse inspirer de telles craintes. Il y a tant d'années que cette lumière brille sur vous ! elle est si vive, elle a été jugée si divine par nous, par votre Mère, par toutes les personnes doctes, spirituelles, vraiment saintes et maintenant nombreuses à qui je l'ai communiquée ! Elle a produit en vous de tels changements et de si grands effets de grâce ! elle en continent tant d'autres plus grandes encore, non seulement pour vous, pauvre petite créature aimée de Dieu à faire envie aux anges, mais pour tous ceux qui boiront à la source ouverte en vous, je dirai pour toute l'Eglise. Comment doutez-vous ? vous vous alléguez toujours, et, votre voie, votre bien, le bien des autres, c'est qu'il ne soit plus question de vous…

Ce n'est pas à vous, mais à Jésus en vous que Dieu demande cette œuvre, comme ce n'est pas au calice, mais à la victime qu'il contient, que Dieu demande l'honneur et les effets de son sacrifice. Qu'a à faire ici tel ou tel saint ? C'est comme si, inondée des clartés du plein jour, vous vous inquiétiez vous-même en disant : Mais où sont les étoiles ? Elles me suivaient durant la nuit et je ne les vois plus ! Suivez-vous Jésus ? Est-il question pour vous d'autre chose que de Jésus ? Alors, comment avez-vous peur des ténèbres ? Dieu a daigné vous faire une réponse magique et absolument péremptoire.

C'est la seconde chose que j'ai admiré dans vos notes, c'est la seule, car de vous voir reprise, même un peu, par ces questions, cela fait qu'on s'étonne, mais non pas qu'on admire. Eh bien, oui, Dieu a été adorablement bon de se montrer si patient et si doux envers ces points d'interrogation dressés par votre esprit devant sa parole formelle. Non, ce ne sont pas les saints morts qui doivent juger votre âme, mais la sainte Eglise toujours vivante et pleine de cette sagesse qui, étant identique à elle-même en son fond, s'épanouit dans le temps en des formes multiples ; l'Eglise qui a pour esprit cet esprit de Dieu si universel, et qui, dans le trésor de la divinité puise incessamment, pour les verser sur nous, *des choses nouvelles et des choses anciennes*…

Que vous dirai-je ? toutes ces craintes viennent de votre esprit et ne servent à rien qu'à faire passer des nuages dans le ciel de votre vie intérieure. Je sais bien que le souffle de Jésus les chasse vite, surtout à présent ; mais pourquoi lui donner cette peine ?

Que vous déploriez faiblement et sans l'ombre d'un découragement de n'avoir pas à ce dessein une foi assez pratique et assez énergique, par suite une application assez précise et ardente, je le conçois et vous faites bien. Je trouve comme vous que vous n'êtes pas assez dans les choses que Dieu demande ; mais de là à chercher à faire de vous-même telle ou telle œuvre pour Dieu, il y a loin ; et cela je vous défends non seulement de l'essayer, mais d'y penser.

Vous n'avez d'œuvre vis-à-vis de Jésus que celle de vous perdre, de vous tenir perdue, niée, anéantie en lui, et pour vous, ce n'est pas peu de chose. Du reste, toute vertu est en ceci : cette perte, c'est votre abnégation, votre humilité, votre justice, votre pauvreté, votre force, votre foi, votre amour, votre zèle, votre obéissance, votre religion. Après cela, perdue ainsi et consommée dans votre Jésus, vous avez à faire toute l'œuvre de Jésus pour son Père et pour les âmes.

Si cela ne vous semble pas assez pour occuper la vie d'une pauvre petite créature comme vous, si vous ne trouvez pas que ce soit un programme de vertu assez sûr et assez chargé, je ne sais pas ce que vous désirez. Allons, ma chère enfant, sortez de ces vaines pensées qui sont à celles de Dieu sur vous ce que les abîmes sont aux montagnes.

Vivez de foi, vivez d'une vie céleste et divine, vivez de Jésus, vivez de Jésus. C'est vivre de vérité, de sainteté et d'amour ; c'est vivre à Dieu, comme dit saint Paul. Je vous le dis et commande d'autant plus que si vous courez, d'autres marcheront ; si vous volez, d'autres courront.

… Profitez de tout ; le temps presse, les âmes ont faim, Dieu attend. Je vous bénis de tout mon cœur au nom et dans l'amour de notre adoré Père céleste.

Conseils sur la manière d'aider une âme – comment se comporter avec elle. Puis de nouveau, Mgr Gay livre Mère Térèse-Emmanuel au sacrifice, à la croix.

3 avril 1867

… Chère enfant, continuez de donner gloire à Dieu en toutes choses ; ne vous découragez pas avec cette âme ; assurément, c'est fort pénible, mais qu'est-ce que vous faites pour elle auprès de Jésus ? Vous n'avez point encore donné votre sang pour elle ; lui, l'a donné, et parmi quelles souffrances ! Comprenez que la grande force du démon en elle, c'est elle-même qui l'a faite en mésusant de sa liberté pour résister sans cesse à la grâce, ce qu'une créature ici-bas peut toujours faire. Jésus triomphera, mais comme il a triomphé dans son humanité de péché, de la mort, de l'enfer et du monde, en travaillant, en s'immolant ; vous y êtes sa main pour ce travail, et un peu son cœur pour cette souffrance : foi, patience et courage.

Tout profite à l'amour et l'amour est définitivement tout ce que Jésus veut de vous. Faites ce qu'il vous a dit pour l'obéissance ; entrez dans l'esprit qui l'a soumis à toute autorité et d'abord à celle de son Père. Obéissez intérieurement, totalement et avec ardeur.

L'obéissance est l'amour en acte ; c'est pourquoi l'ardeur y doit être. Du reste, où vous en êtes, il convient de faire tout ardemment.

Chère enfant, dans l'autorité de père et de prêtre que Dieu me donne sur vous, vous livrant d'abord à l'amour sans lequel rien n'est possible, ni rien ne vaut, je vous livre vraiment ensuite au sacrifice de la croix, aux souffrances ; ce sont les premières formes de la volonté divine qui se présentent maintenant à vous : il faut y entrer, et cela le plus vite possible. Ce sont des rendez-vous que Dieu vous donne pour y user de plus en plus largement de ses droits d'Epoux. C'est à cet usage sacré que vont toutes les grâces récentes. Je ne vous dis plus seulement : laissez-vous prendre ; je vous dis : donnez-vous, livrez-vous de tout votre cœur, l'élargissant et l'embrasant pour que cette vocation soit plus parfaite et cette tradition plus digne de Celui à qui vous la faites.

Prenez mes dires comme dires de Dieu ; je suis sûre de vous traduire les volontés de son cœur et il est pressé de les voir s'accomplir en vous. Du reste, pour ce qui est du côté extérieur de ce mystère, ne vous plaignez de rien ; rendez-vous suavement, humblement, en esprit d'agneau ; tenez-vous dans un grand respect et gardez un profond silence. Soyez très paisible, et que par-dessus la mer de tristesse où vous pourrez être plongée, la joie surnaturelle surnage ; joie d'appartenir à Dieu jusque-là joie d'aider Jésus dans son œuvre et de communier intimement aux plus intimes de ses mystères.

Chère enfant, je vous bénis comme l'aimante et très aimée petite victime de Jésus. Réfléchissez, reproduisez cet Epoux que la grâce rend tout vôtre. Soyez-lui, comme Marie, un miroir et un écho : miroir intelligent, écho vivant. L'oraison sera votre lumière, ou plutôt la parole sera la sève, mais l'oraison vous mettra en rapport avec cette parole conductrice. Je vous marie de nouveau à cette parole sacrée. Souvenez-vous de ce que je vous ai dit, que la perfection de l'union dans ces noces adorables que le Père céleste fait avec son Fils, c'est que l'épouse devienne l'humanité même de Jésus. Il nous fait entendre que cela sera et a commencé en vous. Ne craignez pas : plus vous monterez ici, plus vous serez humble. La foi met dans la vérité et la vérité maintient dans l'humilité. Redites souvent notre cher *Vivo ego jam non ego, vivit vero in me Christus* (Gal. II, 20). Priez pour le âmes que la grâce unit à la mienne. Oh ! que je désire que Dieu soit Maître en toutes et aussi en moi, mais Maître souverain, absolu et exerçant son pouvoir en toute plénitude.

Marie est la très douce porte des mystères de Jésus… Ce Jésus que Mère Térèse-Emmanuel le donne au Père céleste par l'adoration, la louange ; aux créatures, par l'édification.

24 avril 1873

… Dieu vous a fait une bien grande grâce en vous éclairant, sous cet aspect, le mystère de Marie. Je désire que vous entriez-là pour correspondre à ce dessein. Elle est la très douce porte des mystères de Jésus qui sont toute sa vie intérieure. Elle est pour vous Mère et nourrice surnaturelle ; vous êtes née d'elle dans cet ordre et grandirez par elle. Soyez lui Jésus comme devez l'être à Dieu et à toute créature. Tenez-vous à son égard dans les sentiments de la plus grande piété filiale ; sous ce rapport, il faut redevenir enfant, enfant très simple, très pure, très humble, très tendre et tout à fait confiante et innocente.

N'oubliez pas que c'est par l'union que vous irez à la ressemblance et que cette suprême conformité, où Dieu vous veut voir avec Jésus, ne sera que le fruit, l'épanouissement, la manifestation de votre unité de vie intérieure avec lui. L'amour le fera. Aimez donc sans cesse et de toute manière ; que la charité soit l'âme de toutes vos œuvres et dirige toutes vos intentions. Que toutes choses, peines, travaux, joies, relations, servent d'aliment à cet

amour en lui servant d'abord d'exercice. Sous l'œil de Dieu, ne faites qu'aimer et encore en perdant votre cœur dans le cœur de Jésus présent et vivant en vous. Une même racine pousse bien des branches et produit bien des fruits ; ainsi, cette racine de vie, qui est Jésus, vivant et opérant en vous par amour, doit produire la diversité de vos actes.

Qu'ils soient un sacrifice à Dieu et une communion à vos sœurs. Donnez-vous, ou plutôt donnez Jésus en vous au Père céleste par l'adoration, la louange, l'oblation, la tradition pratique de tout votre être ; donnez Jésus à quiconque vous aborde, par l'édification, l'instruction, le conseil, la correction, là où elle est de mise. Vous êtes dans votre Congrégation le sacrement de Jésus. Ne cherchez pas à savoir si vous l'êtes, mais travaillez sans cesse à l'être.

Tout votre programme est là, votre méthode spirituelle : *Scire Jesum et hunc crucifixum* (I Cor. II, 2), et d'être ensuite ce que vous savez selon qu'il est dit dans l'ordre de la gloire que nous deviendrons semblables à Dieu parce que nous le verrons tel qu'il est. Le regard vous donnera la connaissance et la connaissance produisant et entretenant l'amour, amènera à la transformation.

Que le Saint-Esprit éclaire toutes ces choses et vous les fasse goûter.

Dans la voies de Dieu, il y a trois phases : la première est ce qui est pour nous inconnu, la seconde ce qui s'y rencontre d'incompréhensible, la troisième ce qui s'y trouve de crucifiant.

22 février 1874.

Ma bien chère fille,

Avant-hier, je donnais aux Carmélites le mot d'une vue intérieure que Dieu m'avait envoyée durant une insomnie : je leur expliquais que dans les voies divines que la foi nous ouvre et qu'elle nous fait ensuite parcourir, laquelle opère en nous par l'amour, il y a trois voies divines que la foi nous ouvre et qu'elle nous fait ensuite parcourir, laquelle opère en nous par l'amour, il y a trois phases successives par lesquelles nous devons passer et qui toutes sont pour la foi l'occasion d'un exercice spécial et par suite d'un précieux développement. La première, c'est ce qui dans les voies de Dieu nous est inconnu ; la seconde, c'est ce qui s'y rencontre d'incompréhensible ; la troisième, ce qu'on y trouve de crucifiant. Dans la première, notre sens humain est exercé ; dans la seconde, il est dépassé ; dans la troisième, il est renversé. Et je montrais comme ce triple hommage est dû à Dieu et comme la foi est, par la grâce, mise à l'écart de lui rendre et comme il est doux de s'abandonner et de se livrer et de se perdre jusque-là dans l'abîme de l'intelligence et de la bonté infinies. Eh bien, vous en êtes, vous, chère enfant, à l'incompréhensible et même au crucifiant. Vous y êtes pour votre vie intérieure, vous y êtes dans une mesure pour la vie et l'avenir de votre Congrégation. Tenez ferme dans la foi, répondez à tout par une confiance imperturbable et jouissez dans votre cœur d'avoir à donner tout à Dieu ; qu'il puisse vous renverser et vous immoler toute entière, sans autre égard que son souverain bon plaisir, lequel n'a de comptes à rendre à personne.

Non, nous ne devons pas moins à Dieu que cela, et il est pratiquement notre Maître que quand nous lui reconnaissons, sur nous, ces droits pleins et absolus, et aimons à ce qu'il les exerce…

Réduisez-vous sans cesse à la vie personnelle de Jésus ; c'est tout l'emploi que vous devez faire de la vôtre. Cette perte de tout vous donne tout ; cette abnégation parfaite établit le règne de Dieu dans votre être, et ce seul acte vous conforme à Notre-Seigneur, ce qui est le signe des prédestinés et de toute la fin de la vie chrétienne. Il faut ne plus vouloir rien savoir que Jésus et Jésus crucifié. Par-là, vous irez à tout, ferez face à toute chose et serez en toute occasion ce que Dieu veut que vous soyez : bonne à lui et aux hommes.

Il n'y a qu'un moyen de réparer : c'est l'amour.

6 octobre 1875.

Que Dieu vous comble de ses dons ! J'admire comme il vous est fidèle et magnifique par l'abondance et le prix de ce qu'il vous donne ; fidèle, parce qu'il vous le donne sans cesse et malgré l'imperfection de votre correspondance. Je comprends du reste que le sentiment de cette imperfection vous afflige et vous humilie, mais vous n'en êtes pas, vous n'en serez jamais, n'est-ce pas, découragée ? Oh ! ce serait contrister tout de bon le cœur du Maître.

Souvenez-vous que sa miséricorde est infinie, comme aussi sa patience. Vous me parlez de paroles qui s'écrivent en votre âme ; je prie humblement le doigt de Dieu qui est l'Esprit-Saint d'y graver celle-ci… Dieu tient à ce que l'on se confie à lui sans réserve. Il n'y a pour s'en convaincre qu'à lire le saint Evangile. Notre-Seigneur y revient sans cesse comme si tout dépendait de là, et en vérité tout en dépend. Mais vous me demandez le moyen de réparer en correspondant tout à fait. Il n'y en a qu'un, mon enfant, et Jésus vous l'enseigne : l'amour, l'amour de Dieu, l'amour des hommes, c'est toute la correspondance de la sainte âme de Jésus-Christ à la grâce infinie de l'union hypostatique. C'est tout le fruit de la vie de Jésus en vous et votre unité de vie avec Jésus. Aimez, aimez encore, aimez toujours. Aimez dans l'oraison, aimez dans la communion, aimez dans l'office divin et dans le saint sacrifice. Aimez dans le travail et dans le repos, dans la joie et dans la peine ; aimez en vous et hors de vous ;

aimez Jésus le Chef et toutes les créatures ses membres, spécialement ces chères âmes qu'il vous donne à enfanter, à élever et à former.

Votre union avec Jésus est la source de cette vie qu'elles viennent recevoir et qui est tout le bien dont elles ont besoin pour se sanctifier, se sauver et donner gloire à Dieu.

« La grâce » de Mère Térèse-Emmanuel a été pour Mgr Gay une source de lumière, « sa vie », lui a été plus qu'un livre.

23 décembre 1875

Vous me faites une vraie joie de cœur, en m'écrivant le bien que vous fait notre ouvrage. C'est tout simple en un sens. Votre grâce y a coulé tout entière, j'ose le dire, et si Dieu n'avait pas fait que je vous aie rencontrée et suivie pas à pas, il y a toutes sortes de choses que je n'aurais ni sues ni écrites. Votre vie m'a été plus qu'un livre. Que vous trouviez maintenant un appui dans ces mêmes vérités divines qui m'ont donné tant de lumières, j'en suis heureux et reconnaissant, mais non point surpris. Profitez de ce secours qui en est aussi pour un grande nombre, car le livre se vend toujours, et de partout on m'écrit qu'il fait du bien…

Suivez en tout la lumière que Dieu vous donne sur l'urgence qu'il y a maintenant de vous livrer comme jamais à l'amour, de tout faire par amour et de le répandre autour de vous après vous en être remplie vous-même. Vous en êtes, chère enfant, à l'automne de votre vie ; le soleil de cet automne, c'est l'amour. Lui seul donne le prix à nos œuvres et même à nos sacrifices qui sont le principal ; lui seul nous assure les dernières complaisances de Dieu et ouvre tout à fait nos âmes aux grâces suprêmes qu'il nous réserve. La contemplation, de Jésus est pour nous le foyer de cet amour sacré. Vivez-en et faites-en vivre les autres.

Mgr Gay ne connaît point d'âmes que Notre-Seigneur presse davantage. Notre-Seigneur la destinant à être Maîtresse des novices, veut avant tout que sa vie soit la sienne.

25 octobre 1876

Croyez bien que ce que vous faites pour Dieu en le laissant vous posséder de plus en plus et vous remplir pour ensuite, par vous, se donner au prochain sous forme de lumière, de bonté, d'édification, est toute la gloire que vous lui pouvez rendre, et en ceci votre sort est digne d'envie ; car, outre que je ne sache point d'âme au monde que Notre-Seigneur presse davantage au-dedans pour l'envahir et la combler, il n'y en a pas beaucoup qui soient plus à même que vous de répandre son esprit pour l'envahir et la combler, il n'y en a pas beaucoup qui soient plus à même de répandre son esprit et de le former lui-même dans les autres. L'œuvre de votre Noviciat est toute l'intime de l'œuvre de l'Assomption, laquelle œuvre est si grande en elle-même et dans ses conséquences, dans le présent et dans l'avenir. Vous êtes à la source, et, à certains égards, la source d'un fleuve immense qui doit aller baigner mille et mille champs lointains. Ah ! que je m'étonne peu que, vous donnant cette destinée, le divin Maître veuille, avant tout, que votre vie soit sienne, et que, comme il se peut, la grâce, l'amour, l'union fassent de votre être un seul être avec le sien qui est la vraie source et le principe de vie !... Je pense à ce que fit la sainte matrone du Temple (beaucoup disent que ce fut Anne la prophétesse) dans les années où elle y forma la Sainte Vierge. Ce n'est pas Marie que vous formez, mais ces vierges dont il est écrit qu'elles doivent marcher à sa suite, c'est-à-dire suivre ses exemples, imiter ses vertus, partager son sort et être instruites enfin, par elle et comme elle, dans le temple du Roi.

Cette éducation de Marie faisait point de bruit dans le monde ; elle n'était guère connue ; ceux mêmes qui la savaient ne la tenaient pas en grande estime et n'y attachaient point grande importance.

Ainsi en est-il de votre œuvre humainement obscure et humble. Devant Dieu, tout cela est fort grand et vous ferez bien de réfléchir souvent à cette grandeur pour vous animer au sacrifice complet de vous, à une obéissance intérieure, continuelle et totale, à une fidélité exemplaire, à un amour fervent, amour à cultiver, amour à conserver, amour à répandre. Mettez de l'amour partout, car c'est surtout ce qui plaît à Dieu et favorise son action dans les âmes.

Réduire tout à l'amour, ne pas s'étonner que Jésus lui parle de ses souffrances. S'abandonner…

Mars 1880.

C'est en effet le Saint-Esprit de Jésus qui fait notre force et notre équivalence à Dieu, à nos devoirs, à toutes les circonstances que nous traversons dans la vie. C'est la marque des enfants de Dieu d'être gouvernés et comme animés par cet Esprit, comme le dit saint Paul.

Pensez, s'il veut régir votre âme qui est non seulement toute consacrée à lui et possédée par lui, par le fait de votre état religieux, mais dont la grâce spéciale est de vivre en tout ici-bas comme l'humanité du Sauveur. Or, encore bien que cette humanité fut substantiellement possédée par le Verbe, l'Evangile nous apprend qu'elle agissait en tout sous l'impulsion de l'Esprit qui procède du Verbe et du Père qui l'engendre. Ainsi, lisons-nous que

ce fut l'Esprit-Saint qui poussa Jésus dans le désert et que c'est par cet Esprit, c'est-à-dire par son mouvement et dans sa vertu, que Jésus s'est offert à Dieu pour nous sur la Croix.

Prenez donc appui sur le don et la donation spéciale qui vous en est faite à raison de ce que Dieu demande précisément de vous.

Mais, puisque je vous dis cela, quelle force doit être la vôtre à raison de ce que Dieu demande précisément de vous.

Votre grâce actuelle et un développement du sacrement de la confirmation que vous avez reçu et dont vous portez le caractère.

Je ne m'étonne pas que l'amour vous soit demandé. Il vous est demandé parce qu'il vous est donné. Ouvrant tout votre cœur et vraiment tout votre être à cet amour qui vient d'en haut, réduisez à l'amour, à la vie de l'amour, à la pratique, à l'exercice de l'amour, au progrès de l'amour toute votre vie intérieure. Aspirez-le sans cesse, exaltez-le sans cesse. Qu'il soit l'âme de votre religion envers Dieu et l'âme du ministère que vous remplissez au dehors. Ce feu dont Jésus-Christ voulait embraser toute la terre, vous savez bien qu'il brûlait dans son cœur, et que ce cœur en était consumé. Dieu est un feu consumant, dit l'Ecriture ; or, la plénitude de la divinité habitait en Jésus-Christ.

Vous êtes entrée en part de ce mystère, et vivre pour vous, c'est Jésus-Christ. Tout cela dit l'amour et l'exige. Je ne m'étonne donc point et vous ne devez pas non plus vous étonner que Jésus vous parle à nouveau de souffrance et surtout de ses souffrances à lui. La souffrance et quelle souffrance a été la première et constante portion de l'amour ici-bas ! Je dois être baptisé d'un baptême de sang, dit-il, et dans quelle angoisse je suis jusqu'à ce qu'il s'accomplisse. C'est pourquoi parlant de l'amour en nous, qui n'est qu'une participation, une reproduction et une extension de celui-ci, saint Paul dit qu'avant tout la charité est patiente. Mais ne vous effrayez point, ne prévoyez rien, ne demandez rien de particulier en fait de souffrances ou de douleurs, d'autant que Jésus vous parle de *ses souffrances à lui.*

C'est à lui seul qu'il appartient de vous le communiquer de la manière et dans la mesure qu'il lui plaira. Vous ne devez même pas désirer savoir quelles seront cette manière et cette mesure. La foi suffit ; l'amour vit l'abandon. Dites à cela comme au reste et à tout le possible des volontés divines sur vous : *Paratum cor meum Deus, paratum cor meum*. (Ps. CVII). Je crois que c'est toute la correspondance que Dieu vous demande actuellement. Elle vous livre, vous dépossédant de vous-même ; elle vous fait tout et pour tout la chose de Dieu, son domaine, son royaume, sa petite humanité de grâce.

Depuis que je vous connais, il ne vous demande pas autre chose…

CHAPITRE VIII

Dernières années.
Mort de Mère Térèse-Emmanuel

Nous n'avons pu transcrire, le long de cette courte biographie, que quelques passages des élévations de Mère Térèse-Emmanuel. Avant de terminer le récit de cette vie si pleine, à peine élaborée, nous voudrions en quelques pages rapides, sans entrer dans les détails, donner un aperçu de ce que fut sa vie intérieure pendant les dernières années.

Mère Térèse-Emmanuel devait passer par tous les états de vie de Notre-Seigneur. Après avoir été élevée aux plus hautes contemplations, après avoir été unie aux souffrances et à la croix de Jésus, l'heure arrivait maintenant pour elle d'être associée à son état d'enfance. Sa nature indomptable, si haute, si indépendante, se révolta tout d'abord : la grâce l'emporta : elle se soumit.

Vous n'irez au ciel que par le Calvaire, lui écrivait Mgr Gay, et au Calvaire que par Bethléem. Chose étrange que Bethléem fasse souvent plus peur à la nature que le Calvaire. Il y a quelque chose de grand à souffrir ; la nature ne trouve rien de grand à se taire, à être cachée, à être portée sur les bras, entièrement dépendante ; cependant, c'est l'entrée des mystères.

Gardez l'ordre de Dieu. Jésus ne vous dit-il pas de le suivre ? Regardez-le devant vous dans cet état de faiblesse, de soumission aveugle où il vous appelle. Ne craignez pas d'être insensée en faisant ce que vous dit la Sagesse éternelle. Le Verbe conduisait immédiatement la très sainte âme du Christ, qui dira avec quelle souveraineté pleine et paisible ? Et cependant, nul n'effacera cette parole : *Et erat subditus illis*. (Luc, II, 51). Lui, à eux ! C'est le mystère de la foi et le triomphe de la grâce. Je vous prêche l'un, je vous demande l'autre Le Saint-Esprit vous y a lui-même inclinée ; cédez, ma fille, et constituez-vous dans cet état…

Mère Térèse-Emmanuel s'abandonna de nouveau aux divins vouloirs : « O mon enfant, pressait la voix divine, reviens à moi ; il faut que tu sois simple comme un enfant, que tu reçoives comme une enfant la vérité que je veux te donner. » Et, ajoute la sainte Mère, il mit devant moi qu'un enfant reçoit ce qu'on lui dit de ce monde, du passé, de l'avenir : il le tient pour vrai quoique tout cela l'étonne et dépasse sa petite compréhension. Je dois faire de même de la lumière qu'il me donne sur les choses divines. Elles sont des réalités du monde surnaturel où je suis une enfant : je dis les recevoir sans les mettre en question, comme fait l'enfant sur le réalités du monde naturel…

Et Notre-Seigneur continue : « L'enfant entré dans le monde est dans la lumière du soleil matériel ; il n'a qu'à ouvrir les yeux pour voir les objets. Toi, entrée dans le monde surnaturel, tu es dans la lumière du soleil divin ; pourquoi fermerais-tu les yeux pour ne pas recevoir sa lumière ?... Et avec effusion : « O mon enfant, je te consacrerai à moi, je t'absorberai en moi, je te consacrerai en moi, je t'absorberai en moi. Je veux mettre ton humanité dans les mêmes conditions que la mienne : la raison soumise et la volonté dépendante, pour qu'il n'y ait entre toi et moi aucune division, mais la paix dans l'union ! ... »

Jésus ajouta : « Mon entant, tu te livreras à moi entièrement. Il faut que je puisse tout faire, tout être en toi, comme en mon humanité. » J'ai dit oui de tout mon cœur. Notre-Seigneur reprit : « Ce que je veux faire, c'est ma croix ; ce que je veux être, c'est Jésus. Et je veux être maintenant en toi Jésus commencé, Jésus enfant, le Verbe fait chair, et je veux que tu sois mon instrument, ma demeure. Livre-toi à l'enfance, à mon enfance : je veux que toute la hauteur de ta nature s'évanouisse, disparaisse dans cet abaissement d'enfance. »

Je compris que plus je serai enfant, plus je lui ferai place. Je le recevrai au lieu de le repousser. Et alors, hautement il me montrait que plus la créature est enfant, plus Dieu est en elle comme dans l'humanité de Jésus. C'est en me faisant, moi, enfant, qu'il pourra agir en Dieu, pouvant tout en moi. Je n'aurai ni raison propre, ni libre arbitre contre ce qu'il me montre… Je recevrai docilement sa lumière, je ferai sa volonté. Il sera seul grand en moi, seule lumière, seule sagesse. Celle de ma raison sera abaissée, soumise comme l'ignorance d'un enfant… » O mon enfant, je serai en toi une merveille de sainteté, si tu te fais enfant ! » Et comme ces paroles me couvaient de confusion : « Ne t'estime pas, je serai moi-même en toi, et ne suis-je pas saint ? Si tu te fais enfant, je serai seul en toi et j'y serai saint. J'y montrerai ma sainteté, ma puissance et ma souffrance…

Ma Mère t'assistera comme une mère assiste, protège, nourrit et porte son petit enfant. Sois entre ses bras et sens comme il est doux, d'y être. J'y ait tant et tant été ! Je te cède ma place…

Là mon cœur a été exposé avec une sécurité d'amour qu'il ne pouvait jamais trouver dans aucune autre créature. Elle ne me repoussait jamais et ne devait jamais me repousser. Mon Père le devait faire un jour, au temps où je portais les péchés du monde ; mais ma Mère, elle, était une colombe, elle était sans tache et je n'en avais pas pour elle, je n'en devais jamais avoir. Elle me voyait son Fils et son Dieu et elle ne voyait pas en moi la ressemblance du péché que mon Père, un jour, devait briser comme on brise une image déshonorée. Elle était pour moi un monde d'amour, une fontaine de pureté qui ne tarirait jamais, où ma pauvre humanité, desséchée par les ardeurs de la souffrance pouvait venir se désaltérer et trouver un rafraîchissement.

O mon enfant, reste plongée dans mon enfance comme les racine d'une plante dans la terre, reste dans cette cachette comme elles, imbibant le suc qu'elle peut leur fournir. Il faut là te nourrir tellement de moi, que tout ce que tu es ou peux être se modifie et change ; que mon état se mêlant en toi et se répandant en toi te fasse être l'Enfant Jésus pour mon Père et pour toutes les créatures de Dieu. Être l'Enfant Jésus, mon enfant, c'est être à la plus petite place par la douceur, l'amour, la petitesse. C'est être aux créatures comme la chose de Dieu, toute faite pour leur usage, sanctifiée pour les sanctifier… »

Je vis que l'état de victime est vraiment un état d'enfant : que c'est la petitesse, l'impuissance et la docilité de l'enfant qui permettent qu'on immole la victime. Ceci était une grande lumière pour moi et me montrait que c'est en devenant enfant que je pourrai devenir victime…

Il faut que cet état d'enfant soit ta mort, la mort de ce qui est grand et qui dépasse en toi la petitesse de ta condition de créature de Dieu. »

J'étais effrayée. Dieu dit : « Livre-toi à ma vengeance. Je veux l'exercer sur toi et sur mon Fils ! » Je m'y livrais comme enfant et victime. « Je veux avoir une créature toute livrée à ma vengeance sur qui je puisse l'épuiser, en qui je puisse la satisfaire. Je ne puis l'épuiser que sur une créature, je ne puis me satisfaire que dans mon Fils. Ton humanité se laissera détruire, tandis que mon Fils vit en toi, ce qui m'apaise : son amour infini, son expiation, sa miséricordieuse rédemption pour tous les hommes, il les vivra en toi, dans une effusion si grande, si tu n'y mets pas d'obstacle en te retirant de l'état d'enfant et de victime où je te mets aujourd'hui. Tu seras victime autant que tu seras enfant, parce que Jésus sera en toi s'immolant et t'immolant autant que tu lui feras place. C'est l'enfance qui sera ta capacité de lui. »

Puis après un peu de temps, de nouveau j'entends : « Livre-toi à ma vengeance et n'en diminue pas une goutte. C'est une coupe pleine de ma colère, et au lieu de la répandre sur les hommes, je la répandrai sur toi… C'est moi, c'est moi qui te parle. Tu offriras ta vie à cette vengeance et tu ne l'épargneras pas. Ce serait limiter m satisfaction, m'ôter la gloire d'avoir accompli de dessein dans une créature coupable et rebelle, ce serait arrêter l'effusion de mon amour sur les hommes, et tu ne l'arrêteras pas, n'est-ce pas ?

Tu voudras que, comme par un canal, les richesses de mon amour et de ma miséricorde passent par tes plaies… je dis : par tes plaies !... sur les créatures que j'aime et pour qui je les donne, car si je me venge, c'est pour sauver, c'est pour que mon salut suive ma vengeance. J'exerce ici-bas ma vengeance dans les vues de miséricorde, comme je l'ai fait dans la Passion de mon Fils, qui est la plus grande vengeance et la plus grande miséricorde. »

Il faut nous limiter. Ces brèves citations font à peine soupçonner tout ce que recèlent de richesses les écrits de Mère Térèse-Emmanuel. Jusqu'à la fin de sa vie, elle reçut pour ainsi dire chaque jour de nouvelles lumières ; elle se livra totalement à l'emprise divine ; son âme demeura ferme dans la dure souffrance, mais son corps si frêle ne put résister à l'épreuve douloureuse.

En 1885, Mère Térèse-Emmanuel fut tentée de détruire tous ses papiers. Mgr Gay, à qui elle s'en ouvrit, la renvoya à l'oraison : Notre-Seigneur sur la croix ne s'est pas mis en peine de ses vêtements, pas même pour les donner à sa Mère. Il les livra à la merci des soldats , Marie les racheta, lui dit-il.

Pendant qu'elle priait, Mère Térèse-Emmanuel entendit Notre-Seigneur tout doucement : « Ce sont mes vêtements, mon enfant ; ils m'ont recouvert pour entrer dans ton âme. C'est à leur faveur que je me suis présenté et que j'ai trouvé accès en toi. Ne brûle pas ses vêtements. »

Et l'année suivante : « Crois-tu que je t'ai parlé pour rien, ou que c'est seulement pour toi que je t'ai parlé ? J'ai parlé à ton Ordre, quand je t'ai parlé, et tout est pour tous. Recueille mes paroles avec une religieuse vénération et sois plus pleine de moi et de mon esprit. »

Ces aspirations entendues dans la prière confirmaient l'expression de la volonté divine qui, trente ans auparavant en 1856, avait résonné dans son âme : « Je t'éclaire avec un soin infini, mais ne crois pas

que ce soit tant pour toi-même ; c'est pour les autres. Je t'ai fait canal, c'est pour arroser. Je suis source en toi ; c'est à elles, pour elles, autant que pour toi. Tu es comme un jardin où l'on fait croître des légumes et des fruits pour nourrir tous ceux qui viennent. Ce n'est ni pour le jardin, ni pour le propriétaire qu'on les a plantés. Ainsi, ce n'est pas pour toi seulement que je mets en toi tous ces fruits de vie éternelle ; c'est pour la nourriture des âmes. »

Pendant la Semaine Sainte en 1883, Mère Térèse-Emmanuel tomba gravement malade : une congestion pulmonaire la mit à deux doigts de la mort. L'inquiétude était grande dans la Congrégation. On ne se lassait pas de demander à Dieu la prolongation d'une vie si précieuse.

La fondatrice priait avec ardeur ; elle ne quittait pas la malade et l'entourait des plus tendres soins :

- Je supplie, Notre-Seigneur de me la laisser, disait-elle, rien que pour moi si elle ne peut plus rien faire ; mais j'en ai besoin pour me soutenir.

Mgr Gay, informé de l'état alarmant de la sainte Maîtresse, écrivait à Mère Marie-Eugénie :

MA CHERE ET VENEREE MERE,

Je sais vos angoisses et les partage ; si quelqu'un les peut comprendre, assurément, c'est moi. J'ai besoin de vous dire que je suis avec vous, sous cette croix ; que chaque jour, à la messe et ailleurs, je pense à notre chère malade et me fonds en prière pour elle. Mes filles du Carmel font comme leur père, et, du reste, de combien d'âmes s'élèvent les supplications, et d'âmes si précieuses devant Dieu, si puissantes sur son cœur !

On reste suspendu entre crainte et espérance ; cette âme si mûre, sa vie est si pleine, ce peut bien être la volonté de Dieu de la faire entrer dans sa joie : mais elle semble encore si utile, sinon même nécessaire ; elle peut faire tant de bien ; il est si sûr qu'elle en fera, que par pitié pour vous, pour toute votre grande famille et pour tous ceux qui l'aiment. Dieu peut vouloir aussi vous la laisser… Enfin, nous sommes aux mains d'une bonté toute-puissante et nous tenons nos yeux levés, nos bras tendus vers elle. Nous lui faisons d'avance l'hommage de notre soumission entière, filiale, paisible, joyeuse même, au décret que va formuler son bon plaisir…

Dites à Mère Térèse-Emmanuel ce que vous pourrez lui dire de moi, de mon assistance, de mon dévouement, de ma tendresse de père ; dites-lui que si j'étais près d'elle, moi son témoin, depuis presque quarante ans, le confident et le juge de se vie intérieure, je ne pourrais lui dire que des paroles de paix, lui suggérer que des actions de grâces et que, respectant en elle ces sentiments humbles, et même pénitents qui conviennent à toute âme que Dieu tient sous sa main et crucifie avec son Fils, je voudrais qu'elle fût fervente en son amour et heureuse de glorifier Dieu par sa souffrance, sa patience, son entier abandon.

Chère Mère, je pense à elle ; je pense donc à vous, car vous n'êtes qu'un cœur et qu'une âme, et craignant de la perdre, vous êtes comme perdant la moitié de vous-même. Adorons Diu tous ensemble…

Je vous bénis de toute mon âme et bénis par vous notre chère sainte.

Tant de supplications furent entendues ; l'heure de départ sembla retardée ; la sainte Mère reprit doucement ses forces, et, sans être entièrement rétablie, elle était toujours là.

Après l'hiver passé à Cannes, Mère Térèse-Emmanuel put revenir à Auteuil au commencement de l'été. Dieu nous la laissait encore quelque temps encore pour achever l'œuvre qu'il lui avait confiée et pour qu'elle en vit le couronnement ; mais ses forces étaient épuisées. Elle retrouvait toute énergie lorsqu'elle était en contact avec les âmes et surtout lorsqu'il s'agissait de soutenir l'autorité de la Supérieure générale et d'affirmer l'esprit primitif de l'Assomption.

En ce moment, des influences diverses, venues du dehors, avaient établi plusieurs courants dans la communauté. C'est inévitable et cette l'heure de crise se rencontre dans l'histoire de toutes les fondations ; elles en sortent brisées ou plus fortes. « Ne déplacez pas le centre, disait Mère Térèse-Emmanuel, revenez à l'idée première de l'Institut. Notre Mère fondatrice a reçu pour nous des grâces spéciales de direction et de lumière. C'est vers elle qu'il faut se tourner toujours. » Nulle plus que Mère Térèse-Emmanuel ne prêcha parmi nous l'obéissance, et ne tendit plus fortement à tout ramener à l'unité.

Ce fut sa mission spéciale, la grâce de sa vie, la forme de sa sainteté. Elle fut ainsi jusqu'à la fin ce qu'elle avait été dès les premiers jours de sa vocation, complètement donnée à l'œuvre, unie à la fondatrice par la profondeur de l'âme, recevant d'elle tout appui, et lui rendant à son tour secours et confiance par les lumières qu'elles recevaient d'en haut.

Mère Térèse-Emmanuel fut la première à demander la réunion d'un Chapitre afin que les questions en litige fussent tranchées et que nos Constitutions fussent de nouveau soumises à Rome pour l'approbation définitive. Mgr d'Hulst présida les réunions, et grâce à la parfaite loyauté des deux parties, l'unité se rétablit et le gouvernement de la Mère Marie-Eugénie se trouva plus affermi que jamais.

- Vous avez aujourd'hui une magnifique justification et un beau témoignage de l'amour de vos filles, dit une sœur à la Supérieure générale.

- Je ne l'ai jamais cherché, répondit-elle.

La chère Mère se montra si douce, si oublieuse d'elle-même et de ses droits, qu'elle toucha tous les cœurs et édifia profondément Mgr d'Hulst.

Le bon Dieu avait tout permis ; il fallait que a vertu de Mère Marie-Eugénie fût éprouvée par la contradiction.

Rome, du reste, allait dire le dernier mot :

Au mois de février 1888, Mère Marie-Eugénie partit pour Rome pour obtenir l'approbation définitive de la Règle. Mère Térèse-Emmanuel, mourante à Cannes, priait et offrait ses souffrances à cette grande intention. La Règle toute entière fut jugée très conforme à l'esprit de l'Eglise et très apte à conduire les âmes à la perfection. Il n'y eut de difficulté qu'au sujet de l'office divin. On voulait nous l'enlever, comme chargeant trop les religieuses vouées à l'enseignement ; mais le cardinal Parocchi, qui devait devenir le protecteur de la Congrégation et qui était charmé de voir qu'elle avait « la piété de l'Eglise », intervint, et, grâce à son influence et à celle de quelques autres éminents personnages, la faveur demandée fut accordée. La fondatrice eut la joie de voir la Règle qu'elle avait donnée à Rome et le sceau divin apposé à l'œuvre de sa vie.

Le décret d'approbation fut signé le 11 avril. La Mère Marie-Eugénie avait hâte de revenir en France, où Mère Térèse-Emmanuel semblait l'attendre pour mourir. Le retour de la Supérieure générale et la grande nouvelle quelle apportait la comblèrent de joie. Elle eut la consolation de presser sur son cœur le livre des Constitutions, béni par l'Eglise, et de baiser avec un tendre respect le sceau du Pape qui en faisait le code de la sainteté pour les religieuses de l'Assomption.

Cette âme, qui avait tant aimé l'Eglise et sa Congrégation mourait consolée par les bénédictions de Rome et sûre de l'avenir de sa chère famille religieuse. Elle souffrait cruellement ; mais c'était une victime et ses souffrances avaient eu leur prix :

- Ma bonne sœur Marie-Michel, disait-elle à son infirmière, quand on s'offre à Notre-Seigneur comme victime, ce n'est pas un compliment à la française ; il vous prend au mot, il détruit tout.

Le 26 mars 1888, Mgr Gay, lui écrivit pour la dernière fois :

MA BIEN CHERE FILLE EN NOTRE-SEIGNEUR,

Je viens d'avoir des nouvelles par l'excellente Mère Marie-Catherine ; elle m'a dit l'impossibilité où vous êtes de m'écrire, puis vos souffrances, vos angoisses et enfin toute la sainte œuvre que Jésus votre Pontife divin fait en vous. Oh ! ma chère enfant, que je vous envoie de compassion et de prières ! Je comprends si bien quel calce Dieu vous donne à boire et à quel excès il pousse pour vous le sacrifice, voulant unir le vôtre au sien, afin de vous consommer vous-même en lui dans la gloire. Ayant aimé les siens (et vous êtes sienne depuis tant d'années et à tant de titres), il les aima jusqu'à la fin. C'est ainsi que saint Jean commença le récit de la Passion qui, avant de se produire au dehors, s'accomplit mystérieusement au Cénacle. L'amour fait tout dans le double mystère du dedans et du dehors, de l'Eucharistie et du Calvaire.

La petite servante, l'épouse choisie, l'humble victime de Jésus, est traitée par Jésus comme il l'a été par son Père. Il souffrit pour sa gloire et par religion envers lui. Il souffrit aussi pour sa chère Eglise, pour l'enfanter et la rendre, comme dit saint Paul, sainte et sans tache. Votre Eglise, à vous, chère enfant, c'est l'Assomption. On achève de la fonder au dehors ; votre vocation à vous est de fonder tout à fait au dedans. Dieu y emploie votre Mère et vos sœurs par l'action, et vous y emploie, vous, par la souffrance et l'immolation. Je voudrais avoir quelque chose de la vertu fortifiante de cet ange qui du ciel apparut à Jésus, pendant son agonie dans la grotte du jardin. Je voudrais qu'un peu de cette vertu passât dans cette lettre et qu'en lisant ces petites pages vous vous sentiez réconfortée. La belle œuvre que la vôtre, chère enfant, la grande et sainte mission ! Croyez que, bénissant tout, Dieu d'abord mesure tout. Même ce qui nous semble un excès est mesuré par sa sagesse. Tenez ferme, élevez sans cesse votre cœur volontaire et votre volonté jusqu'à la volonté de Dieu, laissant vote pauvre cœur sensible gémir comme il voudra. Jésus aussi a gémi et demandé grâce.

Le disciple n'est pas au-dessus du Maître ; ne jalousez point ses droits à ma nature, et dès que vous dites (et vous le dites toujours) : *cependant, que votre volonté se fasse et non la mienne* (Luc, XXII, 42), soyez en paix, vous êtes fidèle et Dieu est content ! Chaque jour, j'unirai votre âme à l'Hostie du saint sacrifice, et, vous livrant ainsi à Dieu comme votre Père et votre Pontife, je vous enverrai la grâce de Dieu en communion. Je vous bénis…

Le 1er mai, Mère Térèse-Emmanuel reçut les derniers sacrements.

- Je pensais au Cénacle pendant la cérémonie, dit-elle, à tous les apôtres réunis autour de la Sainte Vierge… Comme Notre-Seigneur a été bon de ramener Notre Mère juste pour ce moment !...

Puis elle ajoutait :

- J'appartiens à l'Assomption, ma vie lui a été entièrement consacrée ; je ne la quitte pas, je vais à l'Assomption de l'éternité… De grands devoirs restent aux anciennes : elles doivent montrer le chemin, entraîner les nouvelles et confirmer ce que nous devons être.

Quelques jours avant sa mort, la malade avait dicté à Mère Lucie- Emmanuel, alors supérieure de Cannes cette page inspirée du Bon Pasteur, gardien de notre œuvre. C'était une réponse du ciel aux difficultés soulevées sous les pas de la Mère fondatrice pendant ces dernières années, une allusion au triomphe obtenu : « Oui, il était là, debout ! Il a conquis s bergerie… Il était là entouré de ses brebis. Elles sont à lui, il en est le Maître. A lui de les diriger, de les conduire et de faire toutes les fonctions d'un pasteur qui a l'entière charge du bercail. Il l'a bien assez dit que c'est son œuvre… et qu'il la fera seul avec Notre-Mère. Il fera tout ce qui est dit dans l'Evangile que le Bon Pasteur ferait à l'égard de ses brebis. Il marchera devant son troupeau. Il connaîtra ses brebis par leur nom. Il ira à la recherche de celle qui était tombée… Il bandera tout membre brisé… Il fortifiera ce qui était faible. Il conservera ce qui était resté fort et il fera lui-même paître ses brebis dans la justice.

Il y a à lui confier tout le troupeau, à le laisser marcher devant nous, notre Modèle et notre Conducteur.

Il a été notre Pilote, notre Guide à travers les écueils de la mer pour nous les faire traverser. Il le sera maintenant pour diriger nos voies sur la terre. »

Comment ne pas rapprocher ce ces pages la vue que, dès les premières années de la fondation, Mère Térèse-Emmanuel eut en la fête de sainte Catherine de Sienne, patronne de la Congrégation ?

Cette sainte lui fut montrée protégeant l'œuvre naissante : « Je sentis a présence de sainte Catherine de Sienne, à l'oraison du soir ; elle m'appelait, me disant : « Tu es ma sœur. »

Elle était avec Jésus comme une épouse aimée à jamais pour ses trente-trois ans de fidélité. Elle se trouvait chargée pour toujours devant lui des intérêts de l'Assomption ; elle priait beaucoup pour la Congrégation et devait nous obtenir l'esprit de la fondation…

Le soir, à l'office, vue de sainte Catherine et de Jésus. Elle lui a été un louange parfaite. Il se reposait en elle ; elle lui suffisait. Je vis ce que c'est qu'être tout entier à Dieu.

Les saints chassant de leur vie toutes choses et eux-mêmes pour y avoir Dieu.

Après l'office, toujours sainte Catherine et Jésus devisant ensemble, occupé de la fondation. Toute la nuit, sainte Catherine en prière pour nous, m'appelant sa sœur.

Le lendemain, à la messe, je vis Jésus et sainte Catherine tout occupés de l'Assomption pour la fonder. Jésus était très recueilli en lui-même. La Sainte Vierge vint aussi pour avoir sa part. Je vis que la pensée de Jésus et son don pour nous était la connaissance de lui-même ! Il veut cette œuvre pour qu'elle nous donne aux âmes par l'instruction la connaissance de Jésus-Christ, « par qui tout a été fait. »

C'est le caractère de notre œuvre : vérité en Jésus-Christ, amour de ses paroles, de l'Evangile.

A Vêpres, sainte Catherine priait Notre-Seigneur pour nous. Au psaume *Nisi Dominus ædificaverit domum*, elle priait pour la fondation presque avec larmes, tant c'était intense. J'en étais effrayée autant qu'émue, craignant qu'elle sût que Notre-Seigneur ne bâtira pas avec nous ; je demandais enfin quel était le résultat de ses prières. Alors, la paix me vint et cette parole de Jésus me fut répétée plusieurs fois : « Je le bâtirai, je le bâtirai ! » mais donnez-moi des pierres. » C'étaient les âmes qui devaient être les pierres vivantes. »

Puis Notre-Seigneur l'éclaire sur l'œuvre de l'Assomption dans le monde : « Vous serez obéissantes à mon Eglise à jamais, à vos supérieures qui vous teindront dans mes lois, les lois de la perfection où je vous appelle toutes. Vous regarderez mes volontés, mes lois, mes desseins pour les accomplir par la plus ferme et la plus exacte obéissance. Que je vous possède par l'œuvre comme je vous possède par le don de vous-mêmes à moi. Beaucoup se donnent, mais ne savent pas toujours que c'est la vie qui réalise la promesse faite. Et l'Esprit qui vous animera, sera un esprit de vie, de grâce ; votre existence comme Institut doit être surnaturelle et c'est la foi qui le gardera toujours. La foi en moi, voilà ma volonté sur vous. Me dilater, me grandir dans le monde, voilà votre mission ; me grandir dans les esprits et dans les cœurs, voilà votre œuvre. Ma Mère vous y aidera, elle qui a répandu la lumière éternelle dans le monde en m'enfantant. Soyez-moi fidèles, joyeusement fidèles, sachant quel est l'Epoux, le Défenseur, le Protecteur de votre Institut.

C'est un petit troupeau, un petit royaume dont le suis le Pasteur et le Roi. J'y conduis à des pâturages désirables. *Dominus regit me et nihil mihi deerit in loco pascuæ ibi me collocavit… Virga tua et baculus tuus ipsa me consolata sunt*. (Ps XXII). Le verge appartient au Roi, le bâton au Pasteur. »

La lampe sainte que Dieu avait allumé allait s'éteindre. Le 2 mai à 11 heures du soir, Mère Térèse Emmanuel rendit à Dieu son âme séraphique, bien digne daller chanter avec les anges le Sanctus éternel. La Révérende Mère générale reçut son dernier soupir et lui ferma les yeux.

- Chère Mère, lui dit-elle, voilà le dernier service que je vous rends, en fermant ces yeux qui si souvent ont éclairé mon chemin dans la vie.

Elle écrivit ensuite à toutes les supérieures de la Congrégation pour leur annoncer la douloureuse nouvelle.

Cannes, 3 mai 1888

MA CHERE MERE,

Après tant de grâces et de bienfaits, le bon Dieu nous envoie une grande douleur. Il a appelé à lui, hier soir, à 11 heures. Mère Térèse-Emmanuel qui avait reçu la veille l'extrême-onction, le saint Viatique et l'indulgence plénière. Vous savez toutes ce qu'tait cette sainte Mère, ce que nous devons à son esprit de prière, à son zèle, à son amour ardent pour tout ce qui était du service de Notre-Seigneur, l'office, l'adoration et l'esprit religieux. Elle s'y est consumée. Prions maintenant pour elle. Si elle n'a pas besoin, parce qu'elle a toujours été une épouse fidèle et généreuse, nos prières tourneront à sa gloire et lui donneront le moyen de délivrer d'autres âmes. Serrons-nous autour de la croix qui a marqué sa naissance et reçu son dernier soupir[8] et soyez plus que jamais fidèles à tous les enseignements qu'elle vous a donnés.

Dès le matin du 3 mai une dépêche avait annoncé à la communauté d'Auteuil la triste nouvelle. Une réunion des Enfants de Marie devait avoir lieu ce jour-là. Mgr Gay la présidait. On lui communiqua la dépêche, et, sans changer le sujet de son sermon, il ne put s'empêcher de faire allusion à la grande vie qui s'achevait là-bas sous le regard de Dieu, dans la perfection de la sainteté.

« On peut accomplir la loi et même les conseils à la manière des justes, dit-il, mais on peut aussi les accomplir à la manière des saints. On peut le servir *exactement*, mais on peut le servir *héroïquement*, tout dépend du degré de perfection de l'amour. Or, quand une âme n'a plus d'autre intention que de donner gloire à Dieu, quand l'amour de Dieu règne en elle, inspire tout, remplit tout, oh ! alors la volonté de Dieu s'accomplit dans cette âme comme elle s'accomplit dans le ciel ; là est la paix, la joie, la vie du ciel commencée sur la terre, là est le repos mutuel de Dieu dans la créature et de la créature en Dieu.

C'est ainsi qu'à vécu ici-bas la sainte âme de Jésus, l'âme de la Très Sainte Vierge ; c'est ainsi qu'on vécu les saints… Me sera-t-il permis de dire, dans une large et sublime mesure, c'est ainsi qu'a vécu cette Mère dont on nous a aujourd'hui annoncé la mort, que toute la Congrégation des filles de l'Assomption pleure et que je pleure avec elles ! Oui, je puis dire, moi qui depuis quarante ans étais son confident intime, le témoin de sa vie intérieure ; c'est ainsi qu'elle vivait dans la foi, dans la vraie vertu, dans la pauvreté, dans l'obéissance, dans l'amour de l'Eglise et de la sainte doctrine. Elle était comme un enfant à l'égard de ses supérieures, et comme une Mère illuminante et dévouée pour toutes celles qui l'appelaient leur Mère. Quelques années de vie dans cet état, cela vaut la vie des patriarches. Et que voulez-vous alors que la mort vienne faire ? Elle n'a plus rien à détruire, à purifier, ce n'est pas une mort, c'est une naissance, et l'âme, semblable à l'enfant, sort des entrailles de cette mère qui est la vie d'ici-bas, pour aller commencer au ciel une vie éternelle. »

Monseigneur vit ensuite la communauté au parloir, et comme on le remerciait des paroles qu'il avait dites sur notre chère sainte, il répondit : « Il y aurait bien d'autres choses à dire, mais il faudrait se recueillir, rappeler ses souvenirs… Elle a tant travaillé depuis quarante-neuf ans ! Elle fera son jubilé au paradis et elle va préparer le vôtre. La mort des saints est précieuse devant le Seigneur, et au fond on ne perd pas ce que Dieu gagne ; c'est un gain pour Dieu que la Mère Térèse-Emmanuel !

Certes, elle a bien connu, et comme saint Paul, elle a pu dire *: Bonum certamem certavi, cursum consummavi, fidem servavi* (II Tim IV, 7). Quelle foi ardente, constante ! Quelle vie de foi et d'abandon ! j'ai vu bien des âmes depuis que j'ai la grâce d'être prêtre, je ne sais pas si j'en ai rencontré une ayant

[8] Mère Térèse-Emmanuel était née le 3 mai 1817, fête de l'Invention de la Sainte Croix ; elle mourait à 11 heures du soir le 2 mai 1888, dans la soixante et onzième année de son âge et la cinquantième de sa vie religieuse.

une foi plus constante et plus ferme, plus éclairée et plus féconde, en ce sens que la foi inspirait sa vie toute entière. Elle était très pieuse, mais d'une pété doctrinale ; son oraison très haute et très favorisée de Dieu, était une oraison doctrinale. Si on regarde cette oraison par certains côtés, il y avait des choses extraordinaires, et au fond, cependant il n'y avait rien d'extraordinaire. Tout conseil que je lui donnais, en m'éclairant des lumières qu'elle recevait n'étaient pas autre chose que l'application des maximes de l'Evangile et de la vie de Jésus-Christ

Je cherche ses dévotions, son mystère ; je n'en vois pas d'autre que le mystère du Christ ; Jésus-Christ était tout pour elle ; c'était sa vie d'adoration, d'union, d'obéissance à son Père : cette vie lui était proposée dans une très grande et très habituelle splendeur, et elle y entrait humble et docile, très cordialement mais toujours sans lutte. Elle communiait à la Passion de Jésus-Christ, à son agonie, à son sacrifice ; c'était toujours Jésus-Christ, rien que Jésus-Christ. C'était une âme que l'on pouvait conduire avec le seul Evangile.

Je parlais tout à l'heure aux dames du monde de ses piétés qui ne sont que la surface. Comme, pour elle, ce n'était pas cela ! comme elle était profondément vertueuse ! C'était une âme sincère, franche, droite, loyale ; elle avait de la fermeté, car, naturellement, elle était énergique ; mais cette énergie était devenue surnaturelle, et, du reste, elle était toute passée dans le surnaturel ; elle vivait uniquement dans la lumière de Jésus-Christ et comme baignée dans cette lumière.

Dans les derniers temps de sa vie, je ne la suivais plus aussi immédiatement, mais je la savais par cœur, dans tous les sens du mot, et je la voyais dévorée par le bon Dieu ; c'était une hostie.

Au dehors, c'était visible : elle n'était plus que l'ombre d'une vie humaine ; elle était diaphane ; et au dedans, Dieu la dévastait, la réduisait à des états d'impuissance, de déréliction qui achevaient de la purifier. Car, si pure que soit une créature dans la vie présente, elle n'était pas exempte de quelque poussière ; ces états la purifiaient, la consumaient, la transformaient en Dieu.

Eh bien ! elle a pu regarder sa vie, si elle en a eu la liberté et le congé, et dire comme son Maître : « J'ai achevé la tâche que vous m'avez donné à faire : *Opus consummavi*. » - Elle a fait l'intérieur de l'Assomption, elle a fait l'œuvre que Dieu lui avait donné à faire.

Avec votre Mère si admirablement douée, elle avait une union touchante ; elle avait sans doute pour elle une amitié naturelle extrêmement vive et profonde, mais on sentait toujours la religieuse à l'égard de sa supérieure… L'union que Dieu avait fait entre ces deux âmes, préparée dans la nature, s'était consommée dans la grâce. Ce sont vos deux fondatrices : c'est saint Pierre et saint Paul.

Saint Pierre est toujours saint Pierre, mais on ne le sépare pas de saint Paul, et Mère Térèse-Emmanuel a été le saint Paul de votre Mère. Elle disait parmi vous le mystère du Christ, elle le commentait par sa vie et par son oraison. L'une était la fête, l'autre le cœur. C'est elle qui vous a donné votre formation intime car elle a été Maîtresse des novices presque toute sa vie, et celles qui sont venues après, c'est elle-même qui les avaient formées. »

Mère Marie-Eugénie ne tarda pas à revenir à Auteuil. Elle y revint le cœur brisé, malgré la grâce immense que l'approbation des Constitutions lui avait apportée : l'appui de sa vie lui était enlevée :

> Je ne suis rentrée en France, écrit-elle au cardinal-vicaire, que pour y éprouver une perte bien sensible, celle de la Mère qui a été depuis le jour de notre fondation, mon appui, la moitié de ma vie et l'exemple de toutes nos sœurs.

Quelques jours plus tard, dans sa première conférence à la communauté, la Supérieure générale ne s'arrête pas à exprimer ses regrets, elle veut que la vie de Mère Térèse-Emmanuel soit pour nous un modèle.

Elle veut dire surtout sa pensée sur les grâces particulières que reçut cette âme privilégié. Cet exposé si juste, si simple, si théologique, si lumineux, peut être regardé comme le plus autorisé et le plus sûr et pèsera peut-être d'un grand poids si Rome est un jour appelé à prononcer sur la sainteté de Mère Térèse-Emmanuel et sur la nature de ses révélations.

« Parmi le caractères qui me frappent le plus en Mère Térèse-Emmanuel, le premier de tous, c'est son humilité et son obéissance. Je l'ai connue jeune ; je l'ai vue dans tous les états de sa vie ; jamais elle n'a manqué d'être avec sa Supérieure l'enfant le plus humble, la plus soumise, la plus souple qu'on puisse imaginer ; et cela est d'autant plus remarquable, qu'il y avait en elle de la grandeur, et quelquefois même de la hauteur ; mais ce n'était pas de la personnalité ; jamais elle n'en a jamais eu, ni jeune ni plus tard.

Elle avait une raison exigeante qui aimait à savoir le pourquoi des choses. A cause de cette haute raison, c'était une chose plus remarquable en elle d'être absolument dépouillée de tout orgueil ; mais parce que c'était une âme très grande, elle était droite et n'arrêtait pas à elle, très élevée au-dessus de ces bassesses, ces petitesses qui, pour nous, pauvres imparfaites, font que nous pensons à nous et retombons sur nous-mêmes.

Le second caractère de sa sainteté que je trouve en Mère Térèse-Emmanuel, c'est sa correspondance à la grâce. Notre Seigneur demandait, appelait, parlait et elle correspondait toujours ; mais il lui en coûtait, car tout n'était pas selon son esprit. Notre-Seigneur, du reste, la conduisait à la croix, à de grandes souffrances. Pouvait-elle ne pas le sentir ? Je vous ai dit que sa raison était exigeante : or, Notre-Seigneur demande quelquefois des choses que la raison ne comprend pas. Cela lui arrivait ; mais ce qui la soutenait, c'étaient l'humilité et l'obéissance. Elle était tellement obéissante, que jusqu'à la fin de sa vie, c'est l'obéissance qui l'a fait agir. La veille de sa mort, elle m'a dit :

- Ma mère, vous avez parlé de l'extrême-onction, est-ce que je vais mourir ?

Je lui ai répondu :

- Je ne le sais pas. Dieu seul a le secret de notre heure dernière ; mais vous êtes si faible, que vous pourriez vous en aller dans une défaillance.

Elle me dit alors :

- Si c'est votre avis, je suis bien contente, j'attendais que vous me le disiez ; maintenant, c'est le bon Dieu qui le veut.

Et toujours, elle a été comme cela dans une obéissance d'enfant, une obéissance simple, facile, naïve. Sa dernière parole aux Sœurs a été pour leur recommander l'obéissance.

Voilà donc une âme riche des dons de Dieu, sage d'une sagesse que vous avez pu apprécier et dont le seule pensée était d'obéir…

Mère Térèse-Emmanuel avait un grand élan d'amour de Dieu ; elle n'a jamais eu d'autre amour. Elle était le type de ce que disent nos Constitutions : « Rien ne fut jamais en son cœur qui ne fût Jésus-Christ, ou qui n'y fût en son nom, par son ordre et pour l'amour de lui. »

C'était une âme extrêmement virginale ; elle possédait à un haut degré la virginité du cœur, de l'esprit, la virginité de la créature qui n'a jamais appartenu qu'à Dieu.

Son extrême générosité, son humilité, son obéissance, ont fait que Dieu a pu se fier à elle. Comment Dieu ne se confierait-il, parlerait-il à une âme qui ferait tourner se grâce en quelque chose qui lui fût personnel ? C'est la grande condition. Et c'est pour cela que Mère Térèse-Emmanuel n'a jamais pu être trompée et qu'elle a été l'objet de tant de grâces ; car, pour moi, qui a été le témoin de sa vie intérieure, je puis dire qu'elle en a été comblée. Dieu avait sur elle des desseins particuliers, et jusqu'à la fin de sa vie, il a travaillé à les accomplir. La veille de sa mort, elle m'a dit :

- Je n'ai pas fait tout ce que Dieu voulait de moi, je n'ai pas accompli tous ses desseins.

Je la consolai en lui disant :

- Je crois que les saints eux-mêmes ne pourraient pas dire, à l'heure où vous êtes, qu'ils ont correspondu à toutes les grâces de Dieu. Seule, la Sainte Vierge a rempli toute l'étendue des desseins de Dieu sur elle et c'est en cela qu'elle est unique…

Le corps de Mère Térèse-Emmanuel ne devait pas rester à Cannes, Auteuil le réclamait et on avait préparé, au milieu du bois, un caveau funéraire où reposèrent longtemps les deux fondatrices.[9]

Lorsque la sainte dépouille arriva à la maison-mère, pendant la nuit du 27 juillet 1888, ce fut une émotion impossible à décrire.

Les religieuses veillaient, attendant le précieux dépôt ; la chapelle était étendue de draperies blanches, relevées par des cordelières violettes ; l'autel couvert d'étoffe blanche avec des croix de malte brodées en violet. C'étaient partout les couleurs pénitentes et triomphantes de l'Assomption. Vers minuit, on entend le roulement de la voiture ; c'est l'arrivée du corps ; il est déposé au milieu de la chapelle, entouré de cierges et couverts de fleurs.

Le lendemain, Mgr d'Hulst vint chanter la messe de *Requiem* et dit quelques mots profondément sentis sur la sainte Mère. Puis, la procession se forma pour conduire la précieuse dépouille à cette terre qu'elle a tant aimée.

---

[9] Par suite de la vente de la propriété d'Auteuil, les corps des deux fondatrices ont été transportés en 1926, dans le caveau que possède la Congrégation au cimetière d'Auteuil.

Puisse-t-elle nous laisser son dévouement pour l'Assomption et son double esprit de contemplation et de zèle.

APPENDICE

Allocution prononcée par Mgr Gay sur Mère Térèse-Emmanuel.[10]

MA REVERENDE MERE.
MES SŒURS,

S'il y a un sentiment qui ait des racines profondes dans notre nature telle que Dieu l'a créée, un sentiment que la grâce consacre, développe et perfectionne, c'est bien cet amour de la justice qui fait qu'on a besoin de confesser la vérité et d'être reconnaissants pour les bienfaits reçus ; cela fait partie de cette justice dont Dieu veut que ses enfants aient « faim et soif ».

Ce sentient vous a mis au cœur de célébrer ici un service solennel pour le repos de l'âme de notre chère, vénérée et vraiment sainte Mère Térèse-Emmanuel.

Il vous a inspiré de plus de souhaiter que je rende publiquement hommage à cette mémoire bénie.

Vous avez bien raison de vous montrer reconnaissantes, et je ne ferai que traduire ce qui est au fond de toutes vos âmes en proclamant que la longue et douce présence parmi vous de Mère Térèse-Emmanuel a été un grand don de Dieu.

Peut-être n'avez-vous pas eu tort de recourir à moi pour parler d'elle. D'abord, parce que j'ai, moi aussi, une double dette à payer.

Je partage largement votre juste gratitude envers elle et envers Dieu, estimant l'une des meilleurs grâces de ma vie la volonté divine qui m'a fait rencontrer cette belle âme et être, pendant quarante ans, son témoin, son confident, son guide et son père spirituel.

Quoique ma tâche ici soit plus douce que facile, je n'ai senti pouvoir la décliner : c'eût été sans nulle doute frustrer Dieu d'une gloire ; c'eût été très assurément vous priver de cette consolation.

Que vous dire toutefois d'un sujet si riche et si vaste, où l'on ne saurait entrer, ni surtout avancer, sans rencontrer comme à chaque pas l'un de « ces secrets du Roi » céleste qu'il est souvent meilleur de cacher et de taire, peut-être parce qu'il est à peu près impossible d'en parler convenablement ?

Vous devinez assez que, pour mérité qu'il soit, cet éloge sera court.

I

Oui, Mère Térèse Emmanuel fut, aux yeux de Dieu et aux vôtres, une religieuse parfaite. Une religieuse, c'est avant tout une créature consacrée à Dieu, qui ne vit que pour lui, pour ses intérêts, pour sa gloire ; qui se regarde comme lui appartenant en propre, tout entière et sans réserve, aliénée entre ses mains, trouvant juste dès lors et estimant un bien suprême que Dieu la traite en Dieu, exerçant sur elle ses droits souverains et absolus.

N'est-ce pas là le caractère dominant dont l'Esprit-Saint marqua l'âme et la vie de celle que nous pleurons ?

Elle eut, comme on l'a rarement ici-bas, le sens, la religion, l'amour des droits de Dieu, et ce qu'elle en concevait ne cessa pas d'être la règle de sa conduite.

De sa sainte profession qui fut sa mort au monde, jusqu'à son bienheureux trépas qui fut sa naissance à la vie éternelle, tous ceux qui l'ont vue peuvent dire qu'elle ne s'est point démentie une seule heure.

Une religieuse, c'est encore un être pauvre, chaste et obéissant.

Vous souvient-il, mes Sœurs, d'avoir rencontré sur la terre quelqu'un qui, plus que Mère Térèse-Emmanuel, fût détachée de tout, indifférent et vraiment mort aux biens d'ici-bas, au bien-être physique, aux joies extérieures et sensibles ? J'en ai peut-être vu qui égalent en ceci, je ne pourrai nommer personne qui l'y ait surpassée.

Elle ne tenait à rien ; elle traversait tout le dehors ; elle posait sur les créatures comme l'abeille sur les fleurs, y prenant l'occasion de donner quelque gloire à Dieu, dans prétendre en tirer profit personnel, et puis elle allait outre.

Le monde ne lui a jamais été qu'un désert qu'elle quittait comme incessamment, uniquement occupée de monter davantage.

Pauvre de tout, elle fut vierge de tout.

---

[10] Cette allocution a été prononcée, le 2 juin 1888, dans la chapelle du couvent d'Auteuil, au service solennel de trentaine. L'inhumation de Mère Térèse-Emmanuel est lieu le 28 juillet suivant, dans la partie du parc située au-dessus du monastère, où, plus tard fut inhumée la fondatrice.

Rien qu'à la voir, on comprenait qu'elle vivait absolument libre, qu'elle était absolument pure, qu'ayant les deux pieds sur terre, elle avait dans le ciel son trésor, sa conversation et son cœur. On l'eût volontiers prise pour une ressuscitée.

Elle semblait moins une fille d'Adam qu'un esprit revêtu de chair, une vraie sœur des anges, et qui, toute rayonnante d'innocence, de candeur, de simplicité, exhalait je ne sais quel parfum qu'on eût dit émané du paradis terrestre, sinon même de celui que nous nommons notre patrie. Ces deux grands mots : *Dieu seul*, qui sont la devise de l'Assomption, furent si bien le programme et la loi de sa vie, qu'ils résument toute l'histoire de son âme.

Quant à son obéissance, elle fut constante et digne de toute louange. Vous savez, toutes mes Sœurs, ce que Mère Térèse-Emmanuel était à votre vénérée Mère fondatrice : plus que coopératrice, plus que sœur, plus qu'amie. David et Jonathan n'eurent pas d'âme plus collée ensemble que ne l'eurent ces deux Mères chargées par Dieu d'établir l'Assomption. Humainement, c'était à se demander qui des deux était la vraie mère, ou du moins la sœur aînée. Elles marchaient du même pas, appuyées l'une sur l'autre, décidant de tout, faisant tout en commun ; et cependant votre Mère générale peut vous dire si, de toutes les religieuses entrées depuis près d'un demi-siècle dans votre bénie Congrégation, il y en en a eu une seule qui fût plus sincèrement, plus totalement, plus religieusement docile que Mère Térèse-Emmanuel. Sachant dire nettement son avis quand on lui demandait comme assistante ou conseillère, sachant même au besoin le défendre avec vigueur et le soutenir avec fermeté (vous en avez toutes ici de récents souvenirs), au regard de sa supérieure elle était comme une humble enfant, et l'on ne peut dire quel respect sacré était détrempé son esprit d'obéissance.

II

Religieuse exemplaire, elle fut une Maîtresse des novices et une Mère consommée. Ce n'est plus moi qui devrait parler ici, mais vous toutes, ses filles, instruites, formées par elle et qui devez en grande partie ce que vous êtes aux yeux de Dieu. Comme ce Maître qu'elle aimait tant et regardait toujours, elle enseignait jamais que ce qu'elle faisait la première ; son exemple fut sa grande leçon et ce qui donnait toujours crédit à toutes les autres.

Elle eût pu dire comme l'Apôtre, ce que son humilité lui défendait même de penser : « Soyez mes imitatrices comme je le suis de Jésus-Christ. » Et quelles paroles ! Quelles doctrines sûres, lumineuses, élevées et enlevantes ! Comme elle était en droit de dire : « Je ne parle point de moi-même, ma doctrine n'est pas ma doctrine, mais celle de mon Père qui m'a envoyée ! » L'esprit de sagesse et de piété ne parlait-il pas par sa bouche !

Elle se préparait par l'étude, elle allait aux vraies sources et ne puisait jamais que dans les trésors proposés et ouverts par l'Eglise. Qu'elle fut fille de l'Eglise ! Qu'elle eut à cœur de n'être que son fidèle écho ! Son jugement naturel, si pénétrant et si droit, sa foi vive, son sens de grâce si développé la préservait de toute erreur. Sa haute raison, la largeur aussi de son cœur lui faisaient embrasser le catholicisme dans son ensemble. Respectant et aimant toutes les écoles de spiritualité, elle ne se parquait exclusivement dans aucune ; son école c'était l'Evangile. Nul ne comprit mieux qu'elle cette parole de Jésus : « N'appelez personne votre maître sur la terre, car vous n'avez qu'un seul Maître qui est le Christ. » Nul ne mit plus sa gloire à ne savoir que Jésus-Christ. Mais comme elle le savait, comme elle le traduisait et comme elle le donnait ! Elle estimait si haute sa fonction ! Elle en sentait si bien la responsabilité ! Humble et sachant sa propre infirmité, elle prenait si absolument son appui sur Dieu ! Aussi, qu'elle fut bénie dans son saint ministère !

Dans celui de la direction, vous savez si elle s'effaçait.

Quel être impersonnel ! Image et organe de Dieu, c'était tout ce qu'elle prétendait être et tout ce qu'elle était. Mais en même temps qu'elle savait disparaitre, qu'elle était prompte et abondante à se donner ! Quelle douceur ! Quelle patience ! Quelle sainte tendresse pour toutes ! Quelle sollicitude éveillée ! Que de fois je l'ai vue pleurer devant Dieu parce qu'une de ses novices ne marchait pas dans la voie droite ! Et alors, quelles prières montaient de son âme pour obtenir un retour que Dieu ne lui refusait pour ainsi dire jamais !

Sous cette apparence un peu froide et religieusement réservée, quel riche cœur et quelle bonté profonde !

Oui, ce fut une vraie mère et une mère accomplie.

III

Mais que dit l'Esprit-Saint ?

« *Omnis gloria filiae regis ab intus* : toute la gloire de la fille du Roi », tout ce qui jaillit de son fond, tout ce qui paraît d'elle au dehors, les fleurs qu'elle pousse, les fruits qu'elle donne, la grâce qu'elle répand, le bien qu'elle fait, tout vient « du dedans » ; tout a dans l'intime de son âme son foyer et sa source.

Que ce fut là l'histoire de Mère Térèse-Emmanuel ! Je vous disais que, n'ayant rencontré personne qui la surpassât en pauvreté, en chasteté et en obéissance, je lui avais peut-être trouvé des égales ; je ne lui en ai point connu dans l'ordre de la contemplation. Elle eut un don de prière qu'il faut tout droit nommer admirable. Son âme avait comme une fenêtre constamment et largement ouverte sur le monde invisible. Elle fut une merveilleuse orante, mais parce qu'elle était une voyante merveilleuse. Il est écrit de la Sagesse éternelle qu'elle « daigne prendre ses délices avec les fils des hommes ». Elle les prit manifestement dans cette âme qu'elle s'était choisie,

cette âme qui lui était un sanctuaire et un lieu de repos. Quels entretiens ! Quels enseignements ! Quelles confidences ! Et quelles irradiations ! Je me souviens qu'un jour, il y a bien longtemps ! vous étiez encore à Chaillot, j'entrai seul dans un vestibule qui donnait sur la petite chapelle. C'était l'heure du repas commun ; Mère Térèse-Emmanuel gardait seule le Saint-Sacrement exposé ; elle était là agenouillée, immobile, le cops penché en avant, la tête levée, les yeux attachés à l'Hostie, et la face si éclairée qu'elle était comme radieuse et semblait toute transfigurée. Je ne m'étonnerais pas que plusieurs d'entre vous aient été témoins de pareils spectacles. On se rappelait en la voyant ce que Jésus dit de son Esprit-Saint : « Il me clarifiera » et ailleurs : « Père, je t'ai clarifié sur la terre. » La douce servante de Dieu était tout donnée, éperdue, confondue, et il fallait que son père spirituel l'obligeât à recevoir des communications dont elle se jugeait et déclarait indigne. Mais alors, obéissante, non seulement elle recevait tout, mais elle racontait tout avec une sincérité et une naïveté exquises.

Je ne puis dire assurément que l'esprit naturel et l'imagination ne se soient pas mêlés à ses vues : de quel contemplatif oserait-on le dire en dehors des saints inspirés comme saint Jean et saint Paul ? Mais ce que je puis attester, c'est que durant tant d'années où je fus, de près ou de loin, le confident de son oraison, je n'ai jamais trouvé une idée, une phrase, un mot qui ne fut l'expression rigoureusement exacte de la plus pure doctrine catholique. Le caractère propre et constant de cette oraison était précisément d'être toute doctrinale Jésus lui commandait lui-même ses mystères, ses états, surtout ses états intérieurs, les dispositions et les actes de sa sainte âme, envers son Père céleste et envers ses frères.

Elle écrivit sur tout cela des pages d'une profondeur extraordinaire et d'une rare beauté. Ce fut longtemps la sainte enfance du Christ qui l'occupa, puis sa vie cachée à Nazareth, puis sa divine Passion.

Notre-Seigneur ne l'éclairait pas seulement ; il la fortifiait, il la moulait dans ses mystères, faisant d'elle peu à peu cette hostie pure qu'elle devait être, et préparant ainsi cet holocauste parfait qui est l'état où, au témoignage de toutes, elle a quitté ce monde. Consumée au-dedans et au dehors, elle n'avait plus qu'à naître et vivre là-haut, tant elle était morte à la vie d'ici-bas.

Je m'arrête encore que, comme les amis de Job, je suis encore « plein de discours ».

Conservez cette mémoire, mes sœurs ; imitez ces vertus, suivez les voies que cette sainte fille de Dieu vous a enseignées et ouvertes. Consacrées que vous êtes maintenant par le Saint Siège, vous voilà dans la paix et dans la liberté ; vous allez croître et vous étendre.

Ce fut là, croyez-le bien, la dernière œuvre de Mère Térèse-Emmanuel, l'œuvre de ses souffrances autant que celle de l'intelligente et courageuse activité, du zèle infatigablement dévoué de votre Mère générale ; ce fut son œuvre suprême, mais aussi sa suprême joie, j'oserais dire son suprême triomphe. En voyant désormais et pour toujours établie et sacrée, selon son esprit propre, cette œuvre de l'Assomption qui fut la douce passion de son âme et le travail de toute sa vie, elle a pu dire et elle dit, comme saint Paul : « J'ai achevé ma course, j'ai combattu le bon combat, j'ai gardé la foi, « la foi de mon baptême et la foi de mes vœux religieux ; il ne me reste plus qu'à recevoir la couronne de justice que tient déjà sur ma tête la main de mon Juge adoré. » Elle dit comme Jésus : « Père, j'ai accompli l'ouvrage que vous m'aviez donné à faire. » ; donnez-moi à présent votre gloire et votre joie.

Croyez aussi, mes Sœurs, qu'elle a dit et ne cessera plus de dire jusqu'à ce qu'elle se voie pleinement exaucée : « Père ! je veux que là où je suis, mes filles, mes sœurs, tant d'êtres que j'ai aimés et que vous m'aviez donnés, y soient tous avec moi. » Et aux siècles des siècles. *Amen*.

TABLE DES MATIERES

Préface

Ch. I – Enfance – Jeunesse – Vocation

Ch. II – Fondation de l'Assomption – Noviciat – Profession

Ch. III – Vie intérieure de Mère Térèse-Emmanuel

Ch. IV – Première fondation – En Angleterre – A Richmond

Ch. V – La maîtresse des Novices

Ch. VI – Nouveau regard sur la vie intérieure de Mère Térèse-Emmanuel

Ch. VII – Quelques lettres de Mgr Gay à Mère Térèse-Emmanuel

Ch. VIII – Dernières années – Sa mort

Appendice – Allocution prononcée par Mgr Gay sur Mère Térèse-Emmanuel